

cahiers

LEON TROTSKY



OCTOBRE ET APRÈS

- Morris Slavin Octobre 1917, un coup d'Etat ?
Pierre Broué Ivan Nikititch Smimov, une conscience révolutionnaire
Sadik Premtaj Stalinisme et communisme en Albanie

60

novembre 1997

Revue trimestrielle Institut Léon Trotsky

CAHIERS LÉON TROTSKY

Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'oeuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des *OEuvres* de Léon Trotsky [...] éditer les *Cahiers Léon Trotsky* destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis au jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son OEuvre. (Extraits des statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Pierre Broué, président et directeur scientifique, Gilles Vergnon, secrétaire,
Rédaction des *Cahiers* : Pierre Broué, BP 276, 38407 Saint Martin d'Hères Cedex

Administration des *Cahiers* :

Luc Aujame, 477 chemin du Puits, 69210 Fleurieux sur l'Arbresle

ABONNEMENT

Abonnement de soutien : 300 F, 350 F et plus

Etudiants :

demi tarif pour les moins de 25 ans, sur présentation de la carte d'étudiant

• France : 4 Nos (1an) 130 F

Particuliers :

• France : 4 Nos (1an) 250 F

• France : 8 Nos (2ans) 500 F

• Etranger : 4 Nos (1an) 300 FF

• Etranger : 8 Nos (2ans) 600 FF

Institutions :

• France : 4 Nos (1an) 350 F

• France : 8 Nos (2 ans) 700 F

• Etranger : 4 Nos (1an) 400 FF

• Etranger : 8 Nos (2 ans) 800 FF

Tous les anciens numéros des *Cahiers* sont actuellement disponibles au prix unitaire de **50 frs pour les abonnés** (prix public de 80 frs) + frais de port.

Petite collection du N° 1 à 20 : 600 frs (+ 45 frs de frais de port)

Grande collection du N° 1 au 39 : 1 500 frs (+ 80 frs de frais de port)

Pour l'étranger les prix indiqués ne sont valables que pour des paiements en francs français sur une banque française (ou correspondante) ou par mandat postal international,

sinon les frais bancaires s'élèvent à 100 frs.

Ainsi tout paiement en monnaie étrangère doit être majoré de 50 frs (frais de change)

et tout paiement sur une banque étrangère de 50 frs (commission pour la banque)

Règlement à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky*

par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de LUC AUJAME

à adresser à Luc Aujame - 477 chemin du Puits, 69210 Fleurieux sur l'Arbresle, France

N° ISSN 0181 - 0790

Commission paritaire 61601

Directeur de la publication : Pierre Broué

cahiers

LEON TROTSKY

n° 60

Novembre 1997

OCTOBRE ET APRÈS

A nos lecteurs	3
Présentation	5

ARTICLES ET ETUDES

Pierre Broué — Il y a quatre-vingts ans, ce Parti bolchevique qui prenait le pouvoir	7
Morris Slavin — Octobre 1917, un coup d'Etat ?	23
Pierre Broué — Ivan Nikititch Smirnov, une conscience révolutionnaire	35
Sadik Premtaj — Stalinisme et communisme en Albanie	57

DOCUMENTS

Pierre Broué — Préface à l'édition allemande de <i>Trotsky</i>	71
---	----

ECRITS CONTEMPORAINS

Amédée Dunois — Vive la Révolution des Soviets !	79
Victor Serge — Révolution-légende et révolution-réalité	83
L.S. Sosnovsky — Ilitch	87
Paul Levi — Critique de la position de Trotsky sur l'Octobre allemand	93

FRANÇAIS EN RUSSIE

Pierre Pascal, Angelica Balabanova et Jacques Sadoul — Les Trois Pèlerins	99
André Morizet — La Tchéka	117

LES DÉPARTS

— Alexander Acheson	123
— Niels Käre Dahl	123
— Vivienne Goonewardene	124
— Vernon Gunasakera	124
— Stéphane Just	124
— Nick Origlass	127
— Ivan Iakovlévitch Vratchev	128
— Myra Tanner Weiss	128

Photo de couverture : Congrès des députés des ouvriers et soldats, 7 et 8
Novembre 1917

A nos lecteurs

Vous êtes nombreux à avoir reçu le message et à avoir répondu. Les lettres continuent à arriver. Nous pouvons résumer en disant que personne ne veut de changement de nom, que quelques-uns accepteraient un sous-titre sur l'histoire des révolutions au XXe, pourvu qu'on ne galvaude pas le mot, ce qui est bien notre avis, qu'on ne souhaite ni espacer la parution ni diminuer le volume des numéros. C'est bien, mais en un sens, c'est dire « Marche ou crève » — perpétuer la situation qu'on jugeait impossible il y a trois ans.

En outre *La Poste* ne nous laisse pas dormir sur nos lauriers. L'excès d'intervalle entre les numéros dont j'ai exposé la cause dans mon dernier appel l'a conduite à nous supprimer le bénéfice des tarifs réduits d'expédition trimestrielle. L'expédition de la revue va nous coûter bien plus cher, et, pour le moment, on n'y peut rien. Luc nous dit cependant qu'il suffirait de **vingt nouveaux abonnés** pour être à flot du point de vue financier. Là encore, on compte sur vous, les amis. Cela — et même beaucoup plus — semble très faisable.

Après ce numéro 60 sur la Révolution russe et ses facettes, on parlera dans un numéro entier du trotskysme à Ceylan et en Inde, dans le n° 61, commencera ainsi une série de numéros pour lesquels l'aide promise par la revue de nos amis britanniques *Revolutionary History* nous a permis de planifier jusqu'à la mi-1999, si l'on préfère, le n°69. Peut-être une surprise avec une équipe toute neuve qui prépare un numéro sur les trotskystes et la question coloniale. Il faut pour cela **votre soutien, le maintien des anciens abonnés et le gain de nouveaux**. On espère aussi que vous nous donnerez du nouveau et de nouveaux collaborateurs et traducteurs. Pour l'instant c'est le silence là-dessus, « le grand mur bleu » dans vos lettres.

Merci et à bientôt.

Présentation

Nos lecteurs savent que nous avons eu des problèmes, un homme à la mer qui devait être le nouveau pilote. Ils seront compréhensifs. Ce numéro paraîtra vers novembre- décembre et sera centré sur le 80e anniversaire d'Octobre.

Bien entendu nous n'avons pas cherché à raconter Octobre, mais plutôt à le faire sentir, tel que l'ont vécu les contemporains, et sans complexe à l'égard des amateurs de « nouveauté » et de « sensationnel », les ennemis du « rebattu » : comme la Grande Révolution Française, la Révolution russe, disait le grand historien Georges Lefebvre, n'est pas près de sortir de la mémoire des hommes.

Quatre articles entourent le sujet de feux croisés : Pierre Broué parle du parti bolchevique en 1917, l'historien américain Morris Slavin se demande si l'insurrection, en Octobre, était un coup d'Etat. Une biographie en grande partie inédite d'Ivan Nikititch Smirnov reconstitue la trajectoire d'un ouvrier qui prépara Octobre, le réalisa et en mourut. Les souvenirs enfin du communiste albanais Sadik Premtaj montrent la naissance de l'antagonisme entre communisme et stalinisme, des années plus tard, après son apparition en URSS dans le cours de la Deuxième Guerre mondiale.

Un bouquet pour terminer : des jugements, des sentiments de contemporains respectables, ardents communistes couverts de boue plus tard par les staliniens, tels qu'ils étaient dans leur amour de cette « belle étoile au ciel d'Orient » : Amédée Dunois, mort en camp de la mort nazi, Lev Sosnovsky, exécuté dans une prison stalinienne, Victor Serge mort jeune en exil après avoir été leur chancre à tous, un jugement endolori de déception de Paul Levi en 1924. Enfin nous reproduisons des récits sur les Français en Russie. Témoignages bouleversants sur les « trois Pèlerins » Raymond Lefebvre, Lepetit et Vergeat, qui ne sont pas revenus.

Pour clore ce travail, Pierre Broué nous a remis sa préface à l'édition allemande de son *Trotsky*, qui a le mérite de tenir compte de plusieurs découvertes, notamment dans les archives de Moscou, effectuées depuis la sortie de l'édition française.

Pierre Broué

Il y a quatre-vingts ans ce parti bolchevique qui prenait le pouvoir

C'était un outil extraordinaire, une « merveille de l'histoire », disaient les siens, un parti comme on n'en avait jamais vu et comme on n'en verra probablement plus, parce qu'il est né de la rencontre de circonstances historiques exceptionnelles dont la principale fut que le soulèvement de la classe ouvrière et de la jeunesse d'un immense pays à peine frôlé par l'industrialisation, l'empire tsariste, trouva un parti prêt à l'accueillir, à l'exprimer, à l'armer dans tous les sens du terme, à combattre avec lui et pour lui... Et que l'un et l'autre connurent en 1905 une répétition générale et une amnistie qui permirent de remettre les compteurs à zéro.

Ce sont 170 000 militants qui se sont faits représenter par leurs délégués élus à la conférence d'avril 1917 du parti ouvrier social-démocrate russe. Le parti bolchevique est alors en pleine croissance et tous les jours des groupes à l'itinéraire variable, anciens bolcheviks, anciens mencheviks, anciens social-démocrates autonomes, groupes de combattants contre le tsarisme et l'impérialisme, contre la guerre et le grand massacre, le rejoignent.

Ses membres, et particulièrement ses cadres responsables, sont ce qu'on appelle alors des « révolutionnaires professionnels ». Cela ne signifie pas comme l'assurent des ânes pédants et malveillants qu'ils sont des « permanents » appointés par le parti, mais qu'ils ont une activité professionnelle, travail salarié ou études et que leur action militante, dans leur milieu de travail ou à l'extérieur, est dirigée par une organisation du parti. A ce propos, la phrase de Serebriakov dans son autobiographie est claire :

« Serebriakov est chargé par le parti de voyager à travers toute la Russie ; il arrive à **trouver du travail** dans diverses usines et peut **ainsi** réaliser ses tâches politiques ».

Leur activité est très variée. Il faut construire le parti et pour cela convaincre et gagner sans cesse de nouveaux militants, jeunes et ouvriers. Il y a la confection, la rédaction et l'impression des journaux et tracts, l'agitation et la propagande auprès des ouvriers, dans la rue, les tavernes, aux abords des usines et des quartiers que l'on vise. Sokolnikov résume cette dure activité telle qu'elle se déploie au moment de la crise révolutionnaire ; elle n'est pas le bric-à-brac romantique que d'aucuns y voient alors qu'il s'agit d'un creuset :

« Les meetings de rue, les réunions en forêt, les apparitions impromptues d'orateurs bolcheviks dans les casernes-dortoirs d'ouvriers, l'école des propagandistes ouvriers »...

A cet égard, pour eux tous, la révolution de 1905 a été un choc électrique, un élan inoubliable, un souffle de tempête et de vent, une expérience précieuse et, de toute façon, une inspiration.

Comment ils sont devenus « révolutionnaires professionnels »

Excluant délibérément Lénine, Trotsky, et Staline, nous avons relevé ci-dessous des itinéraires d'hommes devenus révolutionnaires professionnels dans les rangs bolcheviques. Nous empruntons les éléments biographiques nécessaires à l'*Encyclopédie Granat* de 1927-1929, qui a servi de base à l'ouvrage français *Les Bolcheviks par eux-mêmes*, par Georges Haupt et Jean-Jacques Marie. On va voir qu'il n'y a pas d'itinéraire unique. Ecoles et universités, usines, armée sont le carré magique dans lequel se recrutent ces jeunes hommes dont la répression fait des « révolutionnaires professionnels » et qui construisent ce parti.

Andréi Sergéievitch Boubnov a terminé le lycée où il a pris part à des cercles d'études révolutionnaires, puis a commencé des études supérieures d'agronomie. Il rejoint le parti en 1903, à 20 ans ; de nombreuses arrestations suivies de peines de prison en font un révolutionnaire professionnel.

Nikolaï Ivanovitch Boukharine était fils d'un couple d'instituteurs. Dès le lycée il participe à des activités para-politiques du genre cercle d'études, pour finir par des cercles ouvertement social-démocrates, marxistes. Il prend une part active à la révolution de 1905, entre au parti en 1906 à 18 ans. Etudiant, il est membre du comité de Moscou. Pour échapper au bague, il émigre en 1910, début de sa vie de révolutionnaire professionnel.

Aleksandr Gavrilovitch Chliapnikov a grandi dans une famille sans père et connu la misère noire. Il a fait trois ans d'école primaire, s'est mis au travail à 11 ans et, après bien des péripéties, est devenu ajusteur à Pétersbourg, dans les constructions navales, en falsifiant ses papiers car il n'a pas dix-huit ans. Sa participation au soutien de grévistes, la petite guerre de rues à coups de pierre que les gars de son âge mènent contre la police lui valent d'être licencié et placé sur la liste noire du patronat. Il retourne dans sa ville natale, trouve du travail, est contacté par les militants locaux, entre au parti à 20 ans, en 1903, et commence sa carrière de révolutionnaire professionnel par neuf mois de prison au secret.

Iakov Naoumovitch Drobnis est né dans une famille de cordonniers juifs misérables, a fréquenté l'école jusqu'à 11 ans, puis a appris le métier de son père. A 13 ans il a tenté de s'enfuir et de tenter sa chance ailleurs mais il a été renvoyé d'Astrakhan comme juif, donc interdit de séjour. Le jeune apprenti a été très impressionné par les troubles agraires, a rencontré des militants social-démocrates qui ont connu prison et exil. En 1905, il s'est mis au service du parti pour des tâches techniques. Il adhère en 1906, à 16 ans. La même année il est arrêté, libéré après un mois et demi. En 1907, de nouveau arrêté, il est bon pour cinq ans de prison et bien sûr l'avenir d'un révolutionnaire professionnel.

Pavel Efimovitch Dybenko, né dans une famille de paysans pauvres, a réussi, grâce à une institutrice dévouée, à faire quatre ans d'école technique municipale, jusqu'à quinze ans, après l'école primaire ; il y a participé à la grève de 1906. Il travaille, comme employé d'abord, puis comme docker à Riga, à 17 ans (un travail saisonnier), dans le bâtiment, puis de nouveau comme docker. Il a connu les bolcheviks dans des grèves. Insoumis, il est arrêté, envoyé dans la marine. Il a 23 ans quand il adhère au parti bolchevique en 1912, révolutionnaire professionnel sous l'uniforme.

Le Géorgien **Abel Safronovitch Enoukidze** a pu faire des études secondaires techniques et travaille ensuite dans les chemins de fer. Il commence à militer dans des « cercles ouvriers » qui ne se relient qu'au tournant du siècle au courant marxiste. Il adhère en 1898, à 22 ans. Il partage son temps à partir de 1904 entre l'imprimerie clandestine du parti et des séjours en prison. A partir de 1907, il va d'arrestation en arrestation et n'est plus qu'un révolutionnaire professionnel traqué.

Fils d'un aide-médecin, **Mikhaïl Vassiliévitch Frounze** fait des études secondaires, commence des études à l'Institut polytechnique de Petersbourg, participe à des cercles d'études révolutionnaires, puis rejoint le POSDR et sa

fraction bolchevique. Expulsé de la capitale pour son activité politique, il va travailler en province à Ivanovo-Voznessensk où il est, à 21 ans, l'un des organisateurs et dirigeants de la fameuse grève d'un mois et demi des travailleurs du textile. Pendant l'insurrection armée des bolcheviks en 1905 à Moscou, il dirige un détachement d'ouvriers armés sur les barricades de Krasnaia Presnia. Devenu ainsi révolutionnaire professionnel à 20 ans, il est délégué aux congrès de Londres et de Stockholm, mais arrêté en 1907. Deux fois condamné à mort et gracié, il ne quitte plus la prison avant la guerre.

Lev Borissovitch Kamenev (Rosenfeld) est fils d'un mécanicien des chemins de fer qui deviendra directeur d'une petite usine. Ses parents sont instruits et cultivés, l'autorisent à travailler à l'usine pendant les vacances et il grandit au milieu des ouvriers. En 1896, il est au lycée à Tiflis, déjà en liaison avec des cercles d'études socialistes, ce qui lui vaut d'être exclu du lycée. A l'université de Moscou, il milite tôt, est arrêté en 1902 et exclu de l'Université. Après sa première émigration, cette même année, il entre dans le cercle des révolutionnaires professionnels.

Sergéi Mironovitch Kostrikov (Kirov), élevé d'abord par sa grand-mère puis dans un orphelinat, fait des études primaires puis techniques dans une école municipale où il trouve des brochures socialistes. A la fin de 1904, il a terminé ses études techniques et veut préparer une école supérieure. Il se rend pour cela à Tomsk où il rencontre des bolcheviks en exil, notamment I.N. Smirnov, participe à la préparation de la manifestation armée de janvier 1905, est arrêté, remis en liberté après trois mois de détention. Le voilà désormais révolutionnaire professionnel, dirigeant une imprimerie clandestine. Il a 19 ans.

Nikolaï Nikolaiévitch Krestinsky, est fils d'un professeur de lycée. Il fait des études secondaires à Vilno puis des études supérieures de droit à Petersbourg et diplômé en 1907, devient assistant d'un avocat puis avocat lui-même. C'est ainsi qu'il connaît des révolutionnaires et adhère au parti en 1904. C'est un révolutionnaire pas tout à fait professionnel, qui a conservé un métier utile au parti, un peu marginal, mais très dévoué, plusieurs fois arrêté jusqu'à l'arrestation sérieuse et l'exil en Sibérie, en 1914.

Nikolaï Ivanovitch Mouralov, lui, est fils d'un fermier instruit, un ancien combattant qui lui donne lui-même une instruction élémentaire. Diplômé à 20 ans d'une école d'agriculture, il exerce des responsabilités diverses de direction dans le domaine de l'industrie alimentaire. Il lit l'*Iskra*, participe à un cercle ouvrier, fait trois mois de prison en 1902, adhère au parti en 1903 à 26 ans. Bien

qu'il continue à travailler dans sa spécialité, les arrestations incessantes font de lui un révolutionnaire professionnel. Sur le modèle des social-démocrates allemands, il fonde une auberge populaire qui sert de lieu de rencontre de recrutement et de couverture pour les activités clandestines.

Sergéi Konstantinovitch Ordjonikidze, de petite noblesse géorgienne, a une instruction élémentaire qui lui permet de devenir assistant médical (sorte d'infirmier). Il exerce encore son métier après une brève émigration et son retour au pays. Prison, exil, émigration : école du parti à Longjumeau, conférence de Prague qui consacre la scission avec les mencheviks. C'est en France qu'il devient un révolutionnaire professionnel, et en tant que tel, qu'il parcourt le pays après la tenue de l'école de Longjumeau en 1912.

Giorgi Léonidovitch (Iouri) Piatakov est le fils d'un ingénieur devenu directeur d'usine près de Kiev. Il fréquente le lycée à 14 ans, participe à des cercles révolutionnaires, est, en 1905, l'un des dirigeants du comité de liaison inter-lycées, un des leaders de la « révolte lycéenne ». Il est alors anarchiste et appartient quelque temps à un groupe terroriste. Mais à partir de 1907, devenu étudiant, il évolue vers le marxisme à travers des lectures énormes, participe à l'agitation étudiante, rejoint les bolcheviks en 1911, à l'âge de 21 ans. Devenu révolutionnaire professionnel, un organisateur permanent dans la clandestinité à Kiev, il est arrêté en juin 1912, réussit à s'évader en novembre 1914 et gagne le Japon.

Evgenii Alekseievitch Preobrajensky, fils de pope, a été très religieux jusqu'à l'âge de 14 ans et n'est devenu un social-démocrate bolchevique qu'en 1903, à 17 ans. Membre du comité bolchevique d'Orel, il milite sur Briansk, ville d'usines, puis Krasnaïa Presnia, quartier ouvrier de Moscou, en 1905, enfin à Perm. Arrêté, puis libéré, il est transféré à Oufa, remet sur pied l'organisation de l'Oural avant d'être arrêté et de faire deux ans de prison. C'est un vrai « révolutionnaire professionnel », qui construit le parti, mais « de l'extérieur » des usines où il ne travaille pas.

Fedor Fedororovitch Raskolnikov a été pensionnaire jusqu'à seize ans dans un collège religieux, un vrai bagnard qui fait de lui un révolté. Il dirige deux grèves de collégiens en 1905 et 1906, sous l'influence du grand brassage d'idées que fut la révolution. Il est admis à l'Institut polytechnique de Petersbourg, dans la section économie. Il dévore *Le Capital* et entre au POSDR en décembre 1910, puis se lance à corps perdu dans le travail pour la *Pravda*. Il aurait sans doute franchi l'étape de « bagnard » vers cette époque de sa vie de révolutionnaire

professionnel s'il n'était devenu, et pour longtemps, à son corps défendant, un militaire.

Alekséi Ivanovitch Rykov était l'un des huit enfants, orphelins, d'une famille misérable et fut élevé par sa sœur, travaillant lui-même pour payer ses études dès l'âge de onze ans. Il réussit à entrer à la faculté de droit de Kazan : il lit beaucoup, publie un journal clandestin à Samara et anime un cercle révolutionnaire. Il a 19 ans quand il rejoint le POSDR à Kazan en 1899. En 1902, il entre dans la clandestinité, ne cessant d'être traqué dans les années qui suivent. C'est peut-être cette condition de clandestin extrême qui en fait le chef des « comitards » face à Lénine, partisan du pouvoir des comités du parti et très méfiant à l'égard d'un régime démocratique.

Leonid Petrovitch Serebriakov est le fils d'un métallo qui a six enfants. Il doit travailler de 9 à 11 ans, puis, dès sa sortie de l'école primaire à 14 ans, il devient métallo en falsifiant son identité et rejoint le parti à 17 ans. Il subit deux ans de déportation, fait à partir de 1910 une tournée des groupes pour préparer la conférence de Prague du POSDR. C'est un révolutionnaire professionnel qui finance son activité en travaillant en usine.

Ivar Tenissovitch Smilga est un Letton. Ses parents, propriétaires terriens, sont aussi de vrais intellectuels qui le forment. C'est au tournant du siècle qu'il devient révolutionnaire. Son père évolue aussi à gauche, est fusillé par des Gardes blancs en 1906. Lui est encore au collège et n'a que 15 ans quand il adhère au parti bolchevique. Il passe ses années d'études suivantes à accumuler des connaissances et réfléchir ; mais il participe aussi à fond aux actions de son parti, est arrêté plusieurs fois, détenu de 1912 à 1914.

Le jeune **Ivan Nikititch Smirnov**, fils de paysan, est cheminot, puis ouvrier d'usine. Il rencontre des étudiants qui lui ont passé du matériel marxiste et organise autour de ces textes un cercle d'études formé d'une quinzaine d'ouvriers de son usine. C'est dans cette activité qu'il est recruté pour le parti, à 18 ans. Mouchardé, il est arrêté presque aussitôt et passe deux ans en prison puis neuf mois en exil. Le parti l'envoie alors travailler à Vychny Volotchek où il y a une usine de 10 000 ouvriers et aucun contact. Manœuvre dans une tannerie, il est devenu révolutionnaire professionnel et retourne en prison, cette fois pour deux ans.

Grigory Iakovlevitch Sokolnikov (Brilliant), est le fils d'un médecin juif des chemins de fer. Collégien à Moscou, il participe à des cercles d'étude de

haut niveau, rejoint en 1905 le parti bolchevique qui fait de lui le dirigeant du mouvement étudiant et le charge aussi de la pénétration du parti chez les typographes puis les tisserands, ainsi que du « bureau militaire technique ». Le voilà en prison en 1909, puis en exil, d'où il parvient à s'évader. Le chemin du révolutionnaire professionnel qu'il est devenu passe par Paris.

Lev Semionovitch Sosnovsky est le fils d'un avocat qui gère aussi une auberge. Il écrira : « Plus mon intelligence se développait, plus le séjour au lycée me paraissait insupportable ». Préparateur en pharmacie à Samara, il organise une grève dans l'officine dont le patron a giflé un préparateur. C'est le choc décisif : en 1903 il se considère comme membre du parti. Il est dès lors une sorte de révolutionnaire professionnel itinérant. A Moscou où il participe aux opérations militaires, à Zlatoust où il dispute l'hégémonie aux s.r., etc. puis, traqué, il décide d'émigrer.

Iakov Mikhaïlovitch Sverdlov est né dans une famille d'artisans juifs. Après l'école primaire, il a fait quatre années de présence au lycée, une révolte continue et grandissante. C'est en 1902, à 17 ans, qu'il est passé au professionnalisme révolutionnaire sous le sobriquet, donné par la police, de Malyuch (le gosse).

Mikhaïl Efremovitch Tomsy (Efremov), fils d'une lingère et d'un ajusteur, séparés dès avant sa naissance, il a été élevé par sa grand mère puis sa mère, toutes deux misérables. Il fit trois ans d'école primaire, apprenant à lire et écrire, puis, à partir de 12 ans passa de petit emploi à petit emploi jusqu'à faire, de 1890 à 1906, son apprentissage de chronolithographe. Dirigeant syndical passé dans la clandestinité, traqué par la police, il finit par écoper d'une condamnation à cinq ans de travaux forcés en 1911.

Grigori Evseiéitch Zinoviev (Radomylski) est le fils d'un petit propriétaire qui gère une ferme laitière. Il est d'abord garçon de bureau. A partir de 1903, il émigre plusieurs fois en Suisse où il rencontre Lénine, devient « iskriste », puis le bras droit de Lénine à Moscou, puis à Cracovie. Il est connu comme un formidable orateur, qui a su enthousiasmer les ouvriers de Petrograd, mais aussi comme un homme d'intrigues et de coups fourrés. Il a pratiquement toujours été révolutionnaire professionnel.

Des « universités » à la révolution

L'emploi du temps des « révolutionnaires professionnels » est différencié à l'infini. Pourtant de larges places de « temps libre » y sont ménagées par les autorités policières et carcérales, comme par les conditions en quelque sorte « naturelles » de l'exil.

A l'étranger, rares sont ceux qui comme, avant eux, Rosa Luxemburg et Rakovsky font vraiment des études. A Paris, tout en militant activement, Sokolnikov suit des séminaires économiques de haut niveau et passe le doctorat en droit. Mais le temps de l'exil est le plus souvent absorbé par d'autres tâches, notamment la presse, qui exigent aussi recherche, travail, réflexion, études, avec des conditions favorables pour le travail intellectuel.

Boukharine témoigne :

« Les premiers temps, je vivais dans des familles d'ouvriers et passais toutes mes journées dans les bibliothèques. Si en Russie j'avais acquis des connaissances générales et des connaissances plus spécialisées dans le domaine de la question agraire, il n'y a pas de doute que les bibliothèques étrangères me fournirent un capital essentiel ».

Les villes-étapes de l'exil de Sosnovsky, Constantinople, Alger, Paris, Genève, Vienne et retour par Tachkent pourraient suggérer un voyage d'agrément. Mais à Paris, il participe à des réunions, assiste en 1906 au congrès d'Amiens de la CGT, passe des journées entières en bibliothèque, lisant, prenant des notes. Le grand journaliste se forme dans ces voyages et ces enquêtes.

Ceux qui sont emprisonnés ou au bagne. Certains ne profitent guère en revanche de leur période de détention : le bagne n'est pas favorable au travail intellectuel. Frounze a été jugé cinq fois, condamné à mort deux fois, aux travaux forcés deux fois, quatre et six ans ; il a fait plus de six ans de bagne. Smirnov additionne six ans de prison à quatre années d'exil entre 1900 et 1917 ! Ils n'indiquent pas de travaux intellectuels pendant leur enfermement.

Mais certaines prisons sont très favorables à l'étude. Ainsi un biographe de Molotov écrit-il de la prison de Kazan :

« La prison de Kazan, où le régime était encore celui des prisons des capitales de 1905, c'est-à-dire très libre, était une véritable université pour toute la jeunesse qui y était enfermée. Molotov s'y adonna aux études, sans se limiter aux sciences sociales : il s'intéressa aux disciplines historiques, tout en continuant ses études d'économie politique, d'histoire du mouvement révolutionnaire, etc. ».

L'exil intérieur est souvent favorable à la réflexion et à la formation. Les exilés (on emploie à l'époque le mot « déporté », qui a un peu changé de sens aujourd'hui) peuvent se réunir, il y a pas mal de circulation, de contacts

nouveaux et enrichissants. Les militants ouvriers et intellectuels peuvent être en contact de façon durable et surmonter les préjugés qui les séparent. Le travail collectif crée des conditions favorables à l'assimilation des connaissances et des méthodes de travail. Certains centres de « déportation », qui sont aussi des étapes dans les « transports », sont particulièrement favorables aux prises de contact et au débat. En fait l'exil a vu se créer, fonctionner et disparaître des milliers de cercles d'études, souvent mais pas toujours de véritables cercles de parti. Certains s'attachent à des études et recherches particulières : ainsi Boubnov étudie-t-il les statistiques. On travaille souvent dur en « déportation ». Smilga écrit :

« Presque cinq années d'exil furent pour moi une véritable université. Parallèlement à des études d'histoire et de tactique de notre parti, je m'intéressais surtout à l'économie politique et à la philosophie ».

Ce sont donc des hommes et des femmes préparés à leur tâche, qui ne sont pas des activistes mais des militants, qui vont se retrouver aux postes de commande pendant la révolution. Ils y sont portés par le mouvement des masses soulevées avec la révolution de février.

Boubnov a repris le travail clandestin à sa libération après trois ans de forteresse. Internationaliste ferme, il est arrêté et déporté en Sibérie, regagne Moscou dès la nouvelle de la révolution, est élu au comité central du parti, à l'exécutif du soviet de Moscou, est membre du comité militaire révolutionnaire de Petersbourg. Après la victoire de l'insurrection, il est commissaire des chemins de fer puis milite clandestinement en Ukraine, président du soviet de Kiev après l'insurrection, membre du CMR de plusieurs armées pendant la guerre civile. Il est devenu un des dirigeants du parti.

Boukharine rencontre Lénine en Suisse et polémique avec lui sur la question nationale, mais il se déplace, vit en Angleterre, en Autriche, en Suisse, en Suède et en Norvège. Il passe plusieurs mois à New York, où il dirige *Novy Mir* et fréquente Trotsky dans le parti socialiste américain. Il revient en Russie par le Japon, est élu au comité central lors du VI^e congrès. Il est dès lors un des principaux dirigeants du parti dont il est aussi, selon Lénine, « le favori ».

Chliapnikov, traqué en Russie, a émigré en 1908, et selon son témoignage, a vécu « errant d'usine en usine en France, en Angleterre et en Allemagne ». Revenu au printemps 1914, il travaille chez Erikson à Petersbourg mais le comité de ville décide de l'envoyer à l'étranger pour assurer la liaison avec « le CC » (Lénine). Ce métallo polyglotte berne toutes les polices et ne cesse de se déplacer tout en travaillant : France, Angleterre, Etats-Unis où il va chercher et

trouve de l'argent pour le parti, mais aussi les pays scandinaves où il assure la transmission du matériel politique en Russie. Coopté au CC en 1915, il crée en 1917 un nouveau bureau du CC, l'autre étant tombé. Avec la révolution de février, il est l'un de ceux qui prennent l'initiative de l'élection du soviét de Petersbourg, trouve les armes pour les Gardes rouges, devient président du syndicat des métallos. Octobre en fait un commissaire du peuple au Travail.

Drobnis est clandestin quand éclate la révolution de février. En 1918, il est envoyé en Ukraine occupée comme clandestin, est l'un des membres du premier CC du PCU. Il organise des détachements de partisans. Pris, il est fusillé et survit. Il fait la guerre comme commissaire, frise la mort à plusieurs reprises, y compris après avoir été enlevé par des bandits. En 1922, il est commissaire du peuple de la RSFSR, vice-président puis président de sa commission restreinte.

Dybenko, marin sur un cuirassé, organise deux mutineries puis, après la révolution de février, est élu président du Tsentrobalt (comité central de la flotte de la Baltique). Arrêté lors des journées de juillet, sérieusement maltraité, il est libéré, dirige des détachements de marins en Octobre, arrête le général Krasnov et devient commissaire du peuple à la Marine. Après une activité clandestine dans le sud, arrêté et emprisonné presque deux mois, il prend des commandements sur terre et devient un chef militaire rouge, commandant notamment de la division sauvage de cavalerie cosaque.

Enoukidze, qui était exilé, a été mobilisé et se trouve à Petrograd sous l'uniforme en février 1917. Il est très connu dans la garnison, milite avec les bolcheviks, est élu à l'exécutif des soviets, puis devient son secrétaire, désigné à l'unanimité, renouvelé lors de la création de l'URSS.

Frounze, exilé après son temps de bagne, arrêté, évadé, devient le chef d'une solide organisation clandestine dans la région de Minsk, est élu président du soviét des ouvriers et soldats de Biélorussie, conduit deux mille ouvriers en armes et participe en octobre à l'insurrection de Moscou. Nommé commissaire militaire, il est bientôt un grand chef militaire à part entière, triomphe de Wrangel puis de Makhno et de Petlioura. En 1924, à 39 ans, il est vice-président du CMR de la République, l'un des grands chefs de son armée.

Kamenev joue un rôle important auprès de Lénine en 1905, est mandaté pour prendre part au congrès de Londres et finalement, en 1908, pour rester hors de Russie, près de Lénine. Il ne repart qu'en 1914 pour prendre en mains au nom du CC le travail sur place, est arrêté en novembre 1914 et condamné à l'exil. Son

retour marque le début de ses conflits avec Lénine : sur le « défensisme » de la *Pravda* qu'il dirige, sur l'insurrection, sur un gouvernement socialiste de coalition. Mais il est l'un des dirigeants bolcheviques les plus importants, envoyé en Europe occidentale en 1919, vice-président du conseil des commissaires du peuple en 1922.

Kirov a longuement cherché l'organisation quand il a été libre et était membre du comité du parti de Vladicaucase en 1917, puis membre du CMR de la XIe armée ; en 1920, il devient un *apparatchik* du parti, d'abord secrétaire du PC d'Azerbaïdjan, lié à Ordjonikidze.

Krestinsky est élu au comité central en août 1917 et réélu l'année suivante, il est commissaire du peuple à partir de 1918, secrétaire du comité central du parti en 1919-1920, et versé ensuite dans la diplomatie.

Mouralov, d'abord dans l'infanterie puis dans l'arme blindée, est à Moscou lors de la révolution de février et l'un des organisateurs de la section des soldats du soviets, avec une grande influence dans la garnison de la capitale, en février. Il y est membre du CMR, puis commandant régional des troupes dans la région de Moscou. En 1918, il est au front, membre du CMR de la IIIe puis de la XIe armée, est nommé le 1er mars 1921 commandant de la garnison de Moscou.

Ordjonikidze a un rôle beaucoup plus obscur que ses camarades précédents. Exilé près d'Iakoutsk, il est à Petrograd en juin, y travaille avec Staline puis est commissaire sur divers fronts de guerre, collaborateur de Staline dans la XIIe armée. En 1921, il s'engage dans la voie de l'appareil du parti pour lequel il est responsable du comité régional du Caucase et à qui il « vend » l'invasion de la Géorgie.

L'exil de **Piatakov** le conduit en Suisse où, avec Boukharine, adolescent de son âge, il polémiqua contre la position de Lénine sur la Question nationale. Il va ensuite à Stockholm mais tous trois sont expulsés. Il réussit à revenir rapidement au pays. En 1917, il est d'abord en Ukraine, président du comité bolchevique de Kiev, puis à Moscou où il s'occupe de la banque d'Etat, le temps d'être renvoyé en Ukraine où, en décembre 1918, il préside, jusqu'en juillet 1919, le Gouvernement provisoire d'Ukraine ; il achève la Guerre civile à des postes importants de responsable dans plusieurs CMR notamment face à Wrangel. En 1921 il est vice-président du Gosplan et en 1922, du Conseil supérieur de l'économie nationale.

Préobrajensky est en exil en 1914 et devient en 1917, le principal dirigeant du parti bolchevique dans l'Oural. Il est secrétaire du parti de 1920 à 1921, commissaire du peuple aux finances en 1921.

Raskolnikov passait ses examens d'aspirant au moment de la révolution de février. Il est rédacteur en chef du journal communiste de Cronstadt à la mi-mars, emprisonné comme dirigeant bolchevique de juillet à octobre, ensuite un des principaux chefs militaires de la République, fait prisonnier par les Britanniques et échangé après six mois, puis chef de la flotille de la Volga, de la flotte de la Caspienne et enfin de la Baltique, auteur d'un fameux raid sur Enzeli en Turquie, ministre plénipotentiaire en Afghanistan en 1921.

Rykov a l'étoffe d'un « homme d'Etat », assure Trotsky, son adversaire pendant des décennies. Il est exilé dans la région de Narym en février 1917 quand Petrograd se soulève. Il se précipite à Moscou et va vite y apparaître comme un homme indispensable. Elu membre du présidium du soviet de Moscou, il se distingue par son efficacité politique face aux mencheviks. En octobre, il est commissaire du peuple à l'Intérieur. Après l'insurrection, il est en charge du ravitaillement de Moscou qu'il réussit à assurer. En 1922 il est vice-président du conseil des commissaires du peuple, successeur désigné de Lénine à la présidence.

Serebriakov est à Tomsk quand éclate la révolution de février. Il est appelé à Moscou, élu au présidium du soviet à majorité bolchevique en octobre, membre du CC du parti, quelque temps président de l'exécutif central des soviets, membre du CMR du front sud où il affronte Staline, secrétaire du parti de 1919 à 1920, commissaire du peuple aux communications en 1922.

Smilga, revenu à Petersbourg en avril 1917, élu au CC à la conférence de ce même mois, se consacre à l'organisation du mouvement révolutionnaire en Finlande, est le président des soviets russes en Finlande, puis celui du Tsentrobalt. « Patron » de la flotte de la Baltique, il est le complice de Lénine au CC dans la préparation de la décision d'insurrection et joue un rôle important en octobre. Versé ensuite au travail militaire, il appartient à plusieurs CMR d'armées importantes. La guerre civile terminée, il revient à l'économie, vice-président du CSEN puis du Gosplan.

Smirnov, mobilisé en 1915, a réussi à construire une organisation bolchevique clandestine de 400 hommes environ, tous militaires. De Tomsk, il est appelé à Moscou où beaucoup de dirigeants le connaissent, de Tomsk ou de

Narym et il est affecté au « travail militaire », dans le CMR de la Ve Armée où il joue un rôle décisif dans la bataille de Kazan, devant Svaijsk. Membre pendant un an du CMR de la République, il retourne l'année suivante à la clandestinité en Sibérie, puis, après la déroute de Koltchak, devient président du comité révolutionnaire de Sibérie, qu'il soviétise. En 1923, il est commissaire du peuple aux Postes et télégraphe. Obscur militant, il est devenu l'un des dirigeants les plus prestigieux.

Sokolnikov a participé en Suisse à la conférence de Zimmerwald, est revenu de Suisse en même temps que Lénine dans ce qu'on a appelé « le wagon plombé ». Il rejoint les bolcheviks, qu'il avait quittés en exil, en avril 1917. Il est leur spécialiste bancaire, devient un bon chef militaire membre du CMR de la République et de diverses armées, s'occupe pendant quelques mois de soviétiser le Turkestan, puis devient commissaire du peuple aux Finances en 1922.

Sosnovsky, qui est exilé en février 1917 à Ekaterinbourg, est d'abord l'un des principaux dirigeants de l'organisation du parti de cette région riche en militants et en exilés. Il est membre du comité régional du Parti et président du soviét de la région. Elu député à la Constituante, il va à Petrograd et décide d'y rester, se concentrant sur le travail dans la presse, *Krasnaia Gazeta* d'abord, puis *Bednota* et la *Pravda*. Il est membre du comité central exécutif des soviets et très tôt un journaliste extrêmement populaire du fait de ses attaques contre les bureaucrates du parti et de l'Etat.

Sverdlov, exilé au fin fond de la Sibérie, revient en février 1917 en traversant à cheval des étendues glacées, est élu au CC du PC à la conférence d'avril et devient l'organisateur du parti renaissant dans une légalité précaire, aux frontières encore incertaines. Après la prise du pouvoir, il devient président du comité exécutif central des soviets, chef de l'Etat soviétique. Président autoritaire à la voix de stentor — « le ferme gueule » — il est aussi un organisateur hors pair. Il meurt prématurément en mars 1919.

Tomsky est un bon bolchevik et aussi un excellent syndicaliste ; les gens de ce type sont rares en 1917. Dès qu'il est à Moscou, où il est, lui aussi revenu en partie à cheval, on le remarque et il est appelé en juillet à diriger les syndicats de Petrograd. Il est en 1918 le secrétaire général des syndicats russes et celui de la Profintern (Internationale syndicale rouge). Il contrôle les syndicats pour le compte du parti mais aussi, à coup sûr le parti au compte des syndicats.

Zinoviev revient en Russie, de Suisse, dans le wagon de Lénine. Quand Kamenev s'en prend aux thèses d'avril de Lénine, il se tait, puis soutient Lénine. Puis, ensemble, ils votent contre la mise à l'ordre du jour de l'insurrection, condamnent dans un organe extérieur au parti la décision d'insurrection comme un acte de désespoir. Puis ils se prononcent ensemble contre Lénine. Tout se tasse pourtant et il est à la fois président du soviet de Pétrograd et président du comité exécutif de la Comintern.

Ni soumissions, ni excommunications

Contrairement aux légendes malveillantes, les responsables bolcheviques n'étaient pas au garde-à-vous devant Lénine, répétant ses aphorismes comme vérités premières. L'histoire du parti du vivant de Lénine est pleine de débats, de conflits réels, réglés par la vie. Et si Lénine tonne, il n'excommunie jamais. Disons-le même : il n'exclut guère.

Nous venons de le voir, Zinoviev et Kamenev se sont opposés à Lénine à propos de l'insurrection, puis à propos de l'exigence du syndicat des cheminots d'un gouvernement de tous les socialistes ne comprenant pas Lénine ni Trotsky. Lénine les dénonce comme « jaunes » et « briseurs de grève ». Ils vont démissionner du CC puis y revenir ; ils restent des dirigeants du parti.

La signature du traité de Brest-Litovsk, en fait un *diktat* imposé à la Russie, provoque une autre crise : entre Lénine et Trotsky et aussi entre eux et les communistes de gauche emmenés par Boukharine. Avec lui, des hommes que nous connaissons, Boubnov, Drobnis. Avec les gens du centralisme démocratique, Drobnis encore. Avec l'Opposition ouvrière, Chliapnikov. Avec la plateforme de Trotsky sur les syndicats, Krestinsky, Piatakov, Préobrajensky, Mouralov, Serebriakov, Ivan Nikititch Smirnov, Sosnovsky...

Les choses deviennent différentes avec le régime stalinien où, en fait, une opposition, même une velléité d'opposition, mérite la mort.

La liste est longue des victimes de Staline. Parmi les hommes que nous avons vus ici, ont péri sur son ordre, dans des procès publics, Boukharine, Drobnis, Kamenev, Krestinsky, Mouralov, Piatakov, Rykov, Serebriakov, I.N. Smirnov, Sokolnikov, Zinoviev... Ont péri en secret, exécutés par décision administrative, Boubnov, Chliapnikov, Dybenko, Enoukidze, Préobrajensky, Smilga, Sosnovsky. Tomsky et Ordjonikidze se sont suicidés. Frounze est mort des suites d'une opération aussi inutile que dangereuse, imposée par Staline. Qui a ordonné le meurtre de Kirov ?

La Vérité est-elle intéressante ?

Nous sortons pourtant ici de notre sujet. L'article que nous écrivons porte sur le parti qui a pris le pouvoir en 1917, le parti de Lénine. Celui de Staline quand il massacre les Vieux-Bolcheviks est un parti d'un tout autre type, bâti sur le cadavre de l'ancien. C'est celui des bureaucrates soviétiques que contrôle étroitement un réseau serré de mouchards et de policiers de tous grades. C'est là, dans cette distance entre le parti de Lénine et celui de Staline, et non dans la « pensée » de tel ou tel ou dans « l'essence » du communisme, que réside la clé de l'énigme de la révolution russe, de sa dégénérescence et de sa mort.

L'un des « seconds couteaux » de la « boutique » que les média ont imposés aux Français pendant des mois comme oracles sur le communisme et son histoire, grands spécialistes auto-proclamés du « communisme », se moquait un jour à la TV des gens comme moi qui, disait-il, tiennent à présenter certains bolcheviks comme des « archanges » afin de dissimuler que leur théorie est une utopie sanglante, leurs chefs de vulgaires chefs de bande et leurs hommes des tueurs à gages.

Quand on est engagé dans une entreprise de mensonge et de massacre de la vérité historique et même de la mémoire, d'une telle envergure, on ne peut évidemment lésiner sur les détails mensongers et il faut abattre à vue tout ce qui bouge et gommer tout ce qui vous contredit. C'est ce qu'ils ont fait, qu'ils font et qu'ils feront tant qu'ils ne se seront pas discrédités par leurs propres outrances, jusqu'à ce que, comme le prévoit avec inquiétude l'un des plus vieux et des mieux établis d'entre eux, ils finissent par « tuer la poule aux œufs d'or ».

Pour notre part, nous croyons que le combat pour la recherche de la vérité historique est un combat essentiel dans la lutte pour l'émancipation humaine. Il est la plus importante contribution à l'intelligence du passé, unique moyen qui permette la constitution d'une conscience collective critique sans laquelle l'humanité n'a pas plus de chances qu'un troupeau de moutons lancé à toute vitesse vers l'abattoir. C'est de cela que nous discutons quand nous parlons d'Octobre.

Morris Slavin

La Révolution d'Octobre fut-elle un coup d'Etat ?

Staline héritier de Lénine

Dans un récent compte rendu de la biographie de Trotsky par Dmitri Volkogonov, Richard Pipes, historien de Harvard et ancien conseiller national à la Sécurité de Ronald Reagan, affirmait avec insistance le fait que « les acteurs (...) savaient qu'il (Trotsky) n'avait aucune chance contre Staline » (*New York Times Book Review*, 24 mars 1996). Plus encore, c'était Staline qui était « le vrai disciple de Lénine et son successeur légitime ». Que cette opinion repose largement sur l'idée partisane que Pipes a de la révolution russe peut être démontré par l'étude de cet événement. De plus, si Staline, en tant que « vrai disciple de Lénine » a commis de nombreux crimes, il en découle que Lénine doit en avoir commis également beaucoup. Nulle part dans ce compte rendu, Pipes ne mentionne les faits bien connus que Lénine avait rompu toutes relations avec Staline, que, dans son « testament », il demandait d'écarter Staline du poste de secrétaire général du parti et qu'un an avant sa mort, il avait demandé à Trotsky de mener l'attaque contre Staline-Ordjonikidze dans la scandaleuse affaire géorgienne où Staline, selon Lénine, s'était comporté comme un chauvin « grand-russe ».

Plus important, le professeur Pipes, et ceux qui pensent comme lui, sont incapables d'expliquer comment il a été possible que le « vrai disciple » ait tué des milliers d'autres « disciples » de Lénine, les Vieux-Bolcheviks et ceux qui avaient fait la révolution avec Lénine en 1917. Zinoviev, Kamenev, Boukharine,

Rakovsky et autres, étaient-ils moins « disciples » que Staline ? Si oui, comment est-il possible qu'un « vrai disciple » assassine d'autres « disciples » ? Bref, comment est-il possible d'expliquer la montagne de cadavres du parti bolchevique sur laquelle Staline s'est dressé, s'il était l'héritier de Lénine ?

Imaginons une analogie avec notre propre révolution. Supposons qu'il soit arrivé ceci : George Washington était mort pendant qu'il était en fonction. Un politicien ambitieux nommé Aaron Burr avait pris le pouvoir. Après 35 votes pour la vice-présidence, il y avait encore un tête-à-tête entre Burr et Jefferson. Finalement Burr persuada deux délégués jaloux de Jefferson de voter pour lui au lieu de Jefferson et, pendant un temps, ces trois hommes constituèrent un triumvirat, une *troïka* en russe. Burr réussit finalement à être le seul maître, exile Jefferson et s'attache à consolider son pouvoir en utilisant les lois contre les Etrangers et la Sédition. Il dit au peuple que tous ses ennemis étaient à la solde de George III pendant la révolution. Cela lui permet d'emprisonner tous ses adversaires et de commencer une purge des amis de Washington. Il tue tous les membres du gouvernement de George Washington, tous les dirigeants du parti fédéraliste, tous les anciens délégués au congrès continentaux, les gouverneurs des treize états, tous les officiers généraux qui ont servi dans la Guerre d'Indépendance, tous les signataires de la Déclaration d'Indépendance et tous les délégués à la Convention constituante — et fait tout cela au nom de George Washington. Quelques années plus tard, quand nous lisons qu'un historien polonais nommé Ryszard Pipensky a écrit un livre dans lequel il assure que Burr était un vrai disciple de George Washington, ne serions-nous pas un peu sceptiques sur cette conclusion ?

Comment Pipes voit Trotsky

Pipes manifeste sa haine de Trotsky en le décrivant comme « vaniteux, arrogant, souvent brutal » bref, ayant « une personnalité désagréable ». En outre, écrit-il, « Lénine appréciait la brutalité et le mépris de l'humanité de Trotsky ». Il écrit cela à la lumière des nombreuses biographies, observations, commentaires sur le dévouement de Trotsky aux idéaux du socialisme et de l'internationalisme et sa défense inflexible des « damnés de la terre ». Il est vrai que Trotsky ne supportait pas joyeusement les imbéciles, même les professeurs enseignant à Harvard.

Les nombreux témoins qui ont connu Trotsky ont une idée tout à fait différente de lui. Anatoly Vassiliévitch Lounatcharsky, écrivant dans ses *Revolutionary Silhouettes*, (New York, 1967, pp. 66-68) par exemple, remarque que Lev Davidovitch Trotsky n'a « pas une once de vanité, est totalement indifférent aux titres ou aux signes extérieurs du pouvoir ; il est cependant jaloux

sans limite de son rôle dans l'histoire ». Dans sa récente autobiographie, *Back in Time : My Life, My Fate, My Epoch* (Oak Park, Mich, p. 41), Nadejda A. Ioffe écrit que l'une des raisons pour lesquelles Trotsky « perdit la bataille » face à Staline fut qu'il était « simplement incapable de s'abaisser au niveau de Staline, d'agir en utilisant les méthodes de Staline ». Quant à sa « brutalité », à la lumière de l'histoire de notre siècle, un peu plus de « brutalité » en 1923 de la part des révolutionnaires allemands aurait évité la brutalité du régime nazi une décennie plus tard.

Pipes répète la calomnie stalinienne selon laquelle Trotsky et son fils Sedov ont appelé à assassiner Staline. Cette accusation, parmi d'autres, a volé en éclats dans les fameuses sessions présidées par John Dewey à Mexico. On demanda précisément à Trotsky : « Quand vous disiez “écarter Staline”, l'utilisiez-vous (...) au sens politique ? **Trotsky** : Pas seulement cela : (...) comme mot d'ordre “A bas Staline”, je n'acceptais pas... Parce que je proposais de le remplacer légalement, de changer le secrétaire. Quand il est devenu un mot d'ordre de masses, il ne peut pas signifier “assassinat”. Je l'ai abandonné ».

Pipes est sûrement informé de cet événement qui démasqua les procès de Moscou des années 30. Mieux, il sait pertinemment que les révolutionnaires russes, à l'exception du groupe de *la Volonté du Peuple* condamnaient l'assassinat comme substitut à l'action politique : Trotsky parlait du besoin d'une « révolution politique contre la bureaucratie soviétique », jamais d'assassinat. Nous défions Pipes de citer un seul document, une seule remarque, un seul souvenir qui contredise ce que nous venons d'écrire.

Même si Pipes condamne la révolution, le lecteur est en droit d'espérer une histoire objective, savante, de cet événement considérable. Au lieu de cela, il a une interprétation tendancieuse qui répète souvent les vieilles calomnies des Gardes blancs, des politiciens de l'Entente, des socialistes antibolcheviks et des défenseurs de tout ordre de la Russie d'ancien régime.

Il n'y a pas de masses, seulement la populace et l'argent allemand

Nulle part dans le cours de ce long récit, Pipes n'envisage la possibilité que la révolution bolchevique ait été une insurrection soutenue par des millions d'ouvriers, de paysans et de soldats. Ce n'était qu'un « coup d'état », « une conspiration strictement organisée », réalisée dans le dos du peuple, sans qu'il le sache et sans qu'il y consente, écrit-il. Ses organisateurs n'étaient pas intéressés à amener la fin de la guerre, donner la terre aux paysans ou nationaliser les usines — des mots, seulement pour duper les masses. L'objectif réel de ce « coup d'état » était de donner le pouvoir à un dirigeant avide de pouvoir,

Lénine, et à son petit entourage de Vieux Bolcheviks. Ceux qui manifestaient leur soutien pour le parti bolchevique, c'étaient la populace, qu'une clique de terroristes dirigeait facilement. Une caractérisation qu'on aurait pu tirer des *Possédés* de Dostoïevsky.

Egalement important, le « coup » de Lénine fut financé par les marks allemands dans un effort couronné de succès pour sortir la Russie de la guerre. Ludendorff et le Kaiser se moquaient bien du programme de Lénine, de sa politique, de ses objectifs — aussi longtemps qu'il était prêt à les aider à gagner la guerre. Cette action, nous assure Pipes, était non seulement déshonorante et non-patriotique, mais démontre les intentions traîtresses de Lénine. Il ne se souciait en rien de la Russie, sauf comme une base pour la poursuite de la révolution. Ainsi son « coup » était en réalité un acte de trahison des intérêts nationaux russes comme de ceux des alliés de la Russie. Pipes met des guillemets au mot « impérialiste » décrivant la Première Guerre Mondiale, impliquant qu'elle était autre chose, mais sans nous dire ce qu'elle était.

Pipes qualifie de « folles » les thèses d'avril de Lénine, ceci en dépit du fait qu'elles dessinaient d'avance le développement de la révolution et le rôle futur des bolcheviks. Ce n'était qu'un moyen par lequel Lénine pourrait « arracher » le pouvoir aux mencheviks et s.r dans les soviets — pas y gagner la majorité, mais la leur « arracher. Et il fallait le faire en effrayant la majorité par le « spectre d'une contre-révolution », un mot entre guillemets aussi, ce qui implique qu'il n'y avait qu'un « spectre », pas une menace réelle.

Quant à ce que Lénine entend par « guerre de classes », Pipes nous assure qu'il entend par là « l'extermination de ses rivaux », et non pas la conquête de leurs troupes. C'est la « soif de domination » qui définit la politique de Lénine. Il n'a jamais été intéressé par une réforme de la Russie, mais seulement par sa soumission afin d'avoir en elle un tremplin pour une révolution dans les pays industriels et dans leurs colonies », écrit Pipes. Plus encore, Lénine a utilisé des manifestations de rue pour discréditer le Gouvernement provisoire. Pipes ne mentionne nulle part le fait que c'était la poursuite de la guerre qui discréditait le gouvernement, pas les prétendues intentions « secrètes » de Lénine. Mais en appelant la « populace » dans la rue, poursuit Pipes, il montrait qu'elle voulait du changement, et sa répression ferait apparaître le gouvernement comme « anti-démocratique » dit notre historien.

La tactique de Lénine, écrit Pipes « exigeait la manipulation des foules ». Jamais Pipes ne considère l'idée que les révolutions populaires sont faites par des masses d'hommes et de femmes qui ne veulent plus être « manipulées ». « Lénine, ajoute-t-il, a gagné le pouvoir d'abord en brisant le moral de ceux qui étaient sur sa route, les persuadant qu'ils étaient perdus ». Mais comment a-t-il pu les en « persuader », faut-il demander. Étaient-ils naturellement si faibles

qu'ils pouvaient être persuadés par un révolutionnaire « fou » ? Pipes ajoute que la victoire bolchevique « en octobre a été pour les neuf dixièmes une victoire psychologique ». Si c'est vrai, comment expliquer cette « persuasion psychologique » ? Les partis d'opposition n'étaient-ils pas capables d'utiliser, eux aussi, la « psychologie » pour agir contre les bolcheviks ?

L'activité des masses, caractéristique de la révolution

Une des caractéristiques d'une révolution sociale est le développement de la conscience politique et l'intervention décisive de masses d'hommes et de femmes précédemment passives. Contrairement à ce que croit Pipes, elles ne sont pas faciles à manœuvrer. Ce n'est pas la « populace » que Le Bon décrit dans *La Psychologie des Foules*. Les historiens contemporains parlent de « foules révolutionnaires qui ont une psychologie, une tactique, des objectifs propres ». Pipes ne peut admettre un tel concept car il insiste sur le fait que les forces engagées étaient « négligeables ». Napoléon disait qu'« une bataille était gagnée ou perdue dans l'esprit des hommes avant d'avoir commencé ». Il ne peut répondre là à la question qui s'impose : pourquoi les bolcheviks avaient-ils confiance dans leurs propres objectifs et les autres non ? Rappelons-nous aussi que Napoléon ajoutait : « Dieu a toujours été du côté des plus gros bataillons » et ils affluaient chaque jour plus nombreux dans les rangs bolcheviques.

Pipes est obligé de reconnaître que, bien que le parti bolchevique était minoritaire dans les soviets en mai et juin, le « flot était en sa faveur ». La raison n'en était pas que les bolcheviks exprimaient la désillusion croissante dans la guerre, la crise économique, le désir irrésistible de la distribution promise des terres aux paysans-soldats, plus la faiblesse du Gouvernement provisoire, mais surtout dans le fait de la couardise des mencheviks et des s.r., dit Pipes. Ces derniers croyaient que le gouvernement était « bourgeois » et la guerre « impérialiste » (guillemets de Pipes), ce qui exigeait en toute logique la fin et du gouvernement et de la guerre.

Les contradictions dans la politique des mencheviks et des sr ont incontestablement contribué à renforcer les bolcheviks. Cependant l'accusation de Pipes est que l'avantage des bolcheviks réside dans « leur indifférence totale à l'égard de la Russie. Ils étaient très satisfaits que des forces spontanées aient "écrasé" les institutions existantes et détruit la Russie ». Ce n'était pas pour écraser la Russie d'ailleurs qu'ils se battaient mais pour détruire les vieilles institutions tsaristes et bourgeoises afin de reconstruire la société russe et un Etat sur une base nouvelle. Pipes utilise un mot ambigu « Russie » — et pas les institutions et classes sociales attachées à restaurer les vieilles classes dominantes. Il faut se souvenir avec le début de la guerre qu'Izvolksy, le

ministre des affaires étrangères du tsar, proclama : « C'est ma guerre ». Le Gouvernement provisoire n'avait malheureusement pas réalisé l'objectif d'Izvol'sky de s'emparer des Dardanelles.

La montée des comités d'usine comme organismes nouveaux de pouvoir et de direction au détriment des syndicats nationaux était un signe que de nouveaux dirigeants locaux étaient devenus les porte-parole des travailleurs et travailleuses dans les entreprises. Mais, selon Pipes, ils étaient conduits par des individus politiquement inexpérimentés et très enclins à se laisser manipuler par les bolcheviks. Notre historien oublie de se demander pourquoi ils n'étaient pas enclins à se faire manœuvrer par les autres partis. Il y avait toujours un libre débat dans les usines. Pourquoi ces travailleurs « inexpérimentés » se sont-ils tournés vers les bolcheviks, plutôt que vers les autres ? N'est-il pas possible que l'attraction des bolcheviks, plus que les mots d'ordre et la propagande des mencheviks et des s.r., épousaient mieux leurs aspirations ? Le 30 mai, les deux tiers des comités d'usine (*Favzavkomy*) étaient sous contrôle bolchevique. Alors, dans une attaque révélatrice contre le syndicalisme le plus progressiste, Pipes ajoute que, vingt ans plus tard, le même type de lutte se produisit aux Etats-Unis entre les syndicats reposant sur les usines, affiliés au CIO, et les syndicats de métier de l'AFL. « Ici, comme en Russie, les communistes favorisèrent les premiers ». Pipes veut-il dire que le CIO a été lui aussi manœuvré par les communistes pour lutter pour des syndicats basés sur l'usine ?

Pipes appelle les milices ouvrières « l'armée privée » de Lénine. Cette idée est contredite par l'étude de Rex Wade, intitulée *Red Guards and Workers Militias in the Russian Revolution* (Stanford, 1984). L'auteur cite un observateur, F.P. Georgievsky, qui dit que les travailleurs se sont armés instinctivement et spontanément. Mieux, les ouvriers de base étaient plus anxieux de s'armer et de s'organiser que ne l'étaient les dirigeants de parti, selon Wade. Ce furent l'opposition des mencheviks et des s.r. à ces milices et aux Gardes rouges qui suivirent qui permirent aux bolcheviks d'en prendre la tête après la révolution d'Octobre.

L'Offensive militaire et les Journées de juillet

Pipes défend la décision de Kerensky de lancer la tragique offensive de juin comme un moyen de ressusciter le patriotisme chancelant des troupes, remplir les « obligations » de la Russie envers les Alliés, « se débarrasser des éléments mutinés dans la garnison de Petrograd » et rehausser le prestige du gouvernement. Mais n'est-il pas étrange que Kerensky n'ait jamais semblé avoir envisagé la possibilité d'un échec de l'offensive ? Et Pipes ne se demande pas non plus pourquoi Kerensky devait remplir ses obligations à l'égard des Alliés

plutôt qu'à la population souffrante de Russie et à son armée démoralisée. Il cite le chiffre des redditions de Russes et celui des tués, dont le rapport est de 300 à 100. Inversement le rapport entre ceux qui s'étaient rendus et ceux qui avaient été tués était de quinze fois inférieur dans les armées alliées et allemandes. Si c'était vrai, la décision de Kerensky de lancer une offensive en juin était irresponsable et suicidaire.

Pipes est convaincu que les « journées de juillet » ont été une tentative manquée de Lénine pour prendre le pouvoir. « Ce fut la plus grosse erreur de Lénine », écrit-il. Il est certain que les bolcheviks espéraient aller au pouvoir sur les épaules des manifestants qui avaient insisté pour marcher les armes à la main. Il reconnaît pourtant que, « faute de documentation adéquate, il est difficile de déterminer l'attitude des bolcheviks à l'égard de ces développements ».

Pourtant Alexander Rabinowitch, dans son *Prélude to Revolution : The Petrograd Bolsheviks and the July 1917 Uprising* (Bloomington, Ind. 1991) a établi l'attitude des bolcheviks. Il a révélé que le comité de Petersbourg avait adopté par 19 voix contre 2 une résolution pour « l'élaboration d'un appel au prolétariat à ne pas participer à des actions révolutionnaires isolées et faire tous ses efforts pour gagner une influence de masse sur les autres classes de la population ». « C'était une mesure tout à fait conséquente avec l'opposition du comité central au mouvement en cours de développement », écrit Rabinowitch. Un amendement pour « prendre en mains la manifestation s'il se révélait impossible de retenir les masses », fut battu par 12 voix contre 9. Rabinowitch oppose les éditoriaux de la *Pravda*, sous le contrôle de Lénine et ceux de la *Soldatskaia Pravda*, bolchevique également, qui pressait pour une tentative d'insurrection immédiate. Lénine voulait « préserver le statu quo », conclut Rabinowitch, « parce qu'il ne croyait pas les temps mûrs pour une insurrection généralisée ». Soukhanov, par ailleurs, montre les hésitations de Lénine pendant ces événements. Mais il n'y a nulle part d'indication d'une tentative de Lénine de prendre le pouvoir en juillet.

Pipes assure que Lénine alla se cacher parce que son lien financier avec l'argent allemand était sur le point d'être révélé. Mais il admet aussi que 800 dirigeants bolcheviques environ étaient arrêtés et que l'imprimerie de la *Pravda* avait été saccagée. C'était une raison suffisante pour que Lénine aille se cacher. En outre, si sa liaison financière avec l'Allemagne devait être révélée, le fait de se cacher des troupes de Kerensky n'aurait guère aidé, ni Lénine, ni sa cause.

La Question de la direction du pays

Pipes blâme le gouvernement Kerensky pour n'avoir pas utilisé la prétendue « preuve » de la « trahison » de Lénine et tient les partis de la majorité

des soviets pour responsables de la pression sur le gouvernement pour qu'il n'utilise pas cette prétendue « preuve » car ce serait ostensiblement aider la contre-révolution. Mais cela illustre exactement le dilemme des mencheviks et des s.r. Ils réalisaient que la destruction du pouvoir bolchevique aurait conduit à leur propre chute. La droite distinguait mal les bolcheviks et les autres socialistes. En même temps le gouvernement était impuissant sans le soutien des soviets et ne pouvait donc agir contre son allié. De plus, c'était pourquoi la période de double pouvoir était aussi instable. Ou bien, conduit par les bolcheviks, les soviets prenaient le pouvoir, ou bien ils étaient supprimés par la droite. L'inhabituelle division de l'autorité entre le Gouvernement provisoire et les soviets ne pouvait pas continuer. Cela aurait été vrai même si une assemblée constituante avait remplacé le régime Kerensky. La souveraineté devait résider dans la nouvelle assemblée ou dans les soviets.

Trotsky, déclare Pipes, ne pouvait aspirer « à la direction nationale » parce qu'il était juif, tout en admettant qu'il était « le complément idéal de Lénine ». Mais Trotsky partagea cette « direction nationale » avec Lénine tout au long de la période de la révolution et de la guerre civile. Quant à sa judéité, il avait refusé la proposition de Lénine de devenir commissaire du peuple à l'Intérieur parce qu'il pensait qu'elle aurait constitué une arme supplémentaire pour les contre-révolutionnaires. C'est bien connu.

Ce à quoi on n'a jamais réfléchi c'est pourquoi un Géorgien, qui parlait avec un fort accent, pouvait « aspirer » à une « direction nationale » tandis qu'un internationaliste d'origine juive, qui parlait et écrivait un russe impeccable, ne le pouvait pas. Il était l'homme le plus populaire dans le parti ; il avait présidé deux soviets révolutionnaires, ceux de 1905 et de 1917, il avait organisé avec succès l'Armée rouge, il était dirigeant de la IIIe Internationale et c'était un éminent théoricien marxiste. Dans une biographie récemment achevée de Lénine par Robert Service (*Lenin. A Political Life*, vol.3), l'historien britannique écrit que Trotsky « pouvait écrire aussi bien que Tocqueville et Burke, parler aussi bien que Démosthène et Churchill, (et sans leur besoin d'auto-préparation textuelle) ; il pouvait organiser une machine de guerre avec l'habileté d'un Ludendorff ». Ainsi Pipes confond-il la période révolutionnaire avec ses lendemains, quand la judéité de Trotsky est devenue une autre arme dans l'arsenal stalinien.

Pipes a de la sympathie pour le général Kornilov parce qu'il « aimait la Russie ». Kornilov voulait rétablir la peine de mort dans l'armée, dissoudre les comités, deux mesures qui auraient mis fin à la révolution. Kerensky, selon Pipes, était jaloux du général et essaya de le destituer. Mais, si c'est exact, pourquoi l'a-t-il nommé commandant-en-chef ? Pipes nous donne l'assurance que Kornilov n'était pas un contre-révolutionnaire mais plutôt « un possible sauveur de la Russie ». Mieux, « Le pays avait besoin d'une autorité ferme. Mais

les socialistes étaient insensibles à ce désir ». Et qui est « le pays » ? De toute évidence, les socialistes ne font pas partie « du pays ». La « ferme autorité » qu'invoque Pipes est celle de la Russie d'ancien régime non celle qu'allait établir la Russie bolchevique. Quand les Allemands lancèrent leur offensive contre Riga, « les troupes russes indisciplinées et politisées s'effondrèrent », écrit Pipes. C'est typique de notre historien : si les armées sont « politisées », elles doivent être « indisciplinées ». Il révèle pourtant que, dans une conversation avec Kerensky, celui-ci a reconnu que « ses actions de 1917 avaient été fortement influencées par les leçons de la Révolution française ». S'il en est ainsi, aussi bien Kerensky que Pipes doivent certainement avoir su que l'une des raisons de la victoire des armes françaises en 1793-1794 était leur « politisation » ? Et on peut dire la même chose des Côtes-de-Fer de Cromwell et de leur victoire sur les Cavaliers du roi Charles.

Les progrès foudroyants des bolcheviks

La dispute entre Kerensky et Kornilov fut une erreur, nous dit-on, Kerensky était dans un état d'« hystérie » et ne pouvait juger objectivement les actions de Kornilov ; il n'y avait pas de complot de Kornilov (presque certainement non, nous assure-t-on). Mieux, ce ne furent pas les agitateurs qui arrêtaient l'avance sur Petrograd des unités militaires mais les généraux eux-mêmes quand ils virent que la cité n'était pas aux mains des bolcheviks. Mais si on jette un coup d'œil à une autre source (Alexander Rabinowitch, *The Bolsheviks came to Power. The Revolution of 1917 in Petrograd*, NY 1976), on apprend que la raison pour laquelle il n'y eut presque pas d'escarmouches entre les forces de Kornilov et celles du gouvernement, c'est que :

« les agitateurs menaient les troupes à des meetings de masse sous les yeux même du général Krymov. Ils n'eurent guère de difficultés à gagner les représentants des soldats dans la plupart des unités et le 30 août des Cosaques se disaient prêts à arrêter Krymov.(...) Sur le front sud-ouest le général Denikine, qui avait son franc parler, avait été arrêté par ses propres troupes ».

Ce n'est guère compatible avec le mythe de Pipes selon lequel « le pays » voulait « une main ferme ».

« Si c'était un complot, poursuit Pipes, ce fut une combine machinée par Kerensky pour discréditer le général. Les initiatives militaires de Kornilov avaient pour but de défendre le gouvernement contre les bolcheviks et pas de le renverser, lui ».

Mais les ouvriers, paysans et soldats de Russie n'avaient pas les certitudes de Pipes concernant Kornilov. En grande partie du fait de l'affaire Kornilov, fin août et début septembre, ils commencèrent à voter massivement pour les bolcheviks. Pipes cite les chiffres suivants qui révèlent le changement aux

élections municipales de Moscou de juin à septembre : tandis que les votes SR et menchevique tombaient de 44 % pour les premiers et 8 % pour les autres, celui des bolcheviks montait de presque 12 % à 44 %, soit une augmentation de plus de 14 %. Mais le mouvement droitier était secoué par la défaite de Kornilov et « la politique des cadets virtuellement terminée ».

Un exemple des progrès des bolcheviks, c'est la province de Saratov, importante ville sur la Volga. Là, après l'épisode Kornilov, la base de la garnison alla très à gauche des officiers qui la représentaient au soviet. Le 31 août, la résolution bolchevique emporta la majorité au soviet pour la première fois par 188 voix contre 178. Elle exigeait l'arrestation de Kornilov et de ceux qui l'avaient soutenu, rejetait toute tentative de paix civile, conseillait la formation d'organismes de pouvoir partout par les ouvriers, les soldats et les paysans et pressait de continuer la lutte contre la calomnie des journaux et partis bourgeois entre autres. Le vote pour le soviet en septembre donna la majorité aux bolcheviks — 164 représentants sur 320. A l'automne, la majorité des ouvriers et soldats de Saratov exprimaient leur sympathie pour le bolchevisme et les mots d'ordre internationaux.

Rabinowitch ajoute ce qui suit sur l'augmentation de l'influence bolchevique à Petrograd dans les derniers jours d'août :

« Il vaut de noter que même les ouvriers des grandes usines qui avaient été jusque là des bastions des mencheviks ou des s.r., comme les soldats de quelques-uns des détachements plus modérés politiquement de la garnison, — ceux qui étaient restés neutres au début et avaient pris ensuite la tête pour réprimer le soulèvement de juillet, — se tournaient maintenant contre le gouvernement. Plus encore, quelques éléments du personnel militaire même se ruèrent du front à la capitale après les journées de juillet et rejoignirent les rangs de l'opposition ».

Le 31 août, une majorité claire de députés au soviet de Petrograd, pour la première fois, vota pour une résolution bolchevique présentée par Kamenev. La fraction SR de gauche était devenue pratiquement un parti indépendant, les soviets se radicalisaient et leur popularité dans les masses avait énormément grandi (...) Les ouvriers étaient plus militants et mieux organisés, et nombre d'entre eux étaient armés (...) Dans la garnison de Petrograd, le contrôle de nombre de comités régionaux passa des éléments plus modérés aux mains des bolcheviks. Le 25 septembre, le soviet de Petrograd fut entièrement réorganisé et Trotsky remplaça Tchkeidze à la présidence.

Un tournant historique

Pipes déplore le fait qu'« aucun “gouvernement effectif” n'existait » sans réaliser peut-être que les bolcheviks étaient sur le point d'établir un

« gouvernement très effectif ». De plus, il méprise les intellectuels russes, employant constamment le terme d'« intelligentsia socialiste » comme une expression péjorative. Comme nous l'avons vu, il traite la révolution bolchevique de « coup d'état », citant Curzio Malaparte, qui aurait vu le « coup » russe comme un modèle des révolutions accomplies par de petits détachements de troupes de choc. Pipes est d'accord avec Malaparte que, quand le public n'a « aucune idée de ce qui se passe » et quand « de petits détachements de troupes de choc entraînées » s'emparent de points stratégiques, c'est une description qui convient au coup d'octobre en Russie. On peut opposer à cette description de l'insurrection d'Octobre ce que Trotsky écrivit dans son *Histoire de la Révolution russe*, t.III, p. 318 :

« Les ouvriers n'avaient pas besoin de sortir sur la place pour fusionner ; ils constituaient sans cela, politiquement et moralement, un ensemble. Il fut même interdit aux soldats de sortir des casernes sans autorisation (...) Mais ces masses invisibles marchaient plus que jamais au pas des événements ; les usines et les casernes ne perdent pas un instant la liaison avec les états-majors des rayons, les rayons avec Smolny. Les détachements de gardes rouges se sentent appuyés par les usines. Les équipes de soldats, en rentrant à la caserne, trouvent une relève toute prête. C'est seulement ayant de grosses réserves derrière eux que les contingents révolutionnaires pouvaient marcher avec autant d'assurance (...) Les classes bourgeoises s'attendaient à des barricades, aux lueurs des incendies, à des pillages, à des flots de sang. En réalité, il régnait un calme plus effrayant que tous les grondements du monde. Sans bruit, le terrain social se mouvait, comme une scène tournante, amenant les masses populaires au premier plan et emportant les maîtres de la veille dans un autre monde ».

Les observateurs et les historiens de ces événements sont d'accord que le soulèvement bolchevique n'eut aucun impact sur le peuple de Petrograd. Le lendemain 26 octobre, ils allèrent à leurs affaires comme si rien de décisif n'était arrivé. Pipes ajoute que, dans les provinces, les gens ne savaient pas ce qui était arrivé et restèrent indifférents. Personne ne fut réellement ému par la chute du Gouvernement provisoire.

En conclusion, Pipes refuse d'accepter l'idée même d'une révolution bolchevique. Tout ce que les bolcheviks ont fait, écrit-il, était « illégal ». Et oui, c'était illégal. Il y a bien longtemps, Robespierre a donné une réponse classique à ceux qui l'attaquaient pour son action « illégale ». Il déclara :

« Oui, tout cela est illégal, aussi illégal que la Révolution, que le renversement du trône et la chute de la Bastille, aussi illégal que la liberté elle-même. On ne peut pas faire de révolution sans révolution ».

Un écrivain qui n'arrive pas à comprendre cela ne devrait pas essayer d'écrire sur les révolutions.

Pierre Broué

Ivan Nikititch Smirnov

Une conscience communiste (1881-1936) ¹

De ceux qui ont fait et dirigé la révolution russe de 1917 à 1921, trois sont bien connus et ont une biographie d'enfant et d'adolescent. Lénine, fils de fonctionnaire de petite noblesse, étudia le droit ; Rakovsky, fils de grand propriétaire marchand de grains, fit sa médecine ; Trotsky, fils d'un fermier aisé, commença des études de mathématiques.

Mais il en est un qui était un véritable ouvrier et fils de vrai paysan en même temps qu'un grand bolchevik. Nous ne saurions rien de lui s'il n'avait écrit sur son enfance et son adolescence quelques lignes d'autobiographie pour l'encyclopédie Granat, *Les bolcheviks par eux-mêmes* ². Nous voulons parler d'Ivan Nikititch Smirnov.

Ouvrier, paysan, révolutionnaire professionnel

Il est né en 1881 d'une famille de paysans dans la région de Riazan. En 1883, un incendie les ruine complètement. Le père part travailler à Moscou où il meurt l'année suivante. La mère part à son tour. Il y a les grands-parents. Le petit Ivan Nikititch fréquente l'école primaire grâce à leur abnégation. Puis il est embauché aux chemins de fer, apprend le métier de mécanicien de précision. Il va alors en usine. C'est là qu'en 1898, il lit pour la première fois de la littérature social-démocrate clandestine que lui ont passée des étudiants. Convaincu, il gagne quelques ouvriers dans son usine et forme un cercle d'études d'une quinzaine de membres.

Mais il est pris, en 1899, et « déporté » c'est-à-dire exilé dans la province d'Irkoutsk après avoir passé deux ans en prison. Il entre en contact avec des membres du POSDR, y entre, à 19 ans, s'évade au bout de huit mois d'exil, après quoi le bureau du CC, alors à Pskov, l'envoie militer dans la province de Tver où il est affecté au travail à Vichny Volotchek, où se trouve une usine de dix mille ouvriers sans aucun lien avec le parti. Le voilà manœuvre dans une tannerie. Dénoncé par un provocateur infiltré, il fait deux ans de prison, mais il a bien semé : il y a une diffusion de tracts et une petite grève le 1er mai 1904 à Vichny Volotchek.

Il sort de prison en 1905, est condamné à un an de forteresse mais libéré, compte tenu de son séjour en préventive. Il travaille à Moscou, responsable à l'organisation du rayon de Lefortovo. Arrêté en mars sous une fausse identité, il est de nouveau déporté dans la province d'Irkoutsk mais échoue dans celle de Vologda. Il attrape le typhus, en réchappe, et arrive à sa destination d'exil trois mois avant la grève d'octobre 1905. L'amnistie le libère. Il va à Moscou et c'est sans doute à cette époque qu'il se met en ménage avec Rosa et que naît leur fille Olga. Bien engagé dans l'insurrection, il est déplacé de rayon en rayon.

En 1910, il est de nouveau inculpé pour diffusion de littérature clandestine, est alors affecté dans une librairie du comité local du parti, jusqu'en 1913. De nouveau dénoncé par deux provocateurs, il est arrêté cette année-là et exilé à Narym, où il rencontre Staline, sur le chemin d'un autre lieu d'exil puis, pour avoir participé à une manifestation, écope de six mois de prison. Libéré par erreur, il se cache, rejoint Krasnoïarsk, où il réussit à se procurer de « solides » fausses pièces d'identité.

En 1914, il parvient à constituer un groupe à Moscou mais est arrêté fin décembre, et ramené vers Narym. Convoqué à l'armée, il décide de répondre à l'appel et, avec ses camarades, fonde sur place une « union militaire », unique de son espèce, dont il est l'un des dirigeants. Transférés à Tomsk, ces soldats révolutionnaires réussissent à créer une imprimerie clandestine et à essaimer. Leur propagande s'étend à toute la Sibérie dont l'organisation atteint, presque intacte et très active, la révolution de février. Il est élu au soviet de Tomsk et à son comité exécutif. Ce militant ouvrier est au premier chef un constructeur du parti qu'il a constitué dans de multiples usines et dans l'armée même³.

En mars 1917, il est délégué à la conférence du parti et à celle des soviets, à Petrograd. Il se fait remarquer par son insistance sur la nécessaire indépendance des soviets de soldats à l'égard des officiers et la nécessaire solidarité entre ouvriers et soldats. Il rencontre Lénine. En août, le parti le mute à Moscou où il va jouer un rôle important dans la préparation de l'insurrection et les rudes combats auxquels elle donne lieu dans cette ville : il est alors membre

du bureau de la ville et du comité régional, responsable de la maison d'édition *Volna*.

Il ne va pas rester, car les hommes comme lui, même quand ils sont les meilleurs constructeurs du parti, sont mobilisés et affectés maintenant en priorité aux fronts de la guerre civile. Telle est la volonté de Lénine et de Trotsky. Tel est le chemin que suit Ivan Nikititch Smirnov, envoyé à Svajsk dans un département politique de l'armée. C'est le secteur-clé du front, la porte vers Moscou pour les Blancs et aussi le butoir qui marquera leur arrêt. C'est dans ce terrible creuset, l'enfer sur les rives de la Volga, que naît la meilleure des armées rouges : elle s'appelle la Ve armée et Ivan Nikititch en est un des chefs naturels.

I.N. Smirnov devant Svajsk

Commissaire politique au CMR (SVS) de la Ve Armée avant même que celle-ci ait une existence réelle, I.N. Smirnov s'est immortalisé par son comportement dans la bataille décisive qui a barré la route de Moscou et Petrograd aux armées blanches menaçantes. Il est impossible de ne pas reproduire ici le témoignage d'admiration et d'affection exprimé par la jeune journaliste Larissa Reissner qui était elle-même une des combattantes, puisque commissaire politique de la flotille de la Volga :

« Je ne me souviens plus exactement du type exact de travail dont I.N. Smirnov était chargé officiellement dans l'état-major de la 5e armée. S'il était membre du conseil militaire révolutionnaire ou en même temps chef du département politique, mais, en dehors de tout cadre et de tous titres, il incarnait l'éthique de la révolution. Il était le critère moral suprême, la conscience communiste de Svajsk.

Même parmi les masses de soldats sans-parti et des communistes qui ne l'avaient pas connu auparavant, sa stupéfiante pauvreté et son intégrité étaient immédiatement reconnues. Il n'est guère vraisemblable qu'il ai su lui-même à quel point il était redouté, à quel point chacun n'avait peur par-dessus tout que de révéler sa propre couardise et sa propre faiblesse sous les yeux de cet homme qui ne pliait jamais, qui restait toujours lui-même, calme, courageux. Personne ne commandait le respect autant qu'Ivan Nikititch. Tout le monde sentait qu'au pire moment il serait le plus fort et le plus dénué de peur.

Avec Trotsky, c'était la mort au combat après qu'on ait tiré la dernière balle, c'était la mort dans l'enthousiasme, oubliant ses blessures. Avec Trotsky, c'était le pathétique sacré de la lutte, mots et gestes rappelant les meilleures pages de la Grande Révolution française.

Mais le camarade Smirnov (c'est ainsi qu'il nous semblait à l'époque et que nous nous chuchotions les uns aux autres, couchés sur le sol dans ces nuits d'automne déjà froides), le camarade Smirnov, c'était le calme total quand il était "collé au mur", brûlé par les Blancs, jeté dans un trou de prison. Oui, c'est ainsi qu'on parlait de lui à Svajsk »⁴.

Après la victoire de l'Armée rouge à Svajsk qui sonne le glas des derniers espoirs des Blancs de gagner rapidement cette guerre civile, l'ouvrier mécanicien bolchevique Ivan Nikititch Smirnov devient un de ses chefs les plus populaires. Pratiquement inconnu la veille, il est élu suppléant du comité central.

Trotsky l'aimait et le taquinait volontiers : « ce bon vieux cœur tendre d'Ivan Nikititch », écrivait-il, à propos des réticences de son ami vis-à-vis des mesures d'exception contre l'indiscipline et de la répression en général. L'amitié indéfectible entre les deux hommes est née à Svajsk.

Dans son autobiographie, le créateur de l'Armée rouge a essayé d'expliquer pourquoi l'ouvrier Smirnov est devenu un bon chef militaire :

« Le principal dirigeant de la Ve Armée fut Ivan Nikititch Smirnov. Fait d'une très grande importance, Smirnov est le type le plus complet et le plus achevé du révolutionnaire, de celui qui est entré dans le rang depuis plus de trente ans et qui, depuis lors, n'a ni connu ni cherché la relève. Pendant les plus dures années de la réaction, Smirnov continua à creuser des sapes. Quand il y avait éboulement, il ne perdait pas courage. Il recommençait. Ivan Nikititch fut toujours un homme de devoir. En ce point, le révolutionnaire touche au bon soldat et c'est précisément pourquoi un révolutionnaire peut devenir un excellent soldat. N'obéissant qu'à sa nature, Ivan Nikititch resta toujours un exemple de courage et de fermeté, sans la rudesse qui accompagne souvent de telles qualités. Tous les meilleurs militants de l'armée voulurent se conformer à ce modèle. (...) Il n'y a pas ombre de pédantisme en Smirnov. C'est le plus sociable, jovial et spirituel des hommes. On se soumet d'autant plus facilement à son autorité qu'elle est moins visible et moins impérieuse, bien qu'incontestée. Se groupant autour de Smirnov, les communistes de la Ve armée ne furent plus qu'une seule famille politique, qui, jusqu'à présent, après la liquidation de leur troupe, joue un rôle dans l'armée. "Piatoarmeiets", homme de la Ve armée, cela a un sens particulier dans le vocabulaire de la révolution : il s'agit alors d'un véritable révolutionnaire, d'un homme de devoir et surtout d'un homme pur.

Avec Ivan Nikititch, les soldats de la Ve armée, quand la guerre civile fut terminée, reportèrent tout leur héroïsme dans le domaine de leur travail économique et, presque sans exception, se retrouvèrent dans l'opposition, Smirnov fut à la tête de l'industrie de guerre puis commissaire du peuple aux postes et télégraphes »⁵.

En fait, au lendemain de la bataille de Svajsk, le 26 août 1918, Trotsky signa le décret qui faisait d'Ivan Nikititch Smirnov un membre du Comité Militaire révolutionnaire (RVSR), l'organisme militaire suprême de la République soviétique. La Ve Armée, formée à partir de Kazan, marche vers l'ouest. Kazan tombe le 10 septembre, Toukhatchevsky s'empare de Simbirsk le 12. Un nouveau chapitre s'ouvre.

Dirigeant bolchevique dans la Guerre civile

Malgré son ascension foudroyante, Ivan Nikititch ne va pourtant se consacrer qu'une année à peine aux tâches militaires. Il est d'abord envoyé à Petrograd menacée et, comme le demande Trotsky dans sa directive du 9 juin 1919, s'attache à promouvoir dans l'Armée rouge un « style de travail militaire plus révolutionnaire, rompant clairement avec tout ce qui est habituel »⁶.

Puis il est affecté au *Sibirkom*, le comité sibérien du parti bolchevique, qui a été chargé des rapports avec l'arrière de Koltchak, la perturbation des voies de communication, l'action des partisans, créé à Oufa, puis déplacé vers Tchéliabinsk. Il n'abandonne pas totalement alors les tâches militaires, demeure membre du CMR de la Ve armée, où il connaît et apprécie le jeune officier Mikhaïl Toukhatchevsky, qui la commande, et d'abord, commissaire rattaché à sa 26e division, plonge de nouveau dans la lutte clandestine. Le parti bolchevique a été détruit dans toute la partie orientale occupée par Koltchak. Pratiquement tous les cadres communistes y ont été assassinés. Tout est à refaire.

Il a quitté le RVSR en juillet 1919, sur une proposition de Staline, pas désintéressée sans doute. Président du comité révolutionnaire de Sibérie (*Sibrevkom*) fondé en août 1919 et devenu en octobre l'organe exécutif de la RSFSR sur tout le territoire sibérien, il y a la charge de la reconstruction. Il va gagner un autre surnom flatteur, celui de « Lénine de Sibérie ». A Krasnoïarsk d'abord, puis Omsk et finalement Irkoutsk, il est l'autorité, celui qui tranche en dernière analyse. Il réussit à rallier autour du pouvoir soviétique toutes les forces dressées en Sibérie contre Koltchak et les exactions innombrables commises par ses hommes⁷.

En septembre 1919 se constitue un état-major suprême des Partisans de l'Armée rouge, à la direction élue, avec un président sans-parti, le paysan du Kaban, E. M. Mamontov. Certaines unités ont un fusil pour trois, d'autres un pour cinq, mais il y a, à ce moment, en étroite relation avec Ivan Nikititch Smirnov, 16 000 partisans avec 3000 fusils, 60 mitrailleuses et quelque 90 grenades. C'est à lui qu'il incombe de convaincre Mamontov et ses camarades qu'ils doivent soumettre leurs unités partisans au commandement de l'Armée rouge, et d'aboutir à un accord formalisé par l'Ordre n° 1117 du 26 décembre 1919⁸.

Le 4 décembre 1919, Smirnov écrivait du front oriental :

« Koltchak a perdu son armée (...) Il n'y aura plus de combats ».

Le 7 décembre 1919, un discours de Trotsky cite son ultime rapport, extraordinaire résumé de la lutte et des méthodes employées :

« Les insurgés se sont rendus maîtres de la province de l'Altaï. Nous leur avons envoyé un comité révolutionnaire. La révolte est en train de s'emparer des provinces de Tomsk et Iénisséïsk. Les guerillas sont en train d'achever Koltchak. L'Armée et le Comité révolutionnaire sibérien (*Sibrevkom*) sont confrontés à

d'immenses tâches d'organisation. Le mot d'ordre de cet hiver sera le travail créateur »⁹.

Quand l'amiral, abandonné par ses soutiens étrangers, tombe entre les mains des révolutionnaires, la question de son sort se pose. Les Sibériens ont mené un interrogatoire très complet « pour l'Histoire », dans lequel il a d'ailleurs joué le jeu. Maintenant, ils veulent le juger pour tous les crimes qu'il a fait commettre ou laissé faire et l'exécuter en tant que bourreau de masse. Lénine, Trotsky et le gouvernement central demandent qu'on leur envoie celui qui fut le chef militaire des Blancs, reconnu par les gouvernements siégeant à Versailles. Ils le réclament pour faire de lui la vedette d'un grand procès public tourné vers le monde extérieur, montrant le vrai visage de tueur du « commandant suprême ».

Mais il existe aussi un risque sérieux qu'une contre-offensive blanche bien menée parvienne à le libérer. Informé de ces exigences contradictoires, Ivan Nikititch Smirnov tranche en donnant le droit de disposer de la vie de l'amiral aux autorités révolutionnaires sibériennes, qui, estime-t-il, l'ont bien gagné ainsi que le peuple qu'ils représentent. Koltchak est fusillé le 7 février 1920 et son cadavre jeté sous la glace de l'Angara. La nouvelle ne sera pas divulguée tout de suite. Lénine souhaite que l'exécution soit mise sur le compte de la contre-attaque des Tchèques. I.N. Smirnov veille à l'érection de l'Etat-tampon que souhaite Moscou, pour tenir les Japonais à distance.

Il achève la reconquête de la Sibérie, restaure un réseau de soviets, puis le parti, la tâche la plus difficile sans doute après tant de massacres de membres du parti communiste. Il se fait apprécier unanimement dans ce travail. Il était suppléant du CC en 1919, titulaire en 1920, il s'engage dans le combat sur la question syndicale au côté de Trotsky dont il signe la plateforme après avoir commencé à organiser en Sibérie des « armées du travail » et se retrouve de ce fait rétrogradé comme suppléant en 1921. Cette même année, au mois de mars, des troubles ont éclaté en Sibérie. Le 9 mars, Lénine écrit à Kamenev et Staline :

« Je pense qu'il faudrait envisager d'envoyer I.N. Smirnov en Sibérie au début de l'été au plus tard. Il va sûrement s'y opposer de toutes ses forces, mais si nous ne trouvons personne qui connaisse aussi bien la Sibérie et l'art militaire, en outre capable de ne pas perdre la tête dans une situation délicate, je pense que le départ de Smirnov est absolument inévitable »¹⁰.

Staline s'oppose à cette décision qui est néanmoins prise. Ivan Nikititch vient d'être affecté à Petrograd comme secrétaire du parti, une fonction qu'il cumule avec celle de responsable du Bureau Nord-Ouest. C'est certainement une des positions décisives dans l'appareil du parti. Il ne la retrouvera évidemment pas. A son retour, en août de la même année 1921, il est affecté au Conseil de l'économie nationale, chargé pendant plusieurs mois de l'industrie de guerre,

après un passage au commissariat de l'industrie et du commerce, aboutit aux postes et télégraphes. Il fréquente beaucoup Trotsky à l'époque, va notamment à la chasse avec lui : il est un des quatre ou cinq que ce dernier met dans la confidence de ses discussions avec Lénine, de leur « complot », de ses sentiments à l'égard de Staline.

Il est du noyau des rédacteurs de la fameuse *Lettre des 46* qui, en 1923, donne le signal de la discussion sur le Cours nouveau. Il est particulièrement actif dans la discussion, présentant une contre-résolution sur les questions économiques avec Ossinsky, Préobrajensky et Piatakov et s'attachant à influencer les anciens combattants de la Guerre civile en général, en particulier les membres du parti dans l'Armée rouge, où il a toujours une grande autorité morale. La commission centrale de contrôle l'accuse même, sans prendre pourtant de sanction contre lui, d'avoir révélé qu'un tiers des cellules de l'Armée rouge avaient voté majoritairement en faveur de l'Opposition dans la discussion de 1923, ce qui suppose évidemment un réseau très dense et des informations confidentielles dans ce secteur particulièrement protégé.

A partir de 1923, il n'a plus de responsabilité dans l'appareil du parti, et n'est pas réélu au Comité central. Il passe au commissariat du peuple aux Postes et télégraphes. Il est toujours très proche de Trotsky, personnellement et politiquement, le rencontre presque quotidiennement. Dans ses Mémoires, Natalia Sedova se souvient de lui, « *grand, mince, avec un visage aux traits fins, des lunettes, blond, bienveillant et travailleur* ».

En 1925, quand Trotsky est en cure à Soukhoum, il réussit même à lui rendre visite en avion, de Tiflis, avec Rakovsky, grâce à Enoukidze. C'est cette année-là qu'il a avec Trotsky un bref échange que ce dernier a rapporté. Trotsky lui dit : « *Staline deviendra le dictateur de l'URSS* ». Etonné, il s'exclame : « *Staline, mais c'est un médiocre, une nullité sans pittoresque !* ». Et Trotsky de rétorquer « *Médiocre ? Oui ; nullité, non* ».

Quand l'Opposition unifiée se constitue, c'est lui le secrétaire de sa fraction trotskyste — l'OU est en fait un cartel de fractions du parti — et il le reste jusqu'en 1927. Il sait comment mettre en place un réseau et des communications clandestines puisqu'après tout, c'est à cela qu'il a consacré les années de sa vie quand il n'était pas en prison. C'est lui qui maintient les contacts directs, reçoit les responsables des groupes, villes, leur rend visite parfois, donne d'éventuels rendez-vous avec Trotsky, arbitre les conflits, bref, comme toujours, organise. En l'absence de Rakovsky, exilé à l'étranger par Staline, il est maintenant le principal lieutenant de Trotsky, mais, faute d'archives internes de l'Opposition ou de rapports de police accessibles, nous avons peu d'informations sur la façon dont il a joué ce rôle décisif.

Victor Serge l'a rencontré de temps en temps et nous donne de lui, à cette date, un portrait attachant :

« A cinquante ans un peu passés, il était grand, droit, maigre, avec un regard timide et ferme, des manières effacées, beaucoup de jeunesse réfléchie dans le regard gris vert derrière les lorgnons. »¹¹

Avec la fin de l'année 1927, il reparait en public quand l'Opposition de gauche a décidé de « sortir ». Le 26 octobre, dans une assemblée de militants de Moscou, les hommes de Staline couvrent les paroles des orateurs de l'Opposition de sauvages hurlements. Kamenev et Rakovsky renoncent à se faire entendre. Seul Ivan Nikititch, par sa voix et sans doute un reste d'une autorité morale de combattant qui faisait de lui une légende vivante, réussit à dominer le tumulte et se fait écouter. Le 27, c'est lui qui parle au nom de l'Opposition de gauche dans ce qui fut jusque là un de ses bastions ouvriers, le Parc des tramways.

Au soir du 7 novembre, à la réunion moscovite des dirigeants de l'Opposition, c'est lui qui préside et présente la résolution finale définissant les tâches à venir. Le 17 novembre, lors des funérailles d'Adolf Ioffe au cimetière de Novo Dievichy, avec Rakovsky, il entoure Trotsky et la jeune veuve de leur camarade, Maria Ioffe.

Victor Serge raconte :

« Quand on lui retira son portefeuille ministériel, il fut content. "Ca nous ferait du bien à tous de rentrer pour quelque temps dans le rang..." N'ayant pas un centime, il alla se faire inscrire à la Bourse du travail, au registre des chômeurs, dans sa catégorie de mécanicien de précision. Il espérait ingénument se faire vite embaucher dans une usine. Un petit fonctionnaire rogue vit se pencher devant son guichet ce grand bonhomme grisonnant à l'œil vif qui, dans le questionnaire qu'on lui fit remplir, écrivit sous la rubrique du dernier emploi occupé : "Commissaire du peuple aux PTT" ». ¹²

Nouvel exil ¹³

Pour lui commence un nouvel exil, le dernier, en Arménie cette fois, à Novo-Bajazet, « un véritable trou », dira Trotsky quand il le lui aura décrit. Il correspond avec Trotsky — la première lettre reçue par les Trotsky à Alma-Ata vient de lui — tant que c'est encore possible, supporte mal le climat mais de toute évidence, souffre encore plus de l'inaction, bien qu'il ait trouvé au Gosplan un emploi qui lui donne une activité intellectuelle et un salaire.

L'année 1928 est celle de la première crise de l'Opposition de gauche, caractérisée par la prise de position de Radek, probablement déjà rallié secrètement à Staline ; Ivan Nikititch demeure ferme sur les positions de Trotsky et de Rakovsky. Trotsky relève que, comme ce dernier, il réclame que l'accent soit mis sur la question du régime du parti (l'absence de démocratie) et souligne

l'importance primordiale des « méthodes de direction ». Mais il s'inquiète aussi du ton de ce qu'il appelle la « polémique » contre Radek, dans laquelle il voit une menace pour l'unité des rangs des *oppositionalneri*. Trotsky souligne aussi ce qui se passe dans le pays, prédit que Staline et les siens vont s'acharner contre Smirnov parce qu'en 1927, à propos de la question de l'alliance avec les *seredniaki* (paysans moyens), il avait rappelé qu'elle avait toujours conduit à des concessions aux koulaks et que, pour cette raison, les staliniens lui en veulent particulièrement.

Les choses changent au début de 1929, avec l'expulsion d'URSS de Trotsky, le début de la campagne stalinienne contre la droite qui annonce un tournant contre le capitalisme à la campagne et la campagne d'industrialisation. Radek de nouveau et Préobrajensky soufflent sur le feu et réussissent à entraîner avec eux Smilga.

La déclaration des trois hommes ¹⁴, contresignée très vite par des centaines d'exilés, est le signe de la gravité de la crise de l'Opposition de gauche : vis-à-vis de Staline c'est une capitulation humiliante, vis-à-vis de Trotsky, c'est une rupture doublée de calomnie, une véritable trahison que Radek complète en se livrant au mouchardage individuel. Pire encore sans doute, les trois suivent l'exemple de la capitulation de Zinoviev et autres, condamnant les idées qu'ils ont soutenues dans le passé et toute l'action menée par l'Opposition de gauche. Nombre de vieux-bolcheviks se rallient à leur « déclaration ». L'Opposition explose et Rakovsky va essayer, à l'appel du jeune Solntsev, de reconstituer ses rangs sur un texte minimal.

Mais Ivan Nikititch n'est plus avec lui. Il est à l'écart. Il condamne certes la capitulation des trois mais il cherche aussi et surtout un moyen de revenir dans le parti d'une façon différente d'eux, car il ne veut pas se déshonorer, mais veut avant tout agir. C'est au fond ce à quoi aspirent la grande majorité des oppositionnels qui n'ont pas capitulé. Il est donc du coup devenu le principal danger pour l'Opposition de gauche, ce que Solntsev écrit à Rakovsky en juin ou juillet 1929 :

« Si Ivan Nikolaiévitch ou quelque autre rédigeait une déclaration plus convenable que celle des trois, il aurait derrière lui les trois quarts de l'Opposition. Or il ne saurait y avoir presque aucun doute qu'Ivan Nikolaiévitch va rédiger une déclaration dont le point central sera l'abandon de tout travail fractionnel »¹⁵.

Dans ces conditions, Rakovsky va donc faire une déclaration assurant au nom des *oppositionalneri* leur détermination d'utiliser leurs droits statutaires de membres du parti. Ivan Nikititch ne signe pas cette déclaration datée du 22 août 1929 ¹⁶. Il fait circuler une déclaration dont un correspondant de Trotsky lui écrit qu'elle comporte « toute une série de vœux hautement souhaitables et d'espoirs qu'ils vont bientôt lui faire payer ». La marge est plus que mince pour Ivan

Nikititch dont les correspondants de Trotsky écrivent qu'il oscille. Trotsky répond :

« Nous connaissons très bien I.N., ses côtés magnifiques comme ses points faibles. Nous avons plus d'une fois manqué de le perdre dans des tournants, mais, autrefois, tout s'est bien terminé. Allons-nous le perdre cette fois ? Je n'en sais rien. Mais, même si nous le perdons, nous le regagnerons. Et nous en regagnerons bien d'autres. A condition, bien entendu, de ne pas épouser leurs oscillations »¹⁷.

Ivan Nikititch Smirnov s'est engagé dans des négociations dans lesquelles il n'a évidemment aucune chance de l'emporter. Son idée de départ était d'obtenir la condamnation de l'idée du « socialisme dans un seul pays », et d'arriver à une déclaration décente, renonçant au travail fractionnel, sans repentir ni bassesses. Son troisième texte refusé, il rompt. Dans un premier temps c'est la crise autour de lui : certains le quittent pour rallier Rakovsky, finalement il accepte de renier le caractère fractionnel de la lutte passée et de retirer les signatures de la *Plateforme*¹⁸.

Le commentaire de Trotsky est marqué par la tristesse :

« L'époque des guerres et des révolutions est une dure époque. Elle épuise impitoyablement les hommes — certains physiquement, d'autres moralement. I. N. Smirnov est de ceux-là. Personne ne l'a jamais considéré comme un théoricien. Il n'a jamais été un politique indépendant. Mais c'est un révolutionnaire sérieux, d'une trempe morale élevée. Néanmoins, il s'est rendu. »¹⁹

Libéré, réintégré dans le parti, il reçoit des fonctions administratives importantes dans l'industrie.

Le « groupe Smirnov »

Pourtant Ivan Nikititch a signé cette déclaration pour être réintégré dans le parti et il continue donc à se battre. Il semble bien qu'une fois revenu d'exil, il n'ait pas traîné avant de reprendre le sentier de la guerre clandestine. De façon surprenante, la première information sur cette activité est publiée sur la base d'une conversation, lors de son passage à Berlin, avec Andrés Nin, le dirigeant espagnol de l'Opposition de gauche, par l'organe de l'Opposition de gauche allemande, *Der Kommunist*, du début novembre 1930.

Nin explique en effet aux oppositionnels allemands qui l'interrogent que les militants qui ont capitulé avec I.N. Smirnov ne sont pas de véritables « capitulards » mais des hommes convaincus de la nécessité de dissimuler une partie de leurs opinions afin de pouvoir continuer à agir dans le parti et y combattre la politique stalinienne : « une sorte de capitulards qui n'ont pas renoncé à leurs idées et pour qui la capitulation n'était qu'une manœuvre tactique »²⁰. On ne peut mettre en doute la déclaration de Nin, mais sa

publication est proprement ahurissante et n'était certainement pas prévue par son auteur. Nous n'avons trouvé nulle part d'allusion à cet texte, dont la publication relève de la provocation.

Les informations sur le groupe de Smirnov et son activité sont venues en quelque sorte par bouffées à travers Lev Sedov lors de l'enquête sur les procès de Moscou, dans les archives de Trotsky, de Lev Sedov et de l'Opposition de gauche internationale ensuite, lors des procédures de réhabilitation au temps de la perestroïka enfin ²¹.

Aujourd'hui, nous connaissons la composition du groupe, les rapports de réhabilitation ayant rendus publics les noms, de brèves biographies et les sentences successivement prononcées ²². Les quatre-vingts noms de personnes arrêtées donnent un échantillonnage à travers les générations différentes d'*oppositionalneri*.

Il y a des « vieux » dont l'entrée en opposition remonte à 1923 et qui n'ont pas capitulé avec Smirnov : c'est le cas d'Andréi Andréievitch Konstantinov, chassé de la *Pravda* en 1923, le *Kostia* des mémoires de Maria Joffé, de Bolotnikov, l'homme du VI^e congrès de l'IC, de Rafail, venu des décistes et que Sedov considère comme un des meilleurs organisateurs clandestins.

Il y a des gens de la génération de 1928-1929, ceux qui ont été arrêtés quand Trotsky était expulsé et quand I.N. Smirnov et les siens capitulaient : sa propre fille, Olga Ivanovna Smirnova, qui a milité ensuite avec Rakovsky, et une jeune enseignante de Moscou, Aleksandra Nikolaïevna Safonova, « Choura », qui devient sa compagne et, selon une confidence d'un historien membre de la commission de réhabilitation, était « l'âme du groupe ».

Le noyau de la « déclaration de 1929 » est là avec I.N. Smirnov, Ter-Vaganian, Mratchkovsky. Beloborodov a fait défection. Lev Ginsburg, le « chef d'état-major », le collaborateur le plus proche de Smirnov est là, ainsi que Boris Livshitz en qui Trotsky avait placé beaucoup d'espoir, et son vieil ami Grünstein qu'il tient maintenant pour un renégat.

Disons-le franchement. C'est un groupe qui présente des hommes et des femmes de grande qualité ; ces « capitulards » sont de vrais combattants, comme leur leader. Ils seront à Vorkouta et à Magadan, dans le dernier carré des combattants des grandes grèves de la faim.

Le Contact avec Sedov et Trotsky

C'est quelques mois après la publication des propos de Nin dans *Der Kommunist* qu'a eu lieu à Berlin une rencontre entre I.N. Smirnov et L.L. Sedov.

Nous ne disposons à son sujet que de documents plus tardifs et surtout de témoignages publics de Sedov tendant à minimiser ce contact et à lui donner un

caractère fortuit et anodin. Dans le récit qu'il a fait, dans son *Livre rouge sur le procès de Moscou*, de sa rencontre avec Smirnov, dans la bataille contre le premier procès de Moscou, Sedov a accumulé les détails comme le nom et l'adresse du grand magasin, le KDW place Wittenberg, où ils étaient censés s'être rencontrés par hasard, mais aussi sur le désenchantement de Smirnov etc.

Cependant le fait que les deux hommes se sont parlés est d'une grande importance : il s'agissait en effet du fils de Trotsky et d'un homme qui, officiellement du moins, avait renié Trotsky et rallié Staline. Par-dessus le marché, les deux hommes, qui se sont rencontrés à deux reprises à cette date, ont décidé de se revoir et ont même décidé d'un code pour leurs futures rencontres, le mot de reconnaissance pour leurs intermédiaires étant Galia, le prénom de la petite-fille d'Ivan Nikititch.

Devant la sous-commission d'enquête de la commission Dewey qui l'interroge à Paris en 1936²³, L.L. Sedov assure qu'I.N. Smirnov lui parlait en son nom personnel, mais il se coupe à plusieurs reprises et fait employer, dans son récit, par Smirnov, un « nous » incontestablement pluriel qui montre bien que ce dernier parlait au nom d'un groupe²⁴.

De son côté, Trotsky, à Prinkipo a mis plus d'une semaine pour découvrir le message à l'encre sympathique que Sedov a inséré pour lui dans une lettre ordinaire et dans lequel il lui rend compte de sa rencontre avec Ivan Nikititch. Il lui a fallu beaucoup d'insistance pour savoir ce que pensait son père de cette « communication très importante » pour qu'elle soit finalement découverte. Il est très probable que Trotsky l'a détruite ensuite puisqu'on ne la retrouve pas dans les différents « papiers d'exil ».

On lit entre les lignes des lettres de Trotsky toute l'impatience de Sedov devant des perspectives qui le transportent. Trotsky est en revanche très réservé et s'inquiète, redoutant une opération piégée destinée à entraîner son fils dans une « aventure politique » en direction de l'URSS. Bien entendu, tout cela cadre mal, sinon avec l'hypothèse d'une rencontre de hasard — que rien n'a démentie — mais avec la version d'une conversation superficielle, anodine et sans débats sur les perspectives. Tout suggère au contraire que la rencontre au KDW berlinois a permis une reprise de contact, un début de regroupement et de collaboration en ce mois de la rencontre des deux hommes, vraisemblablement juillet 1931 et non mai comme on l'a avancé.

Dès lors les lettres du fils nous apportent bien des informations. Sedov y fait une allusion aux « services rendus sur le plan pratique » par le lien noué avec I.N. Smirnov et il n'y a rien d'in vraisemblable dans l'accusation lancée en 1936, au procès, de l'envoi par Sedov d'un courrier chez Smirnov, probablement, comme on le verra plus loin, le vieux-bolchevik Iouri Petrovitch Gaven. Dans les dossiers de Stanford apparaissent des correspondances d'URSS qui n'émanent

visiblement pas de « bolcheviks-léninistes » de stricte obédience, éparpillés après la destruction du dernier « centre », mais bien de personnes ayant encore des liens avec les rumeurs de l'appareil et ce qui subsiste de vie politique.

C'est ainsi que le *Biulleten oppositsii* publie une lettre signée M.M., habillage similaire à celui d'une lettre signée Svoi trouvée dans un autre dossier à Harvard et pleine d'éléments qui paraissent plutôt venir du groupe Smirnov : une analyse très sérieuse de la situation économique et sociale dans le pays, visiblement rédigée par un vieux-bolchevik connaissant visiblement l'appareil et ses sommets, parlant de la baisse du prestige de Staline, parfois ouvertement brocardé, et rapportant des informations précises comme la rebuffade de N.I. Mouralov à des capitulards connus²⁵.

Le plus significatif est cependant qu'on y trouve une apologie de l'ancien collaborateur de Trotsky pendant la guerre civile, le Letton Karl Ivanovitch Grünstein, décrit ici comme « vieux bolchevik et révolutionnaire irréprochable » alors que cet homme, après une capitulation qui a surpris, a rejoint Smirnov et ses camarades, ce qui a provoqué la colère de Trotsky, invitant ses camarades à combattre « inexorablement et impitoyablement toute propagande en faveur d'hommes comme lui ».

Le *Biulleten oppositsii* publie des lettres de 1932, réelles ou fabriquées à partir d'autres, rendant compte de l'exécutif de la Comintern, de propos de couloirs au CC du PCUS et d'une réunion de la société des vieux-bolcheviks, du comité de Moscou²⁶. Il y a aussi des détails sur l'arrestation du groupe clandestin d'Eismont et Tolmatchev, d'incidents entre Rykov et Vorochilov et de propos tenus par Kirov à une réunion fermée à Leningrad²⁷.

Semaine après semaine, les lettres de Sedov donnent plus de détails sur le « groupe Smirnov ». Nous apprenons que son « centre » — sa direction — comprend non seulement Ivan Nikititch et ses proches, N.I. Oufimtsev et N.A. Ter-Vaganian, mais aussi, — c'est nouveau et important —, E.A. Préobrajensky, qui avait capitulé avec Karl Radek et I.T. Smilga. Ce dernier est, dit Sedov, très proche du groupe, et vient d'être administrativement « éloigné » de Moscou.

Il arrive aussi des informations de tout ordre, notamment concernant Zinoviev que « quelqu'un » a rencontré et qui est très sévère pour la politique allemande de Staline. Il aurait dit que, plus que son hostilité à l'insurrection en 1918 ou son bloc avec Staline en 1923, sa plus grosse sottise a été de rompre son alliance avec Trotsky en 1928. On a aussi des échos sur le groupe Sten-Lominadze et en 1932 des nouvelles, peu précises d'ailleurs, de ceux que L.L. Sedov appelle « les droitiers », en réalité le groupe Rioutine.

Nouvel événement à l'automne 1932. Sedov rencontre deux hommes qui viennent de Moscou, E.S. Holzman, d'origine polonaise, haut-fonctionnaire de l'économie en mission, qui vient le voir de la part de Smirnov, et le vieux-

bolchevik letton Iouri Petrovitch Gaven, venu soigner sa tuberculose mais qui, en réalité, a cherché à entrer en contact par Trotsky. Cette fois nous avons retrouvé une lettre de Gaven à Lev Sedov, publiée sous la signature de *Gromovoi*²⁸, la lettre écrite par Sedov à son père après sa première rencontre avec Holzman²⁹ et le compte rendu qu'il a fait de sa rencontre avec le deuxième³⁰. Nous avons aussi retrouvé, soigneusement relevés sur une petite feuille de papier conservée à Stanford, les noms de code employés dans la correspondance père/fils : *Kolokoltsev* pour Smirnov, *Orlov* pour Holzman, *Sorokine* pour Gaven.

La Naissance du Bloc des oppositions

Que nous apprennent ces documents et l'échange de correspondance qui suit leur arrivée ? Cela a fait l'objet d'une publication des *Cahiers* en 1981³¹. D'abord, la naissance d'un Bloc des oppositions, annoncée par Holzman, qui demandait à Trotsky d'approuver, et qui a été confirmée par Gaven. Ce « bloc » comprend les zinoviévistes, le groupe Lominadze-Sten, le groupe Smirnov appelé par Sedov les « trotskystes anciens capitulards ». On sait que le groupe Safarov-Tarkhanov négocie mais ses positions sectaires rendent un accord difficile.

Les informations obtenues depuis permettent de refaire aujourd'hui l'exercice que j'avais fait pour la première fois en 1980. J'avais traité le texte des déclarations des accusés comme un palimpseste où le tableau d'origine aurait été revêtu d'un vernis « terroriste ». Une fois grattée cette couverture du bloc apparaît sa nature politique, une chronologie de son apparition et de sa disparition donnée par ses protagonistes. Ce que nous avons appris depuis a confirmé cette lecture.

Le point de départ de toute l'affaire a été la rencontre entre Smirnov et Sedov à Berlin et les entretiens qu'ont eu les deux hommes. Les dirigeants de son groupe en sont informés et par eux tous ceux qu'il faut informer pour constituer ce bloc. Ainsi Ter-Vaganian, un des premiers informés, va-t-il porter la nouvelle à Lominadze avec qui il vient de se lier d'amitié.

Pendant ce temps, pour les mêmes raisons, les visites affluent chez les zinoviévistes. L'un des premiers visiteurs est Safarov, au nom des « sans chef », ou du moins ce qu'il en reste. Il est suivi par le groupe de Sten et Lominadze, « les gauchistes », dit Zinoviev, avec lesquels il y eut probablement dans la négociation l'ancien dirigeant des JC et de la KIM Lazare Chatskine. Les restes de l'Opposition ouvrière que représentent toujours A.G. Chliapnikov et S.P. Medvedev viennent aussi. Tous estiment que c'est une des conditions du succès que d'avoir l'accord de Trotsky. Zinoviev le dit fort clairement et il n'y a pas

lieu de penser que c'est là une déclaration imposée, tant elle correspond au contexte de crise et de liquéfaction de la fraction stalinienne :

« Nous étions persuadés qu'il fallait à tout prix que les dirigeants fussent remplacés et remplacés par nous, de concert avec Trotsky. C'est dans ces circonstances que j'ai eu des entretiens avec Smirnov »³².

C'est d'ailleurs dans ces multiples entretiens Zinoviev-Smirnov que se joue le sort de l'alliance recherchée. Aux yeux de ses futurs partenaires, Smirnov est « le représentant de Trotsky » puisqu'il est en liaison avec Sedov, en mesure d'atteindre Prinkipo et d'en recevoir une réponse. L'accusé Reingold dit pour une fois la vérité quand il assure au tribunal avoir dit au cours d'une réunion de responsables zinoviévistes dans la *datcha* d'Illinskoe :

« Nous avons eu tort de nous séparer de Trotsky. Il nous faut unifier nos forces »³³.

L'autre maître d'œuvre de la nouvelle alliance est Ter-Vaganian, qui a été l'intermédiaire entre Smirnov et Lominadze, Lominadze et Kamenev, Smirnov et Zinoviev. Il semble que les négociations aient débuté en juin, que tout soit allé très vite : les circonstances sont très favorables, avec la profonde crise que traverse l'Union soviétique. Les hommes que Staline a vaincus n'ont plus aucune illusion sur ce que son gouvernement a valu et promet au pays.

Ce sont des rencontres au sommet de la direction des différents groupes qui ont pris la décision. Les contacts directs les ont précédées. Les zinoviévistes ont envoyé G.E. Evdokimov rencontrer S.V. Mratchkovsky, de passage, dans son wagon à la gare de Moscou, où les dirigeants du groupe Smirnov étaient avec lui³⁴. Peu après, Zinoviev et Kamenev réunissent le groupe dirigeant dans la *datcha* d'Illinskoe, où sont présents, outre eux deux, Bakaïev, Karev, Koukline et Evdokimov qui rend compte des pourparlers de la gare. Les zinoviévistes — c'était le nœud de la question — sont finalement d'accord pour constituer un « bloc » qu'il faudra d'ailleurs élargir encore avant d'agir. Pour le moment il faut s'assurer du soutien politique de Trotsky³⁵.

Tout le monde est donc d'accord pour dépêcher quelqu'un à Berlin. Ce sera Holzman, collaborateur de Smirnov, qui doit faire un voyage officiel. Il emporte deux lettres ainsi qu'un article de Smirnov sur la situation économique, reposant sur des documents confidentiels du Gosplan, qui paraîtra dans le *BO* sous la signature « Ko ». La conclusion en est significative :

« Du fait de l'incapacité de la direction actuelle à sortir de l'impasse économique et politique, on peut voir grandir la conviction de la nécessité de changer la direction du parti »³⁶.

La réponse positive de Trotsky est parvenue à Moscou à l'automne 1932, dit Mratchkovsky à ses juges. Pour le moment, le bloc n'a prévu qu'une

information réciproque et il n'interdit nullement la critique mutuelle. Il n'implique notamment pas la fin des attaques de Trotsky contre les capitulards en général et Grünstein en particulier.

Une discussion s'engage par lettre entre Sedov et Trotsky sur les perspectives du bloc. Trotsky préconise une déclaration publique signée, sans alliance avec les « droitiers », bien qu'ils aient le vent en poupe. Il critique vertement la proposition de Sedov de faire lancer par le bloc le mot d'ordre d'« A bas Staline », une perspective qui ne pourrait, écrit-il, qu'effrayer les bureaucrates indécis ou apeurés, alors qu'il faut les détacher de Staline, et surtout ne pas les raidir dans la peur.

Smirnov a chargé Holzman de dire à Trotsky que la répression a commencé à les frapper avec l'arrestation d'un de ses membres qui a brusquement été atteint de troubles mentaux. Smirnov a été prévenu par un membre du GPU. Il a « fait le ménage ». Rien de compromettant ne subsiste chez lui. Il est d'autre part certain que les contacts avec Trotsky sont ignorés du GPU.

L'Appréciation de Trotsky sur le groupe Smirnov

Bien que l'expression de « bloc des oppositions » n'apparaisse que dans son faire-part de naissance, des allusions y sont faites dans les textes de l'Opposition de gauche en cet automne de 1932, dans l'hommage improvisé de Trotsky à Zinoviev dont la mort a été annoncée par erreur à Copenhague³⁷ et surtout dans une lettre que Trotsky adresse le 16 décembre 1932 aux membres de l'Opposition de gauche : il y assure que « *plusieurs centaines, peut-être même des milliers d'anciens capitulards, ouvriers en particulier, sont revenus dans la voie de l'Opposition (...); ce sont les éléments qui, au printemps de 1928, ont cru honnêtement mais prématurément, à un changement principal du cours officiel* ».

Plus loin, après avoir mentionné les arrestations de Smirnov, Préobrajensky, Oufimtsev, Ter-Vaganian, il parle des hommes qui, « au moment du tournant, ont capitulé par peur d'une scission et fait confiance à la bureaucratie ». Il conclut sur cette question :

« On peut aujourd'hui tirer le bilan de la capitulation honnête, sincère et pas carriériste »³⁸.

L'allusion, transparente, ne saurait l'être plus dans une lettre destinée à la publication. Dans une autre lettre, postérieure, adressée, elle, au secrétariat international de l'Opposition de gauche, L.L. Sedov, lui, écrit plus simplement et plus nettement, car elle est ultra-secrète :

« I.N. Smirnov et d'autres qui nous ont quittés dans le temps, sont revenus »³⁹.

Le bloc, lui, est mort-né. Après l'exil de Zinoviev et de Kamenev, consécutif à l'affaire de Rioutine et au fait que, détenteur de son texte ils ne l'ont pas dénoncé, I.N. Smirnov est arrêté le 14 janvier 1933, quelques jours après l'arrivée de Hitler au pouvoir. Gaven ne le sera, semble-t-il, qu'un an plus tard.

Les zinoviévistes, après l'exclusion et l'exil de leurs chefs, se sont réunis dans l'appartement de Bogdan. Ils décident de suspendre toute activité jusqu'à la réintégration des deux. Il n'est plus question ni du « bloc des oppositions », ni des « trotskystes anciens capitulards » dans la correspondance. Trotsky et Sedov ne savent pas qu'Holzman a été arrêté à son retour de Berlin avec, dans le double fond de sa valise, les documents que lui a remis Sedov pour Smirnov. Ils ignorent aussi pendant quelques mois que Smirnov a été condamné le 16 avril à cinq ans de *polit-isolator* pour des « contacts avec l'étranger » et que plusieurs dizaines de ses camarades connaissent alors le même sort.

Le bloc, malgré la langue de bois policière, conserve son allure spécifique. Il apparaît en public pour la première et la dernière fois dans la bouche de Safarov, témoin à charge au procès de Zinoviev et Kamenev en janvier 1935, quand il assure, à propos de l'année 1932 :

« Tous les groupes anti-parti se réunirent politiquement dans l'illégalité anti-parti en une masse réactionnaire compacte (...) Après des rencontres particulièrement fréquentes et animées en 1932, quand les conspirateurs comptaient inscrire à leur actif certaines difficultés temporaires qui eurent lieu pendant la transition du Premier plan quinquennal, tous les cercles du groupe illégal, effrayés par la débâcle du groupe contre-révolutionnaire Rioutine, revinrent à leur activité secrète, à la contre-révolution rampante »⁴⁰.

Pourquoi le lourd silence sur le Bloc ?

Il est difficile de suivre Safarov quand il affirme en 1935 que les dirigeants du Bloc des oppositions ont été « effrayés par la débâcle du groupe de Rioutine », mais il n'en est pas moins évident que l'écrasement du groupe de Rioutine en lui-même et avec ses voisins, a décapité le bloc et déterminé sa fin. Le combat cessait faute de combattants avec l'arrestation dans la foulée d'I.N. Smirnov et de ses collaborateurs, les quatre-vingts étant condamnés à des peines de trois à cinq ans en 1935, qui se transformèrent en condamnation à mort par un tribunal du GPU entre 1936 et 1938.

Pourtant le silence fait de 1932 à 1935 sur le groupe et le bloc du côté de la police et du pouvoir stalinien suggère une autre hypothèse. Le groupe Rioutine, on le sait, ambitionnait le dépassement des oppositions anciennes et leur réconciliation. N'a-t'il pas été confondu par les policiers eux-mêmes avec ses voisins qu'ils arrêtaient à cause de son activité et non de la leur ? Remarquons également qu'il est incontestable que le groupe Rioutine, lui aussi, comprenait

des « trotskystes ex-capitulards » dont certains, comme le Kharkovien Ilya Rosengaus, étaient, depuis le début, de faux capitulards et de vrais trotskystes ?

L'hypothèse d'une confusion nous paraît difficile à exclure, mais aussi à affirmer. Il est bizarre qu'une partie du bloc ait été frappée en 1932 et ses groupes détruits alors que d'autres ne furent, comme Lominadze, menacés qu'à la fin 1935. N'y a-t-il pas dans cette zone d'ombre les fameux « quatre ans de retard » que Staline reprocha à Iagoda au lendemain du premier procès de Moscou dans son fameux télégramme du 24 septembre envoyé de Sotchi ?

Il faut peut-être mentionner, ne serait-ce que pour mémoire, que les informations dont nous disposons sur Safarov et l'état de sa santé mentale au milieu des années 30 le font apparaître comme un homme brisé, joué entre les mains du GPU. Le contenu de sa déposition au procès Zinoviev de 1935, le silence immédiat fait sur elle aussitôt, suggèreraient qu'il fut le délateur, l'homme qui mit le GPU, avec quatre ans de retard, sur une piste politique, dont cette dernière fit ensuite un « bloc terroriste ». Ainsi s'expliquerait la stupeur de L.L. Sedov, pleinement rassuré sur la fermeté de Smirnov et le retrouvant, piégé, devant Vichinsky en 1936, avouant des sornettes, quand son activité réelle aurait suffi à le faire fusiller dix fois.

Le résultat était pourtant que dans l'immensité du Goulag où les gigantesques grèves de la faim allaient être menées conjointement par les « trotskystes » de la génération des années 20 et les « ex-capitulards » de celle des années 30, des dizaines de milliers d'hommes savaient de quoi il s'agissait. Dans la première moitié de 1936, au témoignage de l'honnête observatrice qu'est la socialiste révolutionnaire Ilinskaia, les détenus, qui circulaient librement dans l'enceinte du *polit-isolator* de Souzdal, venaient quotidiennement se rassembler sous la fenêtre d'Ivan Nikititch qui n'avait pas le droit de quitter sa cellule.

De sa fenêtre, il leur parlait, leur expliquait, les encourageait : bolchevik, léniniste, communiste trotskyste, Ivan Nikititch Smirnov, « revenu » comme avait écrit Sedov, était redevenu l'Opposition de gauche incarnée, celui qui, parmi les trotskystes, parlait en ce printemps de 1936 aux auditoires les plus vastes et les plus convaincus.

Victor Serge, parlant de lui avant son arrestation en 1928 écrivait :

« Pour la jeune génération, il incarnait sans gestes ni phrases l'idéalisme du parti »
Jamais sans doute autant qu'à Souzdal.

Pourquoi Trotsky a-t-il nié l'existence du Bloc ?

Nous avons indiqué au passage la surprise initiale de Sedov et de Trotsky devant les « aveux » inattendus de Smirnov à son procès. Sedov, dans son indignation, était prêt dire la vérité. Son père le retint. On ne pouvait dire cette

vérité tant qu'on ne savait pas ce qu'affirmaient face aux bourreaux les hommes et les femmes aux mains du GPU.

Pour le reste, on note que Trotsky lance tout de suite, d'homme à homme avec Sedov, l'hypothèse de Gaven agent provocateur. Or il semble que la mission de Gaven était de contacter Smirnov. Nous savons seulement que c'était un grand malade et qu'il n'est nullement exclu qu'il ait parlé, et, dans ce cas, de Smirnov. Nous savons aussi qu'il ne comparut pas mais fut jugé peu après et qu'il dût être fusillé sur une civière...

Politiquement, Trotsky avait apparemment sauvé les meubles en dressant un mur dans l'opinion entre les accusés qui « avouaient » devant le monde entier et les trotskystes qu'on exécutait dans les caves. Mais il paya tout de même sa dette envers Smirnov et ses proches. Car ce n'est pas à partir des « trotskystes ex-capitulards » qu'il traça le portrait des hommes brisés devenus des jouets aux mains de Staline. En outre, Sedov et lui ont parsemé leurs archives dont ils savaient bien qu'un ami y chercherait un jour et ce qu'il y chercherait, de petits cailloux blancs, comme le Petit Poucet de la légende, afin que les historiens puissent grâce aux informations dont ils ne pouvaient se passer (la liste des noms de code !), reconstituer l'itinéraire terminé en calvaire de cet Ivan Nikititch Smirnov qu'ils avaient estimé et aimé — et qui en était digne.

La préparation du procès

L'inclusion de Smirnov parmi les accusés du premier procès de Moscou était une stupidité policière, mais une nécessité politique aux yeux de Staline. Il avait été arrêté le 14 janvier 1933, condamné à cinq ans d'isolateur le 16 avril et n'avait pas quitté la prison jusqu'à sa mort. Comment pouvait-il pendant cette même période diriger un « Centre clandestin » ? Mais on sait que Staline traçait la ligne générale, énumérait les gens à condamner et que le NKVD faisait ensuite le montage, parfois très mal.

Smirnov figurait sur la liste des soixante « trotskystes » dont Staline donne la liste au NKVD et son interrogatoire commence en avril 1936, quelques semaines plus tard, le temps de son transfert de Souzdal à Moscou. Il tient bon. Il commence même le 8 mai une grève de la faim qui va durer treize jours. Le 20 mai, il répond encore : « *Je nie ça ; je nie de nouveau ; je nie* ».

Staline a décidé de mettre aux mains des enquêteurs de nouveaux contingents de détenus, dont Zinoviev et ses proches. Les aveux se multiplient. Parmi ceux qui plient, Mratchkovsky. On le confronte à Smirnov et il répète ses aveux. Smirnov est ferme : « *Inventions, mensonges !* ». Une lettre du comité central aux organismes du parti en date du 29 juillet annonce le prochain procès, énumère ceux qui ont avoué, jusqu'au 25 compris : parmi eux, Zinoviev et

Kamenev, Mratchkovsky et sept autres, mais pas Smirnov. Il résiste toujours, reconnaît seulement avoir reçu une lettre de Trotsky parlant de la montée du fascisme et lui avoir répondu sur la situation en Union soviétique.

Les enquêteurs changent de tactique. Ils organisent une confrontation dans un bureau avec sa compagne, Aleksandra Safonova, elle aussi emprisonnée depuis des années et soumise à l'enquête dans un bureau. Elle a été dûment chapitrée par Ejoy qui l'a assurée que « le parti avait besoin d'elle ». Elle lui dit que, puisque Zinoviev et Kamenev ont avoué, il faut qu'il avoue aussi afin que leurs affaires soient jointes dans un procès public à la suite duquel on ne pourra pas l'exécuter. Elle répète l'histoire du « bloc terroriste » qu'on lui a dictée, à savoir qu'elle a formé, elle, avec lui, Mratchkovsky, Ter-Vaganian (qui nie toujours) et que ce « centre trotskyste » avait des objectifs terroristes. Lui-même, assure-t-elle, dans leur maison, a parlé de la nécessité d'assassiner Staline. Lui, sans lui faire aucun reproche, répète seulement ce qu'il a dit aux enquêteurs. Elle est navrée : « Ivan Nikititch, tu ne veux donc pas désarmer ? ». Sa réponse n'est pas moins déchirante : « *Choura, Choura, je veux mourir en paix !* »⁴¹

Nouvelles confrontations, avec Zinoviev notamment, qui lui dit aussi qu'il faut « désarmer », parce que Koba (Staline) aura besoin des Vieux-Bolcheviks. Smirnov rétorque qu'en ce qui les concerne, Staline qu'a qu'un seul plan, celui de les exterminer. On lui dit que tous les témoins l'accablent. Nouvelles dénégations. On le menace : sa famille va payer pour son obstination ; pour lui, c'est un choc, car il ignorait même leur arrestation. On s'arrange pour qu'au bout d'un couloir il entrevoie sa fille Olga Ivanovna entre deux brutes.

Dès lors il entre dans la voie des aveux par le biais de négociations. Il est toujours « le bon vieux au cœur tendre » et veut sauver sa fille, mais aussi Safonova dont les enquêteurs lui promettent qu'elle ne sera pas accusée, mais seulement témoin au procès, une promesse qui sera tenue. Un examen attentif des dates citées dans le réquisitoire fait apparaître qu'après avoir longtemps nié, Ter-Vaganian et Ivan Nikititch ont été les deux derniers des prévenus à se décider à se prêter à la comédie des aveux .

Bien que le compte rendu ne soit qu'un résumé et qu'il ait en outre de toute évidence été trafiqué, on peut suivre des signes de sa résistance tout au long. Il a une sévère empoignade avec Mratchkovsky quand celui-ci l'implique dans l'activité terroriste. Il conteste les affirmations d'Evdokimov, de Dreitser qui l'accuse d'avoir été « le représentant de Trotsky en URSS »

Safonova vient renouveler sa déposition. Smirnov lui oppose un démenti, précise qu'elle était sa compagne, qu'il y avait entre eux une bonne entente et pas de qu :erelles de ménage. Puis c'est le célèbre incident sur « le Centre » dont il dit qu'« il n'a pu le quitter puisqu'il n'existait pas ». Finalement, contredit par les autres accusés, il leur jette, sarcastique : « Il vous faut un chef. Très bien,

prenez-moi ! » Malgré la complaisance des grands journaux occidentaux de l'époque, Ivan Nikititch Smirnov, comme le reconnaît Robert Conquest, a réussi à semer la confusion, dans les esprits attentifs, sur les accusations staliniennes.

Il ne semble pas qu'il ait été lui-même satisfait de cette dernière prestation. Il ne fait pas appel de la sentence. Il aurait dit, suivant les rumeurs de Moscou, que lui et ses camarades condamnés ont bien mérité cette mort pour leur honteux comportement au procès. Après avoir passé neuf ans de sa vie en prison et dix en exil, il est abattu dans la cave de la Loubianka et ne meurt sans doute pas « en paix », comme il l'avait souhaité.

Il a été définitivement réhabilité en URSS le 29 mai 1990 dans ce que le jargon juridique russe appelle « L'affaire Smirnov I.N., Ter-Vaganian A.N., Préobrajensky E.A. et autres ».

Au moment où une école d'auteurs, qui ne furent jamais ou qui furent, il y a bien longtemps, des historiens compétents, couvrent systématiquement de boue la révolution d'Octobre et les hommes qui l'ont conçue et conduite à la victoire, il était bon de faire revivre le grand Ivan Nikititch Smirnov, avec ses faiblesses et ses contradictions, le « bon vieux au cœur tendre », comme disait son vieil ami ; un communiste vraiment humain, comme lui, comme Khristian Rakovsky, qu'ils ignorent systématiquement, car leur existence leur fait mal. Pas à nous. Car elle est la preuve qu'ils mentent.

Notes

1. Cet article m'a été demandé il y a plusieurs années par une revue historique soviétique. Je n'attends plus, mais en revanche, je l'ai complété.

2. Traduction française sous ce titre chez Maspero, 1969, avec des compléments aux biographies par Georges Haupt et Jean-Jacques Marie.

3. Nous avons suivi pour la biographie antérieure le livre cité note 3, pp. 215-216.

4. Larissa Reissner, "Sviajsk", traduction française, *Cahiers Léon Trotsky* n°12, décembre 1982, pp. 56-57.

5. L. Trotsky, *Ma Vie*, t. III, pp. 106-107.

6. *The Trotsky Papers*, vol. I, pp. 546-547.

7. Dans un ouvrage intitulé *RVS Respubliki*, Moscou, 1991, une notice biographique d'A.L. Litvine et L.M. Spirine consacrée à I.N. Smirnov donne un bon résumé de son activité sibérienne.

8. Ia. Jigaline, "Le Mouvement partisan en Sibérie occidentale", *Proletarskaia Revoljutsia*, 1930, n°11, pp. 98-114.

9. L. Trotsky, *How the Revolution armed*, vol. 3, 1920, citation p. 28.

10. Lénine, *Œuvres*, t. 45, p. 69.

11. Victor Serge, *Mémoires d'un Révolutionnaire*, p. 247.

12. *Ibidem*, p. 248.

13. Pour ce paragraphe, nous avons utilisé la correspondance de Hoover de façon générale sans renvoyer systématiquement une note pour chaque lettre pour des questions de place.

14. Texte français dans *Cahiers Léon Trotsky*, 6, 1980, pp. 74-77.
15. Solntsev à Rakovsky, juin 1929.
16. Texte dans *CLT* n°6, pp. 71-73.
17. Trotsky, 24 août 1929, A H (Harvard) T 3224.
18. Texte dans *CLT* 6, 1980, pp. 86-90.
19. Lettre signée LT, *BO* 7, nov-déc 1929.
20. "Die Lage der russischen Arbeiterklasse", *Der Kommunist*, 12, début novembre 1930.
21. *Reabilitatsija*, 4e partie, pp. 171-210, et "Reabilitatsija profoljajetsoja delo Smirnova, I.N. Ter-Vaganian, VA, Preobrajenskogo E. A, i drugikh", *Izvestija CK KPPS*, 6, 1991.
22. *Izvestija*, CK KPPS 6, pp. 71-89.
23. Rapport de la commission rogatoire, archives Harvard, en français dans *Cahiers Léon Trotsky*, 42, juillet 1990, pp. 79-114.
24. Le fait a été relevé par Anne Bauduin, "La commission rogatoire française à travers la lunette de l'Histoire", *ibidem*, p. 78.
25. M.M. "Lettre de Moscou", *BO*. 28, juin 1932.
26. N. *ibidem*, 31, novembre 1932.
27. "Lettre de Moscou", *ibidem*, 33, mars 1933.
28. La lettre de Gaven, datée du 15 septembre 1932 et signée Gromovoi, a été publiée comme "lettre d'un vieux membre du parti" sous les initiales A I dans le *BO* de novembre 1932, amputée de ce qui permettait d'identifier son auteur, mais l'original est à Hoover.
29. Sedov à Trotsky, nd., AH 4782.
30. Conversation avec.... PV non daté, AH, fonds Nicolaievskii, Hoover.
31. Pierre Broué, "Le Bloc des oppositions de 1932", *CLT* n°5, 1980, pp. 5-38. Nous nous référons à cet article pour tout ce qui concerne le bloc ci-dessous.
32. *Le Procès du centre terroriste trotskiste-zinoviéviste* (Zinoviev) p. 72.
33. *Ibidem*, p. 55.
34. *Ibidem*, pp. 47-48.
35. *Ibidem*, p. 17.
36. Ko(lokoltsev), "La situation économique en URSS", *BO* 31, novembre 1932, pp. 18-20.
37. Trotsky, Déclaration du 29 novembre 1932, AH T 3473.
38. Trotsky, Lettre aux sections, 16 décembre 1932, AH T 3481.
39. L. Sedov, "La situation des bolcheviks russes", archives du SI, Jean Rous. Ce texte se trouve également dans les archives Shachtman, à la Tamiment Library de New York. Il date de toute évidence de 1934.
40. Compte rendu du procès Zinoviev dans *l'Humanité*, 19 janvier 1935.
41. Cette conversation et les épisodes de l'enquête contre Smirnov ont été empruntés à l'hebdomadaire *Nedelya*, n°41 de 1988 par Robert Conquest, *The Great Terror. A Reassessment*, p. 88-89. Il indique que Safonova a survécu à Staline et assuré, lors de sa libération en 1958 que ses affirmations de 1936 étaient fausses à 90 %.

Sadik Premtaj

Stalinisme et Communisme en Albanie

L'Albanie vient de remettre la révolution à l'ordre du jour en Europe. C'est pourquoi, dans un numéro consacré au communisme en octobre 1917, nous sommes heureux de republier un article sur communisme et stalinisme dans les années de la Deuxième Guerre mondiale. Cet article a paru une première fois dans Fourth International, vo 10, n° 1, 1949, pp. 22-28, et a été reproduit en anglais dans Revolutionary History vol III, n°1, été 1990 ; pp. 21-26. Il a été publié en français dans une traduction sans couleur dans Quatrième Internationale, col 6, N°10/11, 1948, pp. 17-21. Dans la première publication, l'article était signé XYZ, les deux autres l'ont été du nom de leur auteur, le communiste Sadik Premtaj qui avait réussi à gagner la France, où il fut encore l'objet d'un attentat des tueurs d'Enver Hoxha et Mehmet Shehu, et il y avait rejoint Michel Pablo, la IVe Internationale puis la TMRI. Il parle de lui dans cet article sous le nom par lequel il a été connu en Albanie, celui de Xhepi. Nous lui avons consacré une notice nécrologique dans nos colonnes.

Nous pensons que le lecteur sera frappé des mêmes idées que nous : d'abord les oppositionnels à la Premtaj n'ignoraient pas complètement les oppositionnels russes qu'ils avaient connus par l'intermédiaire des trotskystes grecs. On peut même ajouter que l'un des véhicules de ces idées fut l'Albanais Lazar Fundo, qui avait travaillé pendant plusieurs années dans les services centraux de la Comintern et en avait été exclu comme « trotskyste ». Il semble que, dans son cas, l'influence du trotskysme passait par l'organisation archiomarxiste grecque. Ensuite, à sa façon déformée, l'opposition albanaise présente bien des traits politiques et psychologiques qui relèvent du bolchevisme des premières années 20 et sont évidemment incompatibles avec les schémas

staliniens des années 30. Pour terminer, on voudra bien nous excuser du caractère sommaire de la chronologie.



Il faudrait un volume entier pour décrire de façon complète le mouvement communiste en Albanie et la façon dont il a été trahi. Je me bornerai ici à exposer les points les plus importants, ce qui, j'en suis certain, servira de leçon au prolétariat de tous les pays, qui ne savent pas encore que le stalinisme est tout sauf un mouvement communiste.

C'est à mon avis un bon exemple car la classe ouvrière d'un pays donné n'apprend pas seulement à la lumière de sa propre expérience mais aussi par l'amère expérience de la classe ouvrière des autres pays. Quand on est averti qu'il y a le feu quelque part, il serait stupide et même insensé d'aller le vérifier en mettant la main dans les flammes.

Venons-en maintenant à notre sujet.

Il n'y avait pas de parti communiste en Albanie avant 1941. Il existait trois groupes, celui de Shkodër, le groupe des Jeunes et le groupe de Korçe¹. Tout en se proclamant communistes, ils étaient toujours en conflit entre eux. Faute d'expérience et de formation marxiste-léniniste, ils étaient incapables de déterminer une ligne politique juste. Chacun agissait conformément à ses idées et impulsions et le gros de leur activité consistait à polémiquer contre les deux autres groupes rivaux.

A la fin de 1941, après l'entrée de l'URSS en guerre, le groupe de Shkodër et celui des Jeunes sentirent le besoin d'unifier leurs forces et lancèrent un appel à l'unification au groupe de Korçe — celui de l'actuel président de l'Albanie — lequel refusa catégoriquement de répondre à tout appel à l'unité.

Incapables de réaliser par eux-mêmes l'unification des trois groupes et voyant l'URSS, qui était pour eux la citadelle du communisme mondial, menacée par les armées hitlériennes, ils décidèrent de demander l'intervention de camarades de l'étranger. Dans la province albanaise du Kosovo qui était et est encore sous la domination de la Yougoslavie, se trouvaient des camarades du groupe de Shkodër et du groupe des Jeunes qui eurent l'occasion d'entrer en contact avec les staliniens yougoslaves Meladin Popovic et Dus&an. Les camarades albanais du Kosovo leur expliquèrent la situation des trois groupes albanais et, avec l'accord des dirigeants des trois groupes, les invitèrent à venir à Tirana aider à la fondation du Parti communiste d'Albanie et mettre fin aux dissensions passées.

Bientôt les deux staliniens furent conduits clandestinement à Tirana et, bien que n'ayant pas de mandat officiel du PCY, furent acceptés et leurs propositions adoptées.

La première était de convoquer une conférence à laquelle devaient participer un certain nombre de représentants de chaque groupe. Outre les Yougoslaves, seize représentants des trois groupes participèrent à la conférence qui devait fonder le PC d'Albanie.

Le congrès de fondation

Les représentants de chaque groupe présentèrent rapport et autocritique sur le travail effectué par leurs groupes respectifs et critiquèrent l'activité des autres. Après chaque rapport autocritique et critique se déroula une discussion générale qui s'échauffa et dégénéra en querelles personnelles : le vieil esprit de groupe ne manqua pas de se manifester pendant la discussion.

A la fin de la discussion, les Yougoslaves, qui avaient pris note de l'état d'esprit et de la conscience révolutionnaires des Jeunes, profitèrent de leur sincérité et de leur modestie pour formuler les critiques suivantes :

1. Le groupe de la Jeunesse n'avait pas mené une large agitation dans les masses, comme il aurait dû le faire.
2. Il s'était borné pour l'essentiel à la formation de cadres et à la traduction d'ouvrages marxistes.

Les dirigeants du groupe des Jeunes, Anasta Ljula et Xhepi (Sadik Premtaji), appuyés par plusieurs éléments appartenant aux deux autres organisations, répondirent de la façon suivante à ces critiques ridicules :

« Nous ne prétendons pas avoir fait tout ce qu'il fallait. D'un côté, vous devez savoir qu'il n'était pas si facile de faire ce que vous suggérez. Vous ne connaissez ni les circonstances, ni les conditions, ni les coutumes de notre pays, comme nous ignorons celles du vôtre. En Albanie, le communisme est une doctrine importée. Il n'est pas un produit du développement des conditions économiques de notre société. Ici, le mouvement communiste est né de l'action des intellectuels et particulièrement des lycéens.

L'Albanie est un pays agraire arriéré sans industrie. Il n'y a pas chez nous de prolétariat industriel et par conséquent aucune organisation ayant au moins des objectifs économiques.

De plus vous ne devez pas commettre l'erreur de considérer avec le même éclairage les conditions présentes et passées. Les nouvelles conditions sont une parodie des anciennes. Au début, aux premiers jours de l'occupation de notre pays par les forces fascistes ², il était très difficile de faire dans les masses une agitation ouvrière. D'abord parce que les succès des armées nazi-fascistes ³ avait fait perdre à notre peuple toute confiance dans une éventuelle victoire alliée. Ensuite parce que, dans les premiers jours de l'occupation, le fascisme, qui poursuivait ses

objectifs propres, commença à améliorer temporairement les conditions économiques des masses, qui avaient été bien pires sous le régime antérieur du roi Zog⁴.

Malgré cela, nous avons fait de notre mieux pour atteindre les masses. Nous ne nous sommes jamais bornés à former des cadres et traduire des livres comme nous en accuse le groupe de Korçe qui révèle ainsi sa vieille haine contre nous. Nous ne sommes pas opposés à des critiques amicales. Au contraire, elles sont pour nous bienvenues car la critique de notre activité passée nous renforce et accroît notre expérience pour l'avenir. Nous sommes un groupe de Jeunes, pleins d'enthousiasme, mais manquant malheureusement d'expérience. On peut d'ailleurs dire la même chose des deux autres groupes qui, dans leurs rapports, ont vraiment exagéré l'importance de leur travail passé.

Nous n'avons jamais voulu nous borner à la formation de cadres avec l'idée qu'à un certain point de leur formation, il iraient aux masses en grande pompe. Il n'existe pas de limites pour la formation des cadres. La formation des cadres et le travail dans les masses sont étroitement liées ; plus nous aurons de cadres et mieux nous atteindrons les masses, et, inversement, plus nous pénétrerons dans les masses, plus nos cadres seront nombreux et solides.

Dès la fin de nos études, nous sommes allés dans les campagnes et avons formé partout des cercles d'études qui grandissent partout, et nous l'avons fait dans l'intérêt de notre cause, pas pour des considérations d'ordre personnel. Aujourd'hui que la situation a totalement changé, que tout le monde peut voir de ses propres yeux que "les glorieuses armées du Duce"⁵ ne sont nullement invincibles⁶, comme le clamaient les fonctionnaires fascistes albanais, nous pouvons atteindre les masses sur une échelle beaucoup plus grande et en même temps commencer une action directe contre la peste fasciste et ses fonctionnaires serviles

Pour conclure, ce qui est fait est fait et on n'y peut rien changer. Certains ont fait plus, d'autres moins. Pour nous maintenant, il s'agit de pouvoir faire de notre mieux en bons communistes ».

Malgré ces déclarations, qu'ils firent, non pour se justifier, mais par souci de la vérité, les représentants du groupe des Jeunes, furent incapables de comprendre pourquoi les deux staliniens yougoslaves les considéraient avec autant d'hostilité. De plus, quand ils demandaient des explications plus détaillées sur les directives et les propositions, les staliniens se fâchaient, les traitaient d'intellectuels. Dès qu'ils étaient à court d'explications, les staliniens utilisaient le mot d'« intellectualisme » comme argument suprême.

En demandant des explications, les camarades albanais étaient sincères et de bonne foi. Ils voulaient des explications afin de savoir plus clairement ce qu'ils devaient faire, car cela permet de mieux faire son travail. Pourtant les camarades qui étaient en opposition ont toujours accepté les décisions de la majorité sans être convaincus qu'elles étaient justes.

A la fin de la discussion, Meladin demanda aux camarades de la conférence albanaise de lui confier la responsabilité de désigner le comité central

du parti. Totalement honnêtes et de bonne foi, ignorant totalement les manœuvres habituelles des staliniens, ils y consentirent volontiers. Meladin demanda en outre que chaque groupe lui fournisse deux ou trois noms de candidats de chaque groupe dans lesquels il ferait son choix pour le CC. Mais il posa comme condition que ces candidats ne soient pas pris parmi les anciens dirigeants des groupes, parce que leurs divergences risquaient de nuire au travail du parti, surtout si de nouvelles divergences se manifestaient au sein du CC. Les camarades albanais acceptèrent cet argument. Quelques jours plus tard, ils apprirent que le CC avait été formé des dirigeants des deux autres groupes et d'un membre de base du leur. Bien que déçus de découvrir la mauvaise foi évidente et les manœuvres de Meladin, ils ne firent aucune objection. Les camarades du groupe de Jeunes pensaient en fait qu'en sa qualité de camarade étranger expérimenté, Meladin devait jouir de leur confiance et qu'il agissait en tout dans l'intérêt du parti. D'autre part, ils ne désiraient pas être à tout prix membres du CC. Ils ne cherchaient nullement à avoir des postes : leur seul but était l'intérêt du parti

Pourtant les agissements de Meladin étaient bien naturels. En tant que bureaucrate stalinienn, il ne pouvait agir autrement. Les ordres qu'il avait reçus étaient de ne constituer que de simples cliques d'agents à la disposition sans réserve du Kremlin. Meladin se rendait très bien compte que les dirigeants du groupe des jeunes, en marxistes-léninistes conscients et révolutionnaires au vrai sens du mot, constituaient un obstacle à la réalisation de ces plans.

Formation d'une clique

Dès que la liste des membres des trois groupes et la totalité de leur matériel, ouvrages de propagande, machines à écrire, argent etc., eurent été remis au CC, l'un des Yougoslaves, Dus&an et un membre du CC, son adjoint, commencèrent à former des cellules en mélangeant les membres des trois groupes. Redoutant les membres du groupe des jeunes, ils firent entrer dans ces cellules le plus grand nombre possible de sympathisants des autres groupes avec l'objectif de s'assurer de la majorité pour l'élection du comité régional. Ils justifiaient cette inclusion des sympathisants sous le prétexte qu'à l'étape en question, très peu de camarades avaient les qualifications nécessaires pour devenir de vrais membres. Et en même temps, pour s'assurer la majorité, ils faisaient entrer des gens douteux. Ils ne redoutaient pas les gens qui manquaient de caractère ou d'éducation : tous ceux qu'ils craignaient étaient les communistes. Ces craintes étaient alors sans fondement, mais les gens qui ont mauvaise conscience ont tendance à redouter tout le monde. Si le groupe des jeunes avait cherché à obtenir certains postes, ils auraient pu y arriver dès le

début en refusant de confier les nominations aux Yougoslaves et en insistant pour obtenir au CC un nombre de places en conformité avec la volonté des leurs.

Pendant la conférence de délégués de 1941, qui devait élire le comité régional de Tirana, un membre du groupe des Jeunes se révolta contre les méthodes d'élection et employa le mot de « fasciste ». Il était indigné de la conduite des Yougoslaves qui employaient divers subterfuges pour faire élire les candidats de leur choix.

Ces faits et d'autres de moindre importance contribuèrent naturellement à la naissance et au développement d'un mécontentement chez les militants de la jeunesse. Des camarades, indignés, vinrent trouver leurs anciens dirigeants, Anastas et Xhepi, pour leur dire leur mécontentement. On leur conseilla en règle générale de ne pas venir à propos de questions que le Parti seul devait régler, non des individus. On leur conseilla de poser la question de toutes les erreurs démontrables à leurs dirigeants de cellule. On leur conseilla aussi de ne pas se révolter, parce que le parti était tout neuf et que des erreurs y étaient inévitables.

Bien qu'Anastas et Xhepi aient fait de leur mieux pour calmer les mécontents en prenant toujours la défense du parti, Meladin et son CC les accusèrent de provoquer ce mécontentement. Ces accusations les affectèrent beaucoup car eux, qui avaient eu le courage politique d'affronter des difficultés plus grandes encore, non seulement sous l'occupation fasciste mais sous le régime dictatorial du roi Zog, auraient eu également le courage de s'opposer ouvertement à Meladin, qu'ils avaient eux-mêmes libéré de camp de concentration et amené à Tirana où ils avaient de leur plein gré tout remis entre ses mains.

Les premiers heurts

Dès que Meladin eut consolidé sa position en Albanie et constitué sa propre clique, il convoqua une conférence dont l'objectif était de mettre en jugement Anastas et Xhepi sous l'accusation de « cliquisme ». Voici le texte de sa résolution :

« Il a été établi que vous ne vous êtes ni l'un ni l'autre débarrassés de l'esprit de clique et, ce qui est plus grave, que vous avez été les principaux instigateurs de cet état d'esprit chez les camarades de votre ancien groupe. La conférence vous enjoint d'avouer vos fautes et de faire votre autocritique ».

Outre Meladin et ses agents du CC, participait à la conférence un individu qui, trois mois seulement auparavant, avait été accusé par Meladin lui-même d'être un agent de service secret. Néanmoins, Anastas et Xhepi n'élevèrent aucune protestation et permirent à la conférence de suivre son cours. Voici leur réponse :

« Evidemment, quand quelque chose ne va pas dans le parti, c'est qu'il existe un obstacle à son développement. Nous sommes d'accord avec vous que cet obstacle, c'est le vieil esprit de groupe. Mais il ne faut pas voir cette question de façon unilatérale. En tant que marxistes, il nous faut résoudre nos problèmes au moyen du matérialisme dialectique. Vous savez qu'il n'y a pas d'effet sans cause. L'esprit de groupe qui se manifeste parmi nos camarades est le résultat de celui qui existe, à un degré beaucoup plus élevé, chez les camarades des deux autres groupes, qui sont à la direction du parti. La disparition de l'esprit de groupe chez les dirigeants le ferait vite disparaître chez les autres. Mais comme vous vous êtes arrogé le droit de nous juger et que, de ce fait, vous ne pouvez permettre que nous dénoncions vos fautes, il ne nous reste, dans l'intérêt du parti, qu'à fermer les yeux. Nous répétons encore que l'esprit de groupe ne disparaîtra que dans la mesure où vous, vous donnerez des preuves de votre justice et de votre impartialité ».

La déclaration se termina par une déclaration de Meladin :

« Si le CC décide de vous exclure du parti et, en même temps, tenant compte de vos qualités d'anciens révolutionnaires, décide de maintenir des contacts avec vous, êtes-vous prêts à vous conformer à cette décision ? D'autre part, nous tenons à vous avertir que si vous adoptiez une attitude hostile, le Parti prendrait contre vous les mesures les plus rigoureuses ».

Même un enfant pouvait comprendre ce fait évident que le CC du PC d'Albanie n'existait que de nom et que le véritable CC était formé de Meladin et de Dus&an. Tout le monde comprenait que les membres du CC n'étaient que des agents et des exécutants aux ordres de Meladin.

Anastas et Xhepi, qui aimaient le parti plus que leur propre vie et espéraient que les choses allaient s'améliorer, non seulement ne purent pas prendre une attitude hostile à son égard, mais au contraire voulaient rester à sa disposition à tout moment. Depuis ce moment, tout en acceptant la collaboration proposée par Meladin, ils commencèrent à se douter que ses attaques systématiques ne présageaient rien de bon. Son comportement leur faisait entrevoir que ce n'était pas un vrai communiste. Ils commencèrent à le considérer comme un astucieux chauvin serbe qui, sous le masque du communisme, voulait former une clique pour mieux servir les intérêts de son pays.

Néanmoins les dirigeants du groupe des Jeunes pensèrent qu'il valait mieux laisser au CC la responsabilité des conséquences de cette situation. Ils préférèrent se montrer patients plutôt que de provoquer une scission dans le parti. Bien qu'exclus du parti, ils accomplissaient honnêtement et de bon gré toutes les tâches qu'on leur confiait. Malheureusement l'honnêteté et la conscience révolutionnaire exaspéraient la clique bureaucratique. Des camarades honnêtes et de bons révolutionnaires jouissant d'une grande sympathie à la base devaient à tout prix être éliminés. Pour obtenir ce résultat, la direction chargée

ses agents de contrôler l'activité de tous les véritables communistes en général et des deux camarades en particulier. Bien qu'ils s'en fussent aperçus, ils ne protestèrent pas, sachant que, dans un parti communiste, il faut contrôler les camarades. Mais ce qui les révolta fut de voir que ceux qui étaient chargés du contrôle n'avaient même pas encore atteint un niveau élémentaire de formation marxiste et n'étaient donc nullement qualifiés pour cette tâche. C'est en effet une tâche très délicate, car un camarade peu éduqué et ainsi incapable de juger sainement les choses, risque de faire des rapports inexacts dont seraient victimes les camarades sous sa surveillance.

Mais ce qui est pire encore, c'est que les agents avaient des instructions du CC de faire des rapports défavorables sur les camarades qu'ils surveillaient. Nombre de rapports ont été faits dont nous ignorons toujours le contenu. Les camarades sous contrôle savaient que le principe communiste du contrôle des camarades repose sur l'excellente intention de découvrir et de corriger les erreurs. Mais en aucun cas il n'est permis d'utiliser ce contrôle pour prendre au piège des camarades. Malheureusement, dans le PC albanais, l'état d'esprit de tendre des pièges l'emportait sur celui de la correction des erreurs.

Le PC albanais n'a pas une seule fois pensé au contrôle de bas en haut préconisé par Lénine. Il y avait exclusivement un étroit contrôle du haut, alors que Lénine nous a enseigné que c'était d'en bas que le contrôle devait être le plus strict car les erreurs commises par un simple militant de base ne peuvent causer au parti de graves dommages.

Si un camarade essayait de critiquer dans sa cellule les erreurs commises par un dirigeant du parti, non seulement on lui refusait le droit d'émettre cette critique mais encore il était attaqué par le responsable de cellule et traité de xhepiste, de trotskyste, de saboteur etc. Ainsi, pour ne pas être mal vus, les camarades ne se risquaient plus à critiquer les erreurs qu'ils pouvaient relever. Voici des exemples de critiques qu'un membre d'une cellule adressa à un membre du comité régional de Vlora : le camarade en question, se rendant de nuit d'un village à un autre avec une escorte de partisans en armes, rencontra des miliciens fascistes et, au lieu de se montrer digne de sa position dans le parti, prit lâchement la fuite, abandonnant même son manteau. Une autre fois, au cours d'un combat sévère, (qui fut une épopée pour le peuple albanais), contre l'armée fasciste qui tentait un coup de main sur le village, Gjorimi, le même, sous prétexte de mal au ventre abandonna le front pour aller manger du poulet rôti dans un autre village où il était certain de ne même pas entendre le bruit de l'affrontement. Il y eut de nombreux cas semblables.

Persécution de l'Opposition

Profondément inquiète des critiques permanentes et voyant qu'elle perdait tous les jours du terrain, la clique bureaucratique décida alors de trouver une issue à cette impasse. La seule façon de défendre ses positions était de se débarrasser de l'opposition révolutionnaire aussi vite que possible pendant qu'elle en était encore à son début. Pour l'écraser, la clique résolut de se débarrasser des révolutionnaires intransigeants en les assassinant en secret.

La décision prise, on passa aussitôt à l'exécution. Le marxiste-léniniste le plus connu en Albanie, Anastas Ljula, fut sauvagement assassiné. Dès que le camarade Difi, commissaire politique du bataillon de Mallaxastra, à l'époque la plus importante unité militaire, militant dévoué de l'opposition révolutionnaire, apprit cette terrible nouvelle, il vint voir le camarade Xhepi pour discuter avec lui et s'entendre sur ce qu'il fallait faire. Voici ce qu'il lui dit :

« Je vais t'apprendre une nouvelle révoltante, non seulement pour toi, mais pour tout communiste conscient. Il y a quelques jours, le CC a convoqué une session où il a décidé entre autres de te condamner à mort ainsi qu'Anastas, arrêté par un escadron du bataillon où il était incorporé, a été emmené dans un village où il était inconnu de la population, et présenté comme trotskyste, traître, espion, etc. Dès qu'il prit la parole pour réfuter ces accusations, il fut emmené et abattu. Pour toi, ils ont décidé de te tuer autrement. Sachant que tu jouis d'une grande sympathie parmi les militants de base du parti et la population de Vlora, ils ont décidé de t'assassiner en secret, la nuit, et d'organiser le lendemain un magnifique enterrement avec fleurs, couronnes et discours exaltant ton héroïsme et tes vertus. La question, c'est que faire pour mettre fin à cet effroyable terrorisme individuel. Je sais que je suis en train de violer la discipline du parti, mais cette infraction est absolument nécessaire et je la commets dans l'intention de sauver le parti et d'empêcher des erreurs qui nous mènent à la catastrophe. En outre, je m'adresse à un camarade comme toi, sachant bien que toutes leurs accusations sont de pures inventions. Si, comme ils le disent, tu avais l'intention de nuire au parti pour en prendre la direction, je sais que je serais le premier, moi, ton camarade le plus intime, à qui tu confierais tes plans. C'est le contraire qui est vrai. Chaque fois que je t'ai exprimé mon mécontentement contre le comité de Vlora, tu as essayé de me persuader d'avoir confiance dans le Parti. Je ne comprends pas comment on peut t'accuser de pareilles choses. Pour moi, ce n'est qu'une clique qui, sous le masque du communisme, tente de monopoliser la direction du parti et, dans ce but, a décidé d'exterminer tous les révolutionnaires de valeur. Comment peut-on justifier qu'on assassine des camarades, qu'on les assassine sans jugement, sans possibilité pour eux de se défendre ? Je pense que c'est une trahison de notre mouvement révolutionnaire, mais je te demande à toi, en tant que communiste expérimenté, de nous montrer comment, par quelle voie normale, on peut mettre fin à pareils procédés ».

De l'avis de Xhepi, le meilleur moyen communiste était la convocation d'une conférence à laquelle participeraient au moins deux membres de chaque cellule, tous les membres du comité régional de Vlora, plus un ou deux membres

du comité central. Vlora était un des centres les plus révolutionnaires, et on pensa que c'était par là qu'il fallait commencer l'application des principes léninistes du centralisme démocratique. Les autres centres devaient ensuite suivre son exemple. La conférence devait avoir pour objectif d'examiner de façon générale les fautes et les erreurs commises et de condamner, s'il y avait lieu, les coupables. Au cas où les débats montreraient que le comité de Vlora ne jouissait plus de la confiance de la majorité des camarades, il faudrait élire démocratiquement un nouveau comité.

Mais, en dépit du fait que près de 80 % des militants désiraient la convocation de cette conférence, le comité de Vlora ainsi que le comité central s'y opposèrent catégoriquement

Au départ, ils firent semblant d'adopter cette idée dans l'intention de gagner du temps et de préparer un plan pour éliminer les camarades les plus actifs et les plus conscients. Aussitôt achevé leur plan terroriste, ils arrêtèrent clandestinement le commissaire politique de la commune de Dukati. Ils organisèrent également un guet-apens pour assassiner le camarade Xhepi, mais celui-ci échappa à la mort grâce à des camarades qui l'avertirent à temps. Ils arrêtèrent aussi traîtreusement Xhemil Cakerri, commissaire politique et Vangjo, commandant du bataillon de Vlora, qu'ils conduisirent dans un moulin pour les assassiner. Le commissaire politique fut assassiné, mais le commandant s'échappa avec seulement une blessure à la main et se réfugia dans un village dont les habitants l'accueillirent avec amitié.

Mehmet Shehu, aujourd'hui commandant général stalinien, le criminel le plus fameux d'Albanie, se rendit à ce village et arrêta de nouveau Vangjo, en disant aux gens du village que les assassinats avaient été commis accidentellement par l'escorte mais que maintenant Vangjo allait comparaître devant les juges du parti. Vangjo fut ainsi conduit dans une maison forestière où il fut forcé, sous la menace du revolver du général, d'écrire à son bataillon une lettre transférant le commandement au général en question. Il resta prisonnier trois mois puis réussit à s'évader et à rejoindre ses camarades oppositionnels. Entretemps, les assassinats des camarades de l'opposition révolutionnaire étaient devenus de plus en plus fréquents. Par la presse, par la propagande, la direction voulait faire croire que la demande de la convocation de la conférence n'était mise en avant que pour détruire le parti et qu'en fait il s'agissait d'une conspiration sous les ordres de Xhepi.

Si l'opposition révolutionnaire avait eu l'intention de conspirer, comme le prétendaient les staliniens, le renversement de leur clique aurait été inévitable et n'aurait présenté aucune difficulté, étant donné qu'à Vlora elle était en minorité. Mais les camarades de l'opposition révolutionnaire, ignorant des méthodes terroristes staliniennes, désiraient au contraire agir dans la plus grande légalité

possible à l'intérieur du parti. La clique dirigeante avait décidé une fois pour toutes de les supprimer tous, par tous les moyens. Leur conscience révolutionnaire ne pouvait leur permettre d'utiliser leurs armes contre leurs camarades, alors que la clique stalinienne, elle, n'hésitait pas à plonger les mains dans le sang des militants révolutionnaires les plus éprouvés dans la lutte contre le fascisme et les forces d'occupation.

Il est évident que l'opposition révolutionnaire d'Albanie a été victime de ses scrupules et c'est ce qui a permis l'élimination systématique de tous les militants qui s'étaient déclarés pour la conférence. Un enfant comprendrait que si la clique bureaucratique refusait de la convoquer ce n'était pas parce qu'elle la considérait comme un danger pour le parti, mais parce qu'elle-même était incapable de se justifier et par dessus tout, d'expliquer pourquoi elle avait dévié et abandonné une ligne communiste. Il lui était donc plus facile de gagner du temps par la terreur. Si les dirigeants staliniens avaient été des révolutionnaires véritables, ils n'auraient pas eu de raison de redouter à ce point la convocation de la conférence dont l'unique but était de redresser les erreurs passées et d'élire démocratiquement les organes dirigeants du parti.

Il était impossible que des communistes, qui avaient fait tant de sacrifices pour fonder le parti, tentent de détruire de leurs propres mains les fruits de tant de peines. Les staliniens le savaient bien. Mais la véritable raison de leurs machinations était qu'ils avaient peur de perdre la direction du parti. Cependant, même s'ils avaient voulu accepter la proposition parfaitement justifiée de l'opposition révolutionnaire, ils n'auraient pas eu la possibilité de le faire car ils n'étaient pas indépendants. Quelqu'un d'autre commandait en Albanie : le généralissime Staline.

Je pense en tout cas que la tragique situation de notre parti suffit à démontrer que non seulement le stalinisme s'est substitué au fascisme, mais qu'il l'a dépassé sans ses méthodes comme dans sa politique.

La Clique

Evidemment, en ce qui concerne le PC d'Albanie, on ne pouvait attendre beaucoup de lui. alors qu'il y a d'autres PC, de vieux partis avec de bonnes traditions révolutionnaires — comme le PCF — dont les directions sont depuis longtemps de simples instruments de la clique bureaucratique du Kremlin. Le mouvement communiste albanais en était encore à sa phase embryonnaire au moment de l'infection stalinienne. Très peu de camarades avaient même des notions sur le marxisme-léninisme. Tous les autres étaient des sympathisants convaincus sur un plan sentimental de la justesse du communisme plutôt que des militants révolutionnaires formés. En fait, il est difficile de devenir communiste

par simple décret, comme cela s'est passé en Albanie. Les communistes sont les produits des conditions sociales et économiques données — la lutte des classes — qui n'étaient pas alors parvenues en Albanie à un degré de maturité suffisant. Le Parti n'avait même pas un an et demi d'existence et les communistes albanais n'avaient pas eu le temps pour se former et évoluer.

Le prolétariat industriel et par conséquent la lutte de classes organisée n'existaient pas. Ce qui est admirable, c'est que le peuple albanais, malgré le rude combat pour son existence et contre l'oppression des régimes étrangers, ait manifesté un esprit révolutionnaire incomparable

Du fait que les dirigeants du mouvement communiste albanais n'avaient même pas assimilé les principes élémentaires du communisme, il était naturel que les agents staliniens yougoslaves aient pu, sans aucun obstacle, former une clique pour exécuter aveuglément leurs ordres. Il va sans dire que les premières directives étaient l'élimination par assassinat des vrais révolutionnaires marxistes-léninistes. Seuls les communistes étaient un danger pour eux. Les fascistes et les réactionnaires, selon eux, ne venaient qu'après.

Ainsi, docile à ses maîtres étrangers qui lui avaient promis postes et distinctions, cette clique procéda à l'assassinat de plusieurs militants révolutionnaires, de ceux qui, en réalité, avaient construit le mouvement en Albanie.

A la suite du refus de la direction de convoquer la conférence et de l'emploi par elle de méthodes terroristes contre l'opposition révolutionnaire, celle-ci publia un long tract intitulé *Pourquoi nous nous sommes séparés du soi-disant Parti communiste*, qu'elle signa *La véritable Organisation communiste*. Le but de ce tract était d'informer les militants du parti et toute la population des trahisons qui se tramaient.

Après sa publication, le mouvement de l'opposition révolutionnaire de Vlora fut suivi de mouvements analogues dans d'autres centres de l'Albanie, particulièrement Bérati dirigé par les militants révolutionnaires Résul, Namik et Fatbardh. Malheureusement ces mouvements étaient voués à l'isolement car ils avaient commencé à un moment où la clique bureaucratique avait consolidé ses positions par ses méthodes terroristes et démagogiques.

Ensuite les staliniens accusèrent l'opposition révolutionnaire de faire le jeu de la réaction. Les révolutionnaires, au contraire, démontrèrent preuves à l'appui que les staliniens décevaient les masses et les sympathisants du parti, en utilisant des méthodes terroristes contre des camarades bien connus de tous comme des militants révolutionnaires de la première heure. Comment le peuple aurait-il pu ne pas se détourner de ce parti qu'il voyait assassiner les révolutionnaires les plus connus, tels que : **Anastas Ljula, Neki Hoxha (Vangjo), Xhemil Cakerri, Lazar Fundo** ⁷, **Resul Tozhari, Namik Mequemeja, Xhafer Dalami, Xhelal**

Hoxha, Nimet Mitaa, Haki Xhelo, Duro Kanina, Idajet Bolena, Zef Noja et une centaine d'autres qui s'étaient distingués par leur activité révolutionnaire. Et comment le peuple n'aurait-il pas pu perdre confiance en apprenant qu'un colonel fasciste de l'armée italienne tira en l'air trois coups de feu en signe de joie pour l'assassinat de ces héros révolutionnaires qui avaient été la terreur des fascistes en Albanie ?

Et comment le peuple aurait-il pu ne pas être révolté en apprenant que les ennemis les plus inflexibles du fascisme et de la réaction ont été assassinés par leur propre parti et que les vœux les plus chers des fascistes se trouvaient ainsi réalisés par leurs dignes émules, les staliniens ?

Et demain...

Pour résumer, le mouvement communiste albanais a dégénéré avec l'intervention des agents staliniens que nous avons nommés.

Après leur intervention, la franchise d'autrefois était remplacée par l'hypocrisie et la basse calomnie, la fidélité à l'idéal communiste par le carriérisme et le culte des chefs, l'autodiscipline par une discipline de fer imposée, la critique par l'autocritique exclusivement, la pensée libre par l'obéissance aveugle. L'ancien respect volontaire, inspiré par les camarades qui avaient donné des preuves éclatantes de leur dévouement au mouvement, était remplacé par l'idolâtrie obligatoire de gens sans valeur, d'ignorants petits bourgeois comme le colonel général Enver Hoxha et compagnie.

La majorité des militants du Parti, les sympathisants et toute la population albanaise se rendent compte maintenant tous les jours plus clairement de la dégénérescence grandissante du communisme, due à la clique bureaucratique stalinienne. Les soi-disant tribunaux populaires rendent un grand service en révélant au peuple albanais les desseins réels des promoteurs des nouvelles « démocraties populaires ». Les lâches assassinats de centaines de révolutionnaires marxistes-léninistes, la récente condamnation à mort du vieux révolutionnaire très connu, Hassan Reci, l'emprisonnement du révolutionnaire Kadri Hoxha, la disgrâce du vieux révolutionnaire Seyfullah Maleshova ⁸, les privilèges sociaux et économiques de la caste bureaucratique et, par-dessus tout, l'oppression du peuple à travers la dictature d'une simple clique, sont les traits les plus marquants de la trahison du mouvement communiste albanais.

Et maintenant se pose la question : le peuple albanais restera-t-il éternellement passif, considérant cet état de choses comme un mal incurable ? Non, jamais. Le peuple albanais, qui est toujours révolutionnaire saura, sous la direction des militants marxistes révolutionnaires les plus dévoués,

provisoirement réduits à l'impuissance mais toujours prêts à recommencer la lutte, se débarrasser de ces dangereux microbes de la société humaine. C'est le peuple, confiant dans les promesses des staliniens, qui leur a donné tout le pouvoir. Ce sera le peuple qui, ayant vu de ses yeux son idéal trahi avec celui des milliers de camarades tombés pour sa cause, mettra fin à leurs crimes et, sous le drapeau de la IV^e Internationale communiste, poursuivra son chemin vers la libération de la société humaine et vers le socialisme.

Notes

1. Le groupe de Korçe avait été fondé en juin 1928 sous l'influence du groupe archiomarxiste grec. Mais l'un de ses dirigeants, **Ali Kelmendi**, "retourné" à Moscou, en fit un groupe stalinien. Les élèves-officiers en Italie **Enver Hoxha** et **Mehmet Shehu**, anciens brigadistes devinrent ses dirigeants historiques. **Niko Xoxi**, partisan des idées archiomarxistes, fut exclu et fonda en 1934 le groupe de Shkodër avec **Zefa Mala**, qui publiait un bulletin clandestin critique de la politique du Front populaire. Le Groupe des Jeunes était né d'une scission du groupe de Korçe en 1940 : **Anastas Ljula** et **Xhepi (Sadik Premtaj)** pensaient qu'e la guerre allait mettre à l'ordre du jour la lutte directe pour le socialisme.

2. C'est en avril 1939 que l'armée italienne, que l'auteur appelle ici "les fascistes", envahit l'Albanie.

3. L'auteur fait une différence entre l'Allemagne (les "nazis") et l'Italie ("les fascistes").

4. **Ahmed Zogu** (1895-1961), officier de l'armée austro-hongroise, était devenu président de la République et se fit proclamer roi d'Albanie en 1928 sous le nom de **Zog Ier**. Il livra le pays à la colonisation italienne, ce qui n'empêcha pas Mussolini de le chasser en 1939.

5. Le *Duce* était le titre que portait le dictateur italien, chef du parti fasciste, Benito Mussolini.

6. C'est à partir d'octobre 1940 que les armées de Mussolini qui avaient tenté de soumettre la Grèce, commencèrent à essayer revers sur revers face à l'armée grecque.

7. **Lazar Fundo** et **Hakim Xhelo** avaient été les premiers propagandistes communistes en Albanie. Lazar Fundo avait travaillé longtemps pour l'Internationale communiste. Il la quitta quand il la vit transformée en pur et simple instrument aux ordres de la clique bureaucratique du Kremlin. Après avoir quitté la Comintern, il dénonça les trahisons de Staline et, pour sauvegarder la tradition communiste, propagea en Albanie les idées trotskystes.

8. **Hassan Reci** fut condamné à mort à trois reprises comme communiste, par le régime du roi Zog, par les occupants fascistes et par les staliniens. **Kadri Hoxha**, militant révolutionnaire, dévoué au communisme. **Seyfulla Malëshova**, professeur et poète sous le pseudonyme de **Lame Kodra**, devenu communiste en exil dans les années 20, revint en Albanie en 1943, fut exclu comme "droitier" sous la pression de la fraction titiste en 1948.

Documents

Pierre Broué

Préface à l'édition allemande de *Trotsky*

Il y a bientôt neuf ans que cet ouvrage a été publié en langue française et beaucoup d'eau a coulé, pendant le temps de la traduction, sous les ponts de la Moskowa. On a pu croire à un moment qu'une multitude d'ouvrages allaient submerger celui-ci sous les révélations livrées par les archives désormais ouvertes à Moscou.

Mais l'histoire, on le sait, n'avance pas plus vite que le développement concret des mouvements sociaux et politiques contemporains. L'ère de Boris Eltsine est une ère de réaction politique et sociale comme elle fut avec le général Volkogonov celle d'une gigantesque réaction dans le domaine de l'histoire.

Aussi ne sera-t-il pas très difficile de faire ici le point sur les apports essentiels, finalement limités, des auteurs et témoins concernant le personnage et le rôle de Lev Davidovitch dont cette biographie, en dépit d'un contrat très avantageux avec les éditions Progres de Moscou n'a finalement pas été publiée en russe.

Les apports essentiels émanent de témoins, I.Ia. Vratchev, camarade de combat de Trotsky jusqu'en 1928, Nadejda Ioffé et Tatiana Smilga, filles de camarades, Genia Khersonskaia, compagne d'un des secrétaires, Anton Antonov-Ovseenko, rescapé du Goulag et historien, et les plus jeunes, Sacha Pantsov, Aleksandr Pochtchékoldine, Alekséi Goussev.



Nous avons obtenu d'abord — notamment par Khersonskaïa — des informations inédites sur Trotsky et ses proches collaborateurs, sa trentaine de secrétaires et surtout les deux « cercles » dans lesquels ils se groupaient et dont on ne connaissait un peu que le premier parce que la répression stalinienne s'est particulièrement acharnée contre ses membres. I.Ia. Vratchev insiste beaucoup sur l'extrême attention de Trotsky, le souci permanent qu'il eut, dans les premières années du régime soviétique, de ne pas laisser donner à son opposition un caractère « fractionnel ». Il cite un cas proche de la rupture sur cette question, lors de la discussion syndicale, entre Trotsky et sa tendance, le conflit ayant été apaisé par les bons services de Galina Serebrjakova, jolie femme aux arguments de qui Trotsky fut toujours très sensible.

Une étude attentive de Sacha Pantsov sur les négociations de Brest-Litovsk a confirmé dans le détail ce qu'avait écrit Trotsky à leur sujet, et sur la diplomatie révolutionnaire des bolcheviks, tandis qu'Iouravlev et Nenarokov confirmaient l'affirmation de Trotsky selon laquelle l'attaque contre la Géorgie fut « machinée » par Staline dans son dos et celui de Lénine. Aleksandr Pochtchékoldine, dans un article capital, court mais dense, a étudié la genèse du renforcement, de l'unification des personnels et de la soumission des membres du secrétariat en tant qu'instrument de Staline, en somme la vraie préface du débat de 1923, auquel Goussev s'est attaché, amenant de nombreux détails empruntés à la discussion sur le régime du parti. Il n'est donc plus possible aujourd'hui de discuter interminablement de la date à partir de laquelle se cristallise dans le parti une bureaucratie.

Anton Antonov-Ovseenko a recueilli preuves et témoignages que les urnes dans les votes du parti à Moscou furent bourrées et l'Opposition privée d'une victoire qu'elle avait remportée, toujours en 1923. Selon lui, Trotsky refusa sèchement la proposition que lui firent V.A. Antonov-Ovseenko, père de l'historien, chef de l'administration politique de l'Armée rouge, N.I. Mouralov, commandant de la garnison de Moscou, et le tchékiste Tsintadze, d'arrêter les responsables de cette falsification, Staline en tête, et de recommencer le vote.

Nous avons pu suivre de près à partir de 1924 la réalité de l'Opposition de gauche à travers ses groupes dans les cellules d'usines ou de *Rabfaki* : de jeunes ouvriers et beaucoup d'étudiants/ouvriers, encadrés par de jeunes révolutionnaires de 1917, trempés dans la lutte contre l'occupation des Français et la dictature militaire des Blancs, deux fois plus de militants communistes *opposizionneri* à Kharkov à la fin de 1927 que de bolcheviks dans la même ville avant février 1917. Vratchev nous a décrit la structure de ces groupes organisés sur le modèle du parti où ils sont, mais couronnés par des responsables locaux réunis sous la forme d'un « cartel » des oppositions représentées.

Nous avons aussi établi des listes et reconstruit des biographies de cadres de l'Opposition de gauche, dont nous pouvons assurer fermement qu'elle était formée de jeunes travailleurs encadrés par des bolcheviks de l'époque de la révolution et couronnée par de vieux bolcheviks. Nous avons appris que ce sont les hommes de main du GPU qui ont été chargés un peu partout de les attaquer en apparaissant comme des militants du parti. Or déjà en 1927, Staline opérait dans le parti en manipulant le NKVD par-dessus la tête des chefs du parti, ses lieutenants. L'attitude de Postychev en Ukraine au sujet des agressions contre Rakovsky est très significative : l'homme assure à Staline que lui et ses collaborateurs ne sont pour rien dans les violences physiques et assure que leur point de départ est le fait d'inconnus. Il n'y a pas de doute : les assassins sont bien dans la maison, ce sont les gens du GPU.

Nous avons appris le cheminement clandestin des archives de l'Opposition de gauche, le rôle qu'y joua le jeune historien Viktor Daline, la liaison lente, mais permanente entre Trotsky, même en exil, et Rakovsky jusqu'à Barnaoul inclusivement, le rôle des jeunes compagnons de ce dernier, Olga Ivanovna Smirnova et Lipa Wolfson. Aleksei Goussev, qui étudie l'Opposition de gauche avec un point de vue de « sapronovets », nous a narré les grèves et émeutes géorgiennes en faveur de l'Opposition de gauche en 1928 et le regretté professeur Gefter nous a dotés d'excellentes analyses permettant une nouvelle périodisation avec la césure de 1932 que, de son côté, l'Allemand Günter Reimann appelle « le printemps de Moscou ».

Nos hypothèses sur et autour du Bloc des Oppositions ont été confirmées et le récit s'en est étoffé. Nous avons, à travers le procès des gens de la Comintern et le massacre de Piatnitsky et des autres inculpés par les enquêteurs, pressenti ses retombées internationales autour de ce que les procureurs appellent « le bloc Neumann-Lenski ». Nous avons entrevu aussi que les unitaires allemands, appelés « conciliateurs » par les staliniens, et Piatnitsky, n'étaient pas éloignés politiquement de Trotsky, et qu'une alliance entre eux était possible, ce qui est sans doute la raison pour laquelle ils périrent avant d'être jetés parmi les 80 000 cadavres du charnier des communistes à Boutovo.

Nous avons aussi, grâce à notre recherche dans les archives du NKVD et à Khristian Rakovsky, étudié les dernières années de Rakovsky aux mains de ses bourreaux, et établi qu'il était mort debout, en combattant. Trotsky ne sut jamais ce qui eût été pour lui, à cette époque de sa vie, sa plus grande joie possible. L'opposition « Lenski-Neumann » comme disaient les laquais de Staline, a bel et bien existé et nous sommes à peu près certains qu'elle était en relations avec cette opposition dirigée par Béla Kun et signalée par les malheureux accusés du procès de la Comintern, tous voués à liquidation, avec ou sans aveu.

C'était bien Trotsky qui, dans son exil, pour tous les communistes antistaliniens, faisait figure de phare du communisme à restaurer. Avec un peu d'avance, notre livre prenait acte et célébrait en même temps la réhabilitation des condamnés des procès de Moscou et l'abandon définitif des monstrueuses accusations lancées contre lui et ses camarades par Staline et sa clique. Il a fallu encore quelques années pour que les faits exposés avant et pendant la guerre d'Espagne, l'assassinat d'Andrés Nin, d'Erwin Wolf, Rudolf Klement et autres, reçoivent conformation.

On connaît maintenant de source sûre le rôle joué par Lev Feldbine, dit Aleksandr Orlov, par l'agent de désinformation du NKVD Georges Soria, journaliste à *l'Humanité*, époux d'une colonel de la NKVD. On sait par Soudoplatov que les NKvédistes Korotkov et Taubman ont tué et découpé Klement en morceaux, que les bourreaux et assassins de Nin étaient cinq, dont Orlov, Gerö et un mystérieux Brésilien.

On comprend aussi — mais Trotsky ne s'en douta pas — que les hommes d'Ejov ont bel bien assassiné Sedov, mais que, sous Béria, on leur en refuse le mérite et qu'on les torture pour qu'ils reviennent sur leurs aveux... extorqués. On a appris tous les détails sur les massacres des communistes par Staline, le charnier de Boutovo avec ses 80 000 cadavres dont 20 000 déjà identifiés comme communistes, les dates et conditions d'exécution de vieux-bolcheviks comme Smilga et Préobrajensky, du suicide de Slepkov à l'isolateur de Verkhnéouralsk.

On a une description des réunions publiques que tenait Ivan Nikititch Smirnov de la fenêtre de sa cellule, à l'isolateur de Souzdal, dans les premiers mois de 1936, au nom des « bolcheviks-léninistes ». On a aussi des récits détaillés de la grève de la faim de Vorkouta, dirigée par Sokrat Gevorkian et Grigori Iakovine et surtout celle de Magadan avec les noms de ces oppositionnels du deuxième cercle, les Krol', Maidenberg et autres, qui s'y sont immortalisés.

Si notre connaissance de la vie de Trotsky et de ses camarades a fait depuis la première édition française des progrès considérables, si les calomnies traditionnelles sur les « agents du Capital », « agents allemands », « hitléro-trotskyistes », ont perdu toute crédibilité, les Croisés anti-communistes intégristes repartent à l'assaut sur le thème de l'« utopie sanglante » et continuent à oublier que la révolution russe est née des souffrances de la guerre. On ne peut pas dire qu'il y ait maintenant, même dans le monde universitaire, une compréhension meilleure des positions de Trotsky.

Malgré les lucides analyses du grand historien russe V.P. Danilov, journalistes, économistes et pseudo-historiens continuent par exemple à raconter des âneries sur la prétendue hostilité de Trotsky à la Nep ou son action en faveur

de la collectivisation forcée, ce qui prouve simplement qu'ils n'ont pas lu de lui une ligne sur ces questions.

On ne peut cependant qu'être frappés du fait que Trotsky, anxieux de ne pas apparaître comme trahissant la pensée de Lénine et se posant au contraire comme son meilleur disciple, a joué en quelque sorte le rôle d'un conservateur des idées de Lénine, au moment où le monde, de plus en plus vite, commençait à ne plus ressembler autant à celui qu'avait vécu, transformé et analysé Lénine.

Enfin, sur un dernier point, décisif, il n'est pas douteux que les historiens et les politistes de Russie et la plupart de leurs homologues occidentaux ont réussi, à travers l'évolution à droite de la société et des gouvernements qui ont succédé à Gorbatchev, à présenter Trotsky comme un apprenti-Bonaparte, un doctrinaire rigoureux, un théoricien sectaire et sec, un partisan de la militarisation de la société, bref un partisan acharné et redoutable du « socialisme des casernes ».



Que reste-t-il de Trotsky, maintenant que les bureaucrates renforcés par les mafieux s'efforcent d'arracher toutes les racines et les débris d'un curieux « socialisme », dans ce pays où il avait été semé pour la première fois à une grande échelle ?

Les bureaucrates et mafieux au pouvoir essaient de diffuser l'image qu'en présentent depuis longtemps les historiens américains de la Guerre froide et les Gardes blancs : l'expression de « socialisme des casernes » reflète bien moins leur haine que le sens de leur combat pour dévaloriser le socialisme en prenant appui sur les réalisations du stalinisme.

Trotsky constitue-t-il un obstacle majeur pour ces gens-là ? Il semble qu'il leur ait longtemps fait peur. Mais il n'est pas certain que cette situation ait perduré. Si lui aussi avait semé des dragons, il n'a récolté à son tour que des puces. La multiplication des organismes internationaux aux rangs éclaircis qui s'intitulent « IVe Internationale », celle des « partis » dits « trotskystes », dont beaucoup sont des sectes plutôt que des partis, mais dont Trotsky est resté la figure emblématique, en est l'illustration. Ici, les révolutionnaires sont des conservateurs et, pour eux, tout est toujours contenu dans *Le Programme de Transition*, édité en 1937 après plusieurs dizaines d'esquisses et d'ébauches. Comme si rien n'avait changé dans ce monde depuis soixante ans, le géant de la pensée socialiste est ainsi conservé, comprimé dans une série de formules qui tiendraient dans un petit livre de recettes et que chacun de ces conservateurs, gourous nationaux, modifie en outre selon ses besoins du moment.

Ce n'est pas dans cette direction-là qu'il faut porter les yeux si l'on veut trouver les traces ou la marque de la pensée de Trotsky. On la trouve désormais, dans les moments cruciaux, exprimée sous une forme particulière dans le mouvement des masses : la compréhension qu'il existe des appareils au sein des partis traditionnels et que la défense de leurs avantages acquis en fait des pôles de résistance contre-révolutionnaire ; la compréhension que c'est dans l'action forcément collective, que la classe ouvrière choisit ses outils, y compris les partis dont elle a besoin ; que c'est toujours la nécessité de se défendre contre des actions, réelles ou imaginaires qui la met en mouvement et la pousse à une défensive qui ne devient offensive que par la force des choses ; que, pour la défense de ses acquis, la classe travailleuse se dresse et marche vers le pouvoir, forme suprême de garantie de ce qu'elle a défendu ou acquis, hier, aujourd'hui ou il y a un siècle.

Bien sûr, la grille de *La Révolution trahie* ne s'applique pas mécaniquement à la Russie de Boris Eltsine. Mais, en même temps, la compréhension de ce qu'est la bureaucratie, gérante de la pénurie et fondée de pouvoir des puissances capitalistes du reste du monde, est indispensable pour une analyse concrète de la réalité nouvelle et de la lutte de classes qu'elle prépare contre elle-même jusqu'à l'explosion assourdissante qui mûrit sous nos yeux. On relira Trotsky demain pour ce qu'il explique sur la question nationale, les revendications féminines, la liberté de l'art, la stratégie militaire, la culture, l'éducation et l'instruction des enfants du peuple, la lutte contre le fascisme voire l'analyse du caractère bonapartiste d'un Etat. On ne le copiera pas, on essaiera d'employer sa méthode pour analyser et aider à détruire les formes nouvelles d'exploitation et de répression depuis un demi-siècle et plus en sachant qu'on vit une autre époque et que l'expérience acquise ne doit pas empêcher d'avoir un regard neuf. La chasse à la langue de bois, y compris la langue de bois trotskyste, est le meilleur service que l'on puisse rendre à la pensée de Trotsky.

C'est avec cet objectif et l'espérance qu'il sera atteint, que j'ai écrit cette biographie d'un Trotsky qui n'est pas conservateur mais conquérant, non pas orthodoxe, mais créateur, bref, de Trotsky révolutionnaire, encore et toujours. Et que je signe cette préface que j'ai voulue conforme et fidèle.

Saint-Martin d'Hères (Isère), France, 15 mai 1997.

Ecrits contemporains

Comment les amis de la révolution russe la voyaient quelques années plus tard

La révolution a eu lieu en 1917. La Guerre civile dure de 1918 à 1920. Sa fin n'est pas celle des souffrances et des revers. En mars 1921, c'est l'échec de mars en Allemagne, l'insurrection et la répression de Cronstadt, l'adoption de la Nouvelle Politique économique, la Nep, les concessions au capitalisme. En 1923, ce sont de graves défaites en Bulgarie et en Pologne, c'est l'échec de l'Octobre allemand que les bolcheviks avaient vu et l'on peut dire comme une chance de victoire à portée de leurs mains..

Nous avons réuni ci-dessous quelques textes de la période 1921-1924 écrits par des témoins ou acteurs de qualité qui tous ont trait aux lendemains de la révolution d'Octobre. Tous les auteurs dont les articles suivent ont été des partisans acharnés de Lénine, des adversaires de la contre-révolution stalinienne.

Parmi eux, un seul Russe, le grand journaliste L.S. Sosnovsky, qui a été exécuté sans jugement après de longues années de détention en polit-isolator. Amédée Dunois est mort en déportation dans un camp nazi. Paul Levi s'est suicidé, Victor Serge est mort en exil.

Aucun de ces hommes n'a renié le socialisme ni la Révolution d'Octobre, ni l'enthousiasme qui les avait emportés en 1917, d'où la valeur de leur témoignage même s'il n'est pas volontaire.

Amédée Dunois

1878-1945

Vive la République des Soviets !

Amédée Dunois (Catonné dit) était né dans la Nièvre en 1878. Elève au collège de Clamecy, puis répétiteur-surveillant à J.B. Say, il est licencié en droit et lettres (histoire), collabore d'abord à la presse anarchiste, fréquente le syndicalisme révolutionnaire et, en 1912, déjà connu sous son pseudonyme de Dunois, entre au parti socialiste de Jaurès et à l'Humanité. Mobilisé, il rejoint les « reconstruteurs » du parti socialiste, est au congrès de Tours dans les partisans de l'adhésion à la IIIe Internationale. Un des responsables du parti et de l'Humanité jusqu'en 1924, il est mis à l'écart avec la prétendue bolchevisation, pour avoir protesté contre l'exclusion de Rosmer et Souvarine. Il quitte le PC en 1927, rejoint le parti socialiste SFIO en 1930, collabore aux journaux socialistes et à la Révolution prolétarienne (sous le nom de Leunois). Arrêté en janvier 1944 par la Gestapo, il est mort au camp d'Oranienburg en février 1945. L'article ci-dessous a paru dans le n° 48/49 du Bulletin communiste, daté du 3 novembre 1921.



Dans quelques jours — dimanche 7 novembre 1921 — la République des soviets entrera dans sa cinquième année d'existence.

Je m'en voudrais de distraire aujourd'hui ma pensée de cet anniversaire dont l'Internationale communiste nous recommande de faire comme le « motif central » de la Semaine de Recrutement et de Propagande qui, dans tous les pays, commence à l'heure où j'écris.

Quatre ans ! La République des soviets a vécu quatre ans ! Quel annaliste documenté, ordonnant le chaos des matériaux épars, nous offrira de cette prodigieuse olympiade une histoire digne d'elle ? Car les événements vont si vite, se succèdent à flots si pressés que les quelques ouvrages dont disposent les Français sont dès maintenant dépassés : je songe aux *Notes* de Sadoul, aux vibrants reportages de Ransome et de Lansbury, à l'exposé loyal d'Etienne Antonelli. A l'heure qu'il est, tout cela date. Alfred Rosmer, qui rentre de Russie avec un énorme bagage de matériaux et d'impressions, ne voudra-t-il pas être cet historien ? Il n'est pas défendu de l'espérer.

Ce qu'a été pour nous, depuis quatre ans, la Révolution russe, il faudrait pour le dire des mots qui n'aient jamais servi, des mots neufs et purs comme le printemps, des mots qui jailliraient du cœur comme de l'onde amère la divine Astarté. Elle a été comme le pain quotidien dont nous nous sommes nourris. Nous avons participé, par l'allégresse ou par l'angoisse, à toutes les vicissitudes de son destin.

Avons-nous fait suffisamment pour elle ? Lui avons-nous prêté cet appui absolu qu'elle attendait de nous ? Avons nous assez fortement compris qu'à cette heure, en quelque lieu que nous soyions, la préoccupation de son salut, de sa victoire, doit tout primer et qu'auprès d'elle, il n'y a rien, il ne peut rien y avoir sinon des intérêts dérisoires ou des entraînements subalternes ?

Avons-nous assez réfléchi sur ce que serait pour nous l'étendue du désastre, l'immensité sinistre de la nuit, si demain cette torche grandiose qui brûle à l'Est de l'Europe, au centre de l'ancien monde, venait tout à coup à s'éteindre ? Nous sommes-nous assez dit que la particularité sublime de la Révolution russe, c'est de n'être pas russe, mais mondiale ; et, semblable au Christ de la légende, mort pour l'humanité tout entière et non pour un seul peuple élu ; c'est pour les prolétaires de tous les pays et de toutes les races que souffrent, combattent et succombent les prolétaires de la Russie soviétique. Prolétaires de tous les pays, réentendez le cri de Marx : **Unissez-vous !** Unissez-vous d'abord autour de la Révolution russe, brasier incandescent et crépitant d'où jaillira dans l'avenir l'étincelle sacrée qui portera l'incendie sur tous les points de ce vieux monde.

Il y a un an à peine — un ou deux mois avant Tours — deux de nos camarades, guesdistes de vieille date acquis à la 3e Internationale, allèrent voir à Passy le vieux Guesde solitaire et aigri. Ils ne purent le gagner à leur cause, s'ils le tentèrent toutefois. Mais ils obtinrent de lui ce mot frappant que je voudrais redire : Il faut monter la garde autour de la Révolution russe, par quoi le vieux lutteur entendait signifier ceci : que, nous, soldats détachés de la révolution

russe, nous en tenons le front de France comme d'autres le front d'Italie, le front d'Allemagne, le front d'Angleterre ou des Etats-Unis...

Pourquoi les communistes sont-ils tout seuls à le tenir, ce front de France, tout seuls à la monter, cette garde que le vieux Guesde réclamait impérieusement de nous ? Pourquoi faut-il que de trop nombreux socialistes soient, dans tous les pays et notamment en France, des ennemis de la Révolution russe ? Pourquoi ne peut-on s'empêcher de penser que, si elle était vaincue, ils seraient aussi les premiers à danser autour d'elle l'horrible danse du scalp ?

Ce n'est pas aux formules qu'il faut juger les hommes. Ni les hommes ni les idées. Ce n'est point sur le fait qu'ils récitent par cœur la formule d'Amsterdam — vous savez : « la tactique éprouvée et glorieuse basée sur la lutte de classe ! » — qu'un Renaudel et un Thomas, un Léon Blum et un Boncour, un Jean Longuet et un Paul Faure doivent finalement être jugés. Qu'est-ce qu'ils ont fait, depuis Tours, pour la Révolution russe ? Ce qu'ils ont fait pour elle ? Néant. Ce qu'ils ont fait contre elle ? Voyez *le Populaire*, cet égoût collecteur de toutes les calomnies, de toutes les diffamations contre les Soviets...

Si les soviets n'avaient contre eux que les Etats capitalistes et s'ils avaient pour eux le prolétariat universel, nous pourrions être assez tranquilles. Mais jusque dans son attitude à l'égard du gouvernement ouvrier, le prolétariat a été criminellement divisé. Qui donc l'a divisé sinon les social-traîtres et les centristes, qui, par haine du communisme et de la 3e Internationale, se sont jetés dans les bras de la réaction ?

Tant qu'il a suffi de crier « Vive la Révolution russe ! Vive la République des soviets ! », nos centristes ont crié à tue-tête : *le Populaire* a fait un boucan infernal. Mais un jour est venu où les Russes ont demandé autre chose que des cris : des actes ! Quels actes ? L'exclusion des tièdes et des traîtres, le rejet des méthodes opportunistes, l'adhésion sans réserve à la 3e Internationale. Mais c'était trop demander à ces petits-bourgeois enracinés de centristes : mis en demeure de choisir entre l'opportunisme et la Révolution russe, ils ont choisi l'opportunisme qui leur allait, ma foi, si bien que, s'il n'avait pas existé, ils l'eussent à coup sûr inventé.

Il s'en sont pris d'abord non pas à la Révolution russe elle-même mais, histoire de donner le change, au Communisme et à la 3e Internationale : Zinoviev, à défaut de Lénine et de Trotsky, trop populaires, est devenu leur bête noire. Puis, d'audace en audace, ou mieux, de vilénie en vilénie, ils sont partis en guerre contre la Révolution russe elle-même. Il y a deux jours, on l'accusait de s'être atrocement souillée de sang alors que Pierre Pascal a démontré le contraire et que Georges Sorel peut écrire que « la tolérance des bolcheviks a dépassé de beaucoup celle que l'on a rencontrée durant la guerre dans les nations de

l'Entente ». Et, pas plus tard qu'aujourd'hui, Jean Longuet annonce avec une sorte de joie sauvage que « la locomotive communiste renverse la vapeur », que Lénine avoue la défaite des soviets sur tout le front économique et que, « comme tous les généraux vaincus, il opère sa retraite stratégique ».

Je ne sais rien de plus poignant que la sincérité profonde de ces chefs bolcheviks, d'un Lénine en particulier, faisant publiquement l'examen de leurs erreurs, de leurs fautes ou de leurs malchances, disant reconnaître que parfois ils ont devancé l'heure fatidique, que le pouvoir des soviets sur le terrain économique a subi « une défaite bien plus grave » que toutes les défaites militaires « et que le relèvement de la production a été empêché par les réquisitions dans les villages et par l'introduction des méthodes communistes dans les villes ».

Pour oser dire de telles choses, pour ne pas reculer devant de tels aveux, il faut à un Lénine plus de viril courage qu'il ne lui en a fallu pour tenter contre toute espérance l'insurrection du 7 novembre. Mais le journal de Jean Longuet n'est pas sensible à de telles grandeurs : tant la haine du bolchevisme peut éteindre en certaines âmes jusqu'au sentiment de la solidarité révolutionnaire.

Les prolétaires qui, par le vaste monde, répondent en ce moment à l'appel de l'Internationale, ne se demandent pas si la République des soviets a plus ou moins exactement réalisé le communisme. Leurs pères de 71 « n'attendaient pas miracle de la Commune... » Ils savaient — comme l'a dit Marx — que « pour réaliser leur propre émancipation, ils auraient à traverser de longues luttes et toute une série de progrès historiques qui transformeront les circonstances et les hommes ».

Les prolétaires de 1921 n'attendent pas davantage de miracles de la dictature du prolétariat. Ils ne croient pas au miracle, mais à l'effort patient, au labeur héroïque des hommes et des idées. Ils savent que le communisme ne sera pas l'œuvre d'un jour, « qu'on ne l'introduit pas par des décrets du peuple » qu'il se réalise lentement au cours d'un processus créateur auquel s'appliquent à merveille les mots d'*évolution révolutionnaire* dont on s'est trop souvent, chez les opportunistes, servi sans rime ni raison.

Les prolétaires savent tout cela : ils n'en chérissent pas moins la Révolution soviétique ; ils la chérissent parce qu'elle souffre et ils l'admirent parce qu'elle persévère. Ils s'identifient avec elle comme le sans-culotte de l'an II s'identifiait avec la République : elle est comme la chair de leur chair et le sang de leur sang. Et les applaudissements qui iront vers elle, au jour du quatrième anniversaire, feront justice des ricanements haineux et des exégèses perfides de ceux qui l'embrassaient hier et qui, s'ils le pouvaient, l'étoufferaient aujourd'hui.

Victor Serge

1890-1947

Révolution-légende et révolution-réalité

De son vrai nom Victor Lvovitch Kibaltchitch, Victor Serge était né en Belgique de parents émigrés russes et grandit dans la pauvreté, s'instruisant seul à la maison et dans les bibliothèques publiques. Militant des Jeunes Gardes socialistes très jeune, il se tourne vers l'anarchisme après sa rencontre avec Raymond Callemín en 1906. Il s'installe à Paris et y crée le journal l'Anarchie, retrouve Callemín qui est devenu l'un des membres de la « bande à Bonnot ». Arrêté en janvier 1912, il est condamné le 27 février 1913 à cinq ans de réclusion pour recel d'armes volées. En prison au cours de dures années de détention, il travaille comme imprimeur et correcteur, lit beaucoup. Libéré fin 1916, il est expulsé en Espagne où il va vivre quelque temps dans le milieu de la CNT autour de Salvador Seguí le fameux Noy de Sucre, est profondément marqué par la préparation de l'insurrection d'août 1917. Parti en juillet pour rejoindre la Russie il y arrive en février 1919 après bien des pérégrinations et une période d'internement en France. En mai 1918, il adhère au parti bolchevique et milite pendant plusieurs années pour l'Internationale communiste dont il est l'un des meilleurs journalistes, révélant ses qualités de grand écrivain.

Lié à l'Opposition de gauche au temps de l'Opposition unifiée, il est arrêté et déporté à Orenbourg en 1933. Une campagne s'organise autour de son nom pour obtenir sa libération qui intervient en 1935. Il milite toujours par la plume, soutenant et critiquant Trotsky à la fois. Il émigre au Mexique en 1941 et y meurt.

Ce texte est paru en français (probablement une traduction, car le français de Victor Serge est infiniment supérieur) dans le n° 46-47 du 27 octobre 1921 du Bulletin communiste.

L'homme pense mal et peu — le moins possible. Afin de s'alléger la tâche de penser, il a imaginé les idées toutes faites qu'il suffit d'adopter et de répéter, les lieux communs, les images conventionnelles, les clichés. Il s'agit au fond d'une monnaie verbale. Ceux qui pensent ne songent que rarement à demander la valeur de la pièce qu'on leur passe, à en éprouver le métal. Ils deviennent ainsi les jouets d'une foule d'illusions dont il est d'autant plus difficile de se défaire que notre esprit, oblitéré par des connaissances diverses, a quelque peu perdu le sens des réalités.

Les générations qui ont vu et fait la Grande Guerre ne s'attendaient pas à jouer un rôle dans de « grandes révolutions ». Avant la guerre, le mot de « révolution » connaissait une certaine vogue. On peut dire qu'une sorte d'admiration générale l'entourait. Pensant à 1789-1793, on y accolait volontiers l'étiquette de *grande*, et des gens paisibles de mœurs bourgeoises et passablement conservateurs, gagnaient honorablement leur quotidienne bonne chère à compiler ou écrire des tomes laudatifs sur les personnages de « l'épopée révolutionnaire ».

Les témoins de la révolution russe, pas ceux qui en parlent bien au chaud à des milliers de lieues de distance, mais ceux qui la vivent dans les rues même de Petrograd ou de Moscou, peuvent à présent à peu près concevoir ce que fut la grande révolution française — ce que vécurent les citoyens de la République Une et Indivisible. L'histoire — qui n'est le plus souvent que légende, constatons-le — n'en a presque rien dit. Elle a fait pis. C'est à travers Victor Hugo, Michelet et M. Tout-le-Monde qui les vulgarisa, que nous avons appris à concevoir la révolution, tragique, épique, gigantesque, magnifique, superbe, poétique, que sais-je ! Pour en trouver une description plus objective, il faut ouvrir Taine que le grand public ne lit pas — précisément peut-être parce que son amour de la légende en est choqué.

Danton, Robespierre, Marat, la Patrie en danger, Valmy, Thermidor ! L'adolescent ferme son manuel d'histoire ou *Quatre-vingt-treize* et vit défiler dans son imagination grisée un lumineux cortège de héros environnés d'éclairs et de lumière. Madame Roland meurt en disant une très belle phrase... Au fond, et c'est une vérité absolue, la littérature a complètement faussé dans nos esprits l'idée de la révolution française. Si l'on songe qu'elle était, après tout, récente — moins d'un siècle et demi —, on éprouve un grand scepticisme quant à l'appréciation des travaux et des notions historiques... Tout ce que la littérature et la légende ont conservé de la révolution a certes vécu — mais perdu, noyé ; inextricablement mêlé à une foule d'autres éléments. 89-93, ce fut une longue

tourmente où les plus sages ne voyaient plus clair, une angoisse infinie, une ère de brutalités, de crimes, d'erreurs, d'exaltation, de malheur inexprimable.

La Terreur, ce n'est concrètement qu'une mare de sang noirâtre qui pue sous la guillotine dressé jour et nuit, ce n'est, si l'on veut un symbole, qu'un monceau de têtes coupées, hideusement défigurées. Les « géants de la Convention » avaient peur les uns des autres ; la guerre était faite de boucheries atroces et plus laides encore si possible que la « guerre en dentelles du temps des rois ; les campagnes brûlaient et s'ensauvageaient, on avait faim, on se demandait désespérément quand finirait le drame inintelligible. Et presque personne ne prévoyait quoi que ce soit.

En Russie, la Révolution-légende a d'abord puissamment concouru au succès de la révolution-réalité, puis elle lui a fait le plus grand tort. C'est elle qui a divisé les révolutionnaires. Beaucoup d'entre les meilleurs, quand ils ont vu la chose, en ont été épouvantés. Ils ne l'ont pas reconnue, ils l'ont désavouée. Au fond, je ne puis expliquer que de cette façon l'aberration de certains absolument sincères et désintéressés comme Tchaikovsky et Brechkovskaïa, qui sont passés en fait au camp de la contre-révolution, et la stupeur douloureuse d'un Kropotkine devant les événements qui justifiaient ses propres théories (voir sa *Grande Révolution française*) est de même nature. Seuls ont pu demeurer fermes en face des réalités ceux qui étaient bien au-dessus à force de clairvoyance, de sang-froid, de parti-pris ou ceux dont le cœur et l'esprit obtus n'ont qu'une vie sans intensité.

Une révolution n'est pas un poème épique ; on la comparerait avec plus de raison à une crise violente survenant au cours d'une maladie. Et nulle comparaison ne sera meilleure ici que celle que l'on peut emprunter au langage de la biologie ou de la médecine. L'abcès crève, la larve se transforme laborieusement, douloureusement peut-être en insecte, la vie recommence dans la souffrance et le dénuement physique. « Accouchements des sociétés », a-t-on dit. Soit. Un accouchement n'est pas beau. La chair se crispe, se déchire, se révolte, saigne. L'être nouveau naît sans intelligence, sans forces, mais acharné à vivre, souffrant déjà puisqu'il pleure. Et il commence lui aussi par avoir faim.

L'idée de la révolution doit être révisée dans les esprits, au contact de la réalité actuelle, afin d'abord de remplacer une notion fautive par une notion exacte, pour le seul avantage de l'intelligence, ce qui est déjà suffisant, afin, ensuite que ceux qui veulent la révolution et vont vers elle sachent bien où ils vont.

La guerre n'est pas glorieuse. Elle est affreuse. La gloire n'est qu'une notion subjective chez le spectateur — et encore chez le spectateur distant. Sans doute d'Assas, percé de coups de baïonnettes pour avoir crié dans la nuit : « A moi, France, voilà l'ennemi ! » est magnifique... à décrire. Mais la réalité qu'il a

vécue, lui, la seule réalité pour lui a été l'égarement, la soudaine désespérance de l'homme aux abois, cerné, puis l'effroyable douleur physique de sa chair déchirée par les couteaux. La guerre sociale, avec ses drames innombrables, doit être ainsi jugée objectivement et surtout en-dehors des considérations littéraires...

Deux vastes expériences devraient enfin permettre un jugement sain à ceux qui s'en soucient. Quand une vieille société faiblit, se désagrège, mais s'obstine à durer, réprime avec une sénile violence des formes nouvelles de la vie montante, il suffit d'une secousse, intérieure ou extérieure, pour que se produise la révolution. Un monde crève, un monde naît. Le déséquilibre mental dans les foules et les individus devient fréquent. Les fanatismes s'exaspèrent. Hommes et choses sont emportés par une sorte de tempête où les plus forts survivent, mais beaucoup au hasard... Economiquement, le chaos, la désorganisation. On ne peut travailler, la production semble arrêtée. Et puis le vol. Il s'agit toujours d'une expropriation : en 1789-93, le Tiers-Etat exproprie la noblesse et le clergé, en 1917-1921, le prolétariat et le moujik exproprient la bourgeoisie et la noblesse. Or on n'exproprie pas sans songer d'abord à soi — du moins en règle générale. Au moral, le trouble, l'inquiétude, l'angoisse, le désarroi. Les anciennes valeurs sombrent : les nouvelles ne sont point assurées. Telle est la révolution-réalité. Elle ne peut être autre chose.

Pour poursuivre son chemin dans cette tourmente vers l'avenir, ou pour consentir à l'avance à tous les risques d'un voyage à travers cette tourmente, l'homme qui veut « que crève le vieux monde » et que naisse l'ordre nouveau, ne doit plus regarder la réalité à travers la légende — mais en prendre stoïquement son parti. La grande œuvre révolutionnaire, il doit l'accomplir comme une rude et douloureuse tâche nécessaire à l'enfantement de l'avenir.

L.S. Sosnovsky

1890-1937

Ilitch Lénine

Lev Semionovitch Sosnovsky était le fils d'un ancien soldat devenu avocat et gérant d'auberge, doublement pauvre. Il fréquenta le lycée et le quitta volontairement. Préparateur en pharmacie, il rejoignit le parti en 1903, participa activement à la révolution de 1905, puis, traqué, quitta la Russie comme passager clandestin pour Constantinople, vécut à Alger, Paris, Genève, Vienne et revint en 1907, se consacrant de plus en plus à des activités de journaliste clandestin, à la Pravda en 1912. Arrêté en 1913 et exilé, il continue à militer, malgré arrestations et exils répétés, est l'un des dirigeants des soviets à Ekaterinburg et dans l'Oural, participe à la reconstruction politique en Sibérie et en Ukraine, puis, à partir de 1918 se consacre à la Pravda et au journal paysan Bednota. Il devient un des journalistes les plus populaires d'Union soviétique par ses attaques constantes et mordantes contre la bureaucratie. Il fut membre de l'Opposition de gauche, puis de l'Opposition unifiée, exilé et immédiatement condamné au polit-isolator en 1928, résiste à toutes les pressions jusqu'en 1934 où il capitule. Libéré, il est arrêté à nouveau en 1936 et exécuté sans jugement en 1937. Son article reproduit ici a été publié pour la première fois en français dans le numéro du Bulletin communiste qui a suivi l'annonce de la mort de Lénine, n° 8, 22 février 1924.



La douleur qui nous accable nous empêche de bien comprendre qui nous avons perdu.

Cet être extraordinaire a, me semble-t-il, deux faces, l'une tournée vers les siècles futurs, vers tous les peuples et races qui vivent et vivront sur la terre, c'est celle de Lénine ; l'autre, tournée *vers nous, ses contemporains*, ses frères d'armes, ses disciples, ses amis et ses proches : c'est celle d'Illitch.

Qui a dit que Lénine était mort ? C'est faux.

Non seulement Lénine est vivant, mais il ne fait que naître à la vie véritable : c'est seulement maintenant qu'il commence à conquérir les esprits et les cœurs.

Dans les républiques soviétiques, Lénine a gagné les esprits et les cœurs de millions d'hommes. Mais il n'y a pas encore conquis une majorité solide. Il faudra lutter pour faire entrer le léninisme dans la conscience des masses en Russie.

Et dans l'Europe bourgeoise ? Dans l'Amérique archibourgeoise ? Dans les pays coloniaux et semi-coloniaux d'Asie, d'Afrique, d'Australie et d'Amérique ? Presque tout le travail de Lénine reste encore à faire.

Quel communiste pourrait douter du triomphe futur de Lénine en Asie, en Afrique et en Amérique ? Dans leur for intérieur, les maîtres du monde capitaliste eux-mêmes comprennent l'inéluctabilité de l'avènement triomphal de Lénine dans leur empire. Et ils cherchent uniquement par la violence et le mensonge, à retarder la victoire de la justice sur le mal ?

Annonciateur de l'émancipation des travailleurs, héraut de la justice, défenseur des peuples opprimés, champion de la liberté, de l'égalité et de la fraternité humaines véritables, Lénine est vivant.

Et lorsque des foules innombrables l'auront accompagné à sa dernière demeure, sa marche victorieuse ne se ralentira pas. Au contraire, pendant ces heures douloureuses, dans le monde entier, les cœurs des affamés et des esclaves s'élanceront vers lui et écouteront sa voix, car Lénine est vivant et il frappera aux cœurs tant que les démons du capitalisme et de l'exploitation ne seront pas chassés de cette terre.

Oui, Lénine vit et vivra. De toutes nos forces, nous contribuerons à sa vie. A cet effet, nous commencerons en Russie non pas par lui élever des monuments de marbre et de granit — nous aurons toujours le temps — mais par fournir gratuitement à chaque chaumière, à chaque logement ouvrier au moins un opuscule sur sa vie et ses travaux. Il sera composé par ses proches disciples ; il sera écrit simplement de façon à être compris de tous, imprimé sur du beau papier, en gros caractères, orné d'un portrait du maître et écrit dans toutes les langues. C'est vraisemblablement par l'intermédiaire des écoliers que nous le ferons parvenir aux familles, car il n'en est presque pas une qui n'ait un enfant à l'école. Ensuite nous éditerons un livre détaillé de la vie et des travaux de Lénine

qui sera distribué gratuitement à tous les instituteurs de notre pays et leur servira de manuel pour l'enseignement du léninisme.

Lénine pénétrera alors dans les endroits où l'on n'avait encore que trop peu entendu parler de lui, et il gagnera des millions d'esprits et de cœurs à la cause du communisme.

Mais si Lénine n'est pas mort et ne mourra pas, pourquoi donc une telle douleur ? Pourquoi, par un froid terrible, des centaines de milliers de travailleurs attendent-ils, dans les rues et sur les places de Moscou, leur tour d'entrer dans la Salle des Colonnes pour défiler devant le cercueil de Lénine et dire adieu à leur camarade bien aimé ? C'est à Ilitch qu'ils disent adieu. Oui, pour notre malheur, nous avons perdu Ilitch. Cet homme si vivant, si proche de nous, si aimé, si cher, nous a quittés.

Lénine et Ilitch : chef, figure historique et gigantesque et en même temps personnalité attirante au plus haut point.

Cette coïncidence n'était pas fatale. Le chef, le penseur, le combattant, le dirigeant, pouvait exister sans les qualités personnelles de cœur d'Ilitch. Le chef aurait lancé dans les masses de grandes idées, donné des ordres et des préceptes excellents. Mais sa personnalité aurait pu rester étrangère au peuple, incompréhensible, fermée. Il aurait même pu être un homme avec beaucoup de défauts et faiblesses inhérents à la nature humaine. Il aurait pu être admiré et respecté, mais pas aimé. Il aurait pu avoir d'innombrables ennemis personnels parmi ceux qui auraient eu à souffrir de ses injustices à leur égard.

En fin de compte, tout ce qui se rapporte à sa vie privée aurait été, devant le tribunal de l'histoire, éclipsé par ses services politiques et sociaux. Et le cercueil de ce chef aurait également été suivi par une foule immense mais animée d'autres sentiments.

Mais si les sanglots éclatent dans la Salle des Colonnes, si tous les visages sont baignés de larmes, c'est parce que la douleur d'avoir perdu Ilitch étreint tous les cœurs.

Ilitch, c'est-à-dire l'être proche, exceptionnellement aimé. Qu'était-il pour nous ? Un père ? Un frère ? Un tendre ami ? Un fils unique ? Tous ces mots sont impuissants à exprimer les sentiments nouveaux qu'a enfantés la *nouvelle famille humaine*, le parti prolétarien.

Oui, Ilitch était pour nous plus qu'un père, un frère ou un fils. Nous aimions en lui ce qu'il y a de **meilleur** en chacun de nous, qui faisons partie de cette collectivité.

Sa simplicité charmante, sa sollicitude touchante, sa sagesse et sa justice, son désir d'aider tous ceux qu'il pouvait aider, lui gagnaient tous les cœurs.

Homme d'une rare pureté morale et de la plus grande modestie dans sa vie privée, (autrefois on l'aurait appelé un saint), notre cher Ilitch était pourtant étranger à tout rigorisme en ce qui concernait les autres. Il comprenait parfaitement nos faiblesses, connaissait très bien nos défauts. Mais il ne faisait jamais la morale à personne et ne se posait jamais en mentor. Parfois seulement, sans aucune parole, il clignait de l'œil de façon moqueuse avec un léger sourire et le coupable se sentait plus puni que par une dizaine de résolutions du comité central ou de la commission de contrôle.

Ceux qui n'ont pas vécu à ses côtés ne peuvent se figurer combien ce dictateur était tendre pour les gens et attentifs à leurs besoins. Peu avant la mort d'Ilitch, Enoukidze transmit à l'Institut Lénine une liasse de notes que Lénine lui avait adressées et qu'il conservait chez lui. Dans toutes, Lénine intervenait pour quelqu'un. Il fallait donner un peu de nourriture à celui-ci, une chambre à celui-là, en soigner un autre, l'envoyer dans un sana etc. Chacune de ces demandes était accompagnée de raisons détaillées et chaleureusement motivées. Comme si, pour Enoukidze et n'importe lequel d'entre nous, la parole d'Ilitch n'était pas à elle seule une raison suffisante ! Mais, délicat et modeste à l'extrême, Ilitch, même quand il demandait une paire de chaussures pour quelqu'un qui n'en avait pas, s'efforçait de démontrer que cette demande était justifiée.

Il est difficile de se représenter combien Ilitch était doux et sensible. On sait qu'envers ceux qui, par leur action, nuisaient à la révolution, il était le plus rigoureux et implacable. Il était capable, dans ces cas, de rompre immédiatement et irrémédiablement avec ses meilleurs amis.

Mais quelle n'était pas sa sollicitude pour les « égarés » qui revenaient au bercail ! Un jour, je m'adressai à lui en faveur d'un ouvrier exilé à Arkhangelsk pour avoir organisé un groupe contre le parti. A peine lui ai-je dit que cet ouvrier m'avait dit avoir compris son erreur qu'il me dit : « Ecrivez tout de suite au CC pour qu'on réexamine son affaire. Je vous appuierai ».

Aussi aucun de ceux qu'Ilitch fustigeait impitoyablement dans les assemblées et la presse, ne lui en gardait rancune. Ces jours-ci, j'ai été le témoin de la profonde douleur que sa mort causait à un camarade qu'il avait pourtant tancé rudement pour sa position politique. Son *amour*, sa *confiance*, son *respect*, son *dévouement* pour Ilitch avaient effacé en lui toute rancune personnelle.

C'est pourquoi Ilitch avait des ennemis de classe, mais aucun ennemi personnel. C'est là un cas extrêmement rare. C'est pourquoi il était si facile de vivre avec et autour de soi un homme d'une telle sagesse, aussi impartial et juste.

Personnellement je m'efforçais de déranger le moins possible Ilitch par des appels téléphoniques ou des visites. Mais la conscience que j'avais qu'aux heures difficiles je pouvais lui donner un coup de téléphone et, au bout de quelques secondes, entendre sa voix, me donnait des forces et de l'énergie au

travail. Sans doute en était-il de même pour beaucoup d'autres militants. C'est *cela* que nous avons perdu. Et personne au monde ne pourra nous le rendre. Chacun a besoin de sentir qu'il existe un être auquel il peut confier sa douleur et ses chagrins et, sans cela, il est difficile de vivre. Pour tout le parti, pour tout le prolétariat, pour toute la paysannerie, Ilitch était un refuge, la personnification de la justice, de la vérité, de la bonté.

« J'irai jusqu'à Ilitch lui-même ! ». Qui n'a entendu, à la ville ou au village, ce cri de l'homme désespéré de ne pouvoir se faire rendre justice ?

Et l'on allait jusqu'à Ilitch. Et ceux qui étaient arrivés à lui, qu'il avait écoutés, que sa simplicité, sa sollicitude et sa bonté avaient touchés, retournaient chez eux et proclamaient qu'Ilitch était juste. Voilà ce que nous avons perdu.

Le peuple ne connaît pas, de façon générale, la sollicitude qu'il avait pour les camarades dont il jugeait qu'ils avaient besoin de repos ou de soins.

Pendant ses dernières années, il demandait presque à chaque communiste s'il avait eu un congé, s'il s'était remis et se réjouissait sincèrement d'entendre une réponse affirmative. Il voulait que le CC adopte une série de mesures spéciales pour la conservation de la santé des vieux militants. Il demandait que chacun d'eux se fît examiner périodiquement par les médecins. Il réclamait, parfois contre la volonté des intéressés, que l'on envoie de force en congé des camarades qui lui paraissaient fatigués. En ce qui le concernait lui, non seulement il s'occupait peu de lui-même, mais il enfreignait les décisions du CC sur les congés qui lui étaient accordés. Discipliné et exigeant pour les autres, Ilitch ne violait les décisions du parti que lorsqu'il s'agissait de sa santé personnelle.

Et maintenant, Ilitch n'est plus. Nous lui disons notre dernier adieu ; notre regard chargé de tendresse et de reconnaissance se pose une dernière fois sur son visage immobile.

Adieu, Ilitch ! Adieu, notre seul aimé ! Merci de nous avoir aidés à devenir ce que nous avons été, tes élèves, tes auxiliaires, tes compagnons d'armes et maintenant tes héritiers, et les continuateurs de ton œuvre.

Merci pour le bonheur indicible que nous avons éprouvé à travailler avec toi, sous ta direction, pour le bonheur de toute l'humanité.

Adieu Ilitch aimé ! Pendant ta vie, respectueux de ta modestie, nous nous faisons scrupule de parler de notre affection, de notre dévouement, de notre confiance et de notre respect pour toi. Maintenant tu n'es plus. Nous tous, petits si on nous prend à part, mais collectivité puissante, nous nous efforcerons de faire fructifier ce que tu as mis de meilleur en nous et de prouver par nos actes combien nous t'aimons. Nos ennemis ne verront pas dans les rangs des léninistes

la scission qu'ils espèrent. Ce n'est pas en vain que, durant des dizaines d'années, nous nous sommes instruits à ton école, cher Ilitch !

Paul Levi

1883-1930

Critique de la position de Trotsky sur l'Octobre allemand

Paul Levi, fils de banquier, fit des études de droit, devint un brillant avocat dont la fortune personnelle lui permit quelque temps de satisfaire ses passions et de collectionner les jades et les jolies femmes. Son intelligence le conduisit pourtant au parti social-démocrate pour lequel il commença à plaider. A la veille de la guerre, il défendit Rosa Luxemburg : rencontre décisive, il devint son amant, son confident, son camarade de combat. La guerre les sépara. Mobilisé, il fut réformé en 1916, passa en Suisse pour y assurer la liaison entre l'Allemagne et les internationalistes européens, se lia à Lénine, Zinoviev, Radek et autres émigrés. Lénine dira de lui qu'à cette date il était déjà un bolchevik, compliment exceptionnel de sa part à l'égard d'un non-russe. Membre de la direction en 1918, il s'oppose aux tendances gauchistes de Liebknecht, échappe miraculeusement à l'assassinat des dirigeants du jeune parti communiste et mène l'enquête sur leur disparition. Devenu le dirigeant incontesté de leur parti, il organise la scission pour se débarrasser des « gauchistes », puis l'oriente vers la fusion avec le parti social-démocrate indépendant qui fera naître le premier parti communiste de masse après le parti russe. Il entre en conflit avec l'exécutif pour la politique scissionniste de ce dernier en Italie, puis s'oppose à la politique qui mène au désastre de l'action de mars en 1921. Il est exclu pour l'avoir dénoncée publiquement, malgré les efforts de Lénine. Il rallie alors les Indépendants et avec eux le parti social-démocrate. En 1923, il était le leader de la gauche social-démocrate, partisan de former un gouvernement ouvrier avec les communistes. Au cours des années suivantes, il combattra avec acharnement

contre les tueurs de droite et les militaristes. Il se suicide en se jetant par la fenêtre. Le texte qui suit est un extrait de son introduction à l'édition allemande du livre de Trotsky Leçons d'Octobre. Il a été rédigé en janvier 1925.

Trotsky persiste dans la thèse selon laquelle il existait en Allemagne, en octobre 1923, une situation dans laquelle le parti communiste, avec une résolution analogue à celle de Lénine en octobre 1917, aurait pu réussir à prendre le pouvoir. Il est pour nous tout à fait compréhensible que Trotsky en arrive à cette hypothèse. La guerre de la Ruhr a été perdue. On peut en toute certitude affirmer que ce qui est arrivé est sans équivalent dans l'histoire contemporaine, et peut-être dans l'histoire tout entière. Un peuple a été entraîné dans une guerre terrible de quatre années dont la fin n'a fait qu'exacerber ses souffrances. Selon l'opinion générale, il faut croire que la leçon a été comprise : seul le brochet mord deux fois le hameçon et l'on dit qu'ainsi il supprime la douleur. Les Allemands — il est bien connu qu'il s'agit d'une nation très émotive — ont mordu deux fois.

La guerre de la Ruhr a été menée selon la formule de la Guerre Mondiale. Comme cette dernière, elle a été une lutte sur les principes, une lutte sur la sainteté des traités et toutes sortes de belles choses. Mais le gouvernement allemand a fait cette seconde guerre avec des méthodes plus inhumaines que le gouvernement wilhelminien (de Guillaume II -CLT) dans la Guerre Mondiale. Du point de vue de la bourgeoisie allemande, la Guerre Mondiale gardait au moins une trace de décence. On tue l'ennemi et on continue de piller son propre peuple comme à-côté agréable, pour ainsi dire.

Dans la guerre de la Ruhr, ces aspects marginaux sont devenus honteux et le cœur de cette affaire est que les Français ne se sont pas souciés de connaître toute l'arnaque. Au contraire, plus cela durait et plus ils avaient de chances de prendre pied dans la Ruhr de façon permanente, tandis que les conséquences intérieures étaient dévastatrices.

Une semblable démolition totale de toutes les conditions sociales, telle qu'elle s'est produite en Allemagne, n'avait peut-être jamais été vue nulle part ailleurs. De l'océan de larmes que représenta la guerre de la Ruhr émergea une petite couche de capitalistes qui accrurent leur puissance économique comme leur soif du pouvoir politique, et qui avaient déjà commencé un terrible tri dans leurs propres rangs de capitalistes. La précoce saignée inflationniste s'arrêta et les « honnêtes gens » qui n'avaient pas saisi à temps la possibilité des pillages de la Ruhr, furent mis à genoux. La classe moyenne, celle de l'industrie comme les intellectuels, perdit ses bases économiques. Les travailleurs virent leurs salaires

en pfennigs-or fantastiquement réduits, et cet effet sur leur base économique signifia aussi que les structures organisationnelles, syndicats, coopératives, syndicats, etc. étaient également à genoux. On peut dire à coup sûr que ce fut un tremblement de terre social bien plus terrible que celui que Trotsky décrit.

L'hypothèse de Trotsky a pour elle une certaine *logique* pour lui : puisque l'humanité ne s'est pas éteinte après une telle catastrophe sociale, un pouvoir quelconque doit émerger qui formera une nouvelle structure. Et dans cette mesure, on peut aussi aller plus loin avec Trotsky car logiquement la force qui doit émerger après cette catastrophe ne peut pas être celle qui en est la cause, aussi n'est-il que logique que tout cela se termine par la prise du pouvoir par le prolétariat.

Trotsky ne se trompe que sur un seul point, mais c'est une erreur d'importance. Il ne découle pas en effet de ce qui précède que cette force doive être le parti communiste, seulement parce que le parti communiste allemand est affilié à l'Internationale communiste, et simplement parce que, à un moment donné, dans une situation sans équivalent en Russie, Lénine a fait un pari et l'a gagné, et aussi que c'est par hasard — nous ne savons pas si Trotsky est d'accord avec cette prémisse — que Grigory Zinoviev est responsable de la IIIe Internationale. Aussi si ces trois préconditions coexistaient, que la situation allemande soit entièrement comparable à celle de la Russie, que l'Internationale communiste soit devenue l'organisation la plus impeccable qui ait jamais existé, et que Zinoviev soit devenu un homme politique de grande stature et non juste un imbécile de dimension européenne, alors nous soulignons : néanmoins, même si toutes ces préconditions étaient réalisées, le KPD n'avait pas encore gagné la légitimité pour se porter candidat comme la force susceptible de façonner l'Etat après cette catastrophe.

On ne peut gagner un tel droit que légitimement. Les bolcheviks non plus n'auraient pas pu gagner le pouvoir en octobre sur la base d'une déclaration selon laquelle ils se sentaient eux-mêmes aptes à ce travail, mais seulement sur la base d'une politique déterminée qu'ils avaient poursuivie d'avril à octobre 1917. C'est elle qui donnait aux bolcheviks la légitimité nécessaire.

Dans les tragiques circonstances que vivait l'Allemagne, une telle politique n'était pas si difficile à mettre en avant. Comme on l'a déjà montré, il y avait bien entendu l'expérience antérieure de la Guerre Mondiale : il suffisait en effet de cela pour démontrer à quel point cette guerre de la Ruhr était une agression de pillage des capitalistes allemands contre les non-capitalistes allemands, et l'objectif de cette politique devait être de s'assurer que les classes sociales qui avaient souffert de ce tournant se tournent contre ceux qui avaient été à l'origine de cette politique. Dans cette situation qui, s'ils avaient été de vrais communistes, était un coup de chance sans précédent, un Monsieur-Je-sais-tout et un

autre Monsieur-Je-sais-tout plus important encore se distinguèrent en traçant une fois de plus le destin du parti communiste. Ainsi Radek fit-il à Moscou son discours sur Schlageter et ses lunettes, scintillant d'enthousiasme, furent aperçues à Berlin. Le camarade Zinoviev donna sa bénédiction, car on ne peut tolérer aucun « nihilisme national » dans les rangs communistes.

Si on lançait de cette façon le mot d'ordre au sommet, on peut bien entendu imaginer l'effet produit aux échelons inférieurs. Alors, comme dans toutes les institutions de ce type, particulièrement celles du type armée, mais aussi au parti communiste, la loi de l'exagération du sommet à la base commença à jouer. Après tout, les Moscovites tenaient ce langage et tout le monde pouvait imaginer comment ce fut élaboré plus bas et plus tard quand les sergents de district Remmele, Koenen et Ruth Fischer firent passer, et comment il fut perçu, sorti de bouches aussi illustres — pour ne pas parler des fonctionnaires du bas de l'échelle en Saxe, Thuringe et Rhénanie. Et le résultat de tout cela fut qu'au lieu d'une solide force prolétarienne à la fin de la guerre de la Ruhr, il y a eu une puanteur national-communiste qui empoisonna l'Allemagne entière. Les national-communistes revendiquèrent le même droit que revendiquaient les communistes, d'être les héritiers de ceux qui avaient fondé l'Allemagne : les uns se présentaient comme national-communistes et les autres comme communistes nationalistes, de sorte qu'au fond ils étaient identiques. Tous deux présentèrent leurs revendications presque en même temps, l'un en Saxe, l'autre à Munich. L'histoire rejeta l'un et l'autre, certainement pas parce qu'elle voulait approuver ou ratifier l'état de choses existant, mais parce que ceux qui réclamaient leur droit à l'héritage ne prouvaient pas qu'ils étaient des héritiers légitimes. Nous ne sommes pas de ceux qui glorifient le passé ou le présent — car nous voyons approcher sa fin. Nous avons eu la bonne fortune d'éviter le sort soit d'une dictature de militaires moscovites, ou d'une sexopathologie autrichienne, et cela s'explique sur le plan politique et éthique.

Et nous pensons ainsi que, dans son hypothèse actuelle, le point de départ de Trotsky est faux.

En ce qui concerne les circonstances allemandes de 1923, si la critique trotskyste est fautive dans son hypothèse, il est d'autant plus incompréhensible qu'elle puisse avoir tant d'importance en Russie. Nous croyons que, pour le rendre compréhensible, il nous faut démontrer deux particularités de cette critique.

Avant tout, la critique prend la personne de Lénine dans une situation politique imaginaire et oppose à ce Lénine agissant hypothétiquement le vrai Zinoviev. Ainsi est démontrée l'une des particularités de la vie intellectuelle actuelle du parti communiste russe. Nous croyons pouvoir d'avance assurer à nos lecteurs que nous ne voulons pas laisser se développer le soupçon que nous

cherchons à minimiser l'œuvre de Lénine, et que ces gens qui manient des idées marxistes, qui, même aujourd'hui ne voient dans toute la révolution russe rien de plus qu'un putsch communiste avec un peu d'extension ne nous sont pas tout à fait étrangers, aussi bien à nous qu'à nos idées. Les réalisations de Lénine sont grandes et continueront de l'être car il fut selon nous le premier socialiste à s'attaquer avec confiance au problème de « la prise du pouvoir par le prolétariat ».

La plupart des socialistes d'Occident ont peur de ce problème comme de la tête de la Méduse.

Au lieu de formuler de façon juste, véridique et concrète ce problème, ils se coalisent à toutes sortes de phrases bien tournées sur la démocratie, la coalition, la phase de transition et autres belles questions qui, l'un dans l'autre, ne clarifient pas du tout, mais masquent le problème. D'un autre côté, Lénine a depuis longtemps reconnu ce problème et pris des initiatives pour sa solution. Que la solution choisie par la Russie soit juste, et si elle est telle quelle soit applicable à tous les pays, c'est une question tout autre et ceux qui, comme moi, n'y répondent pas par l'affirmative, ne font ainsi aucun dommage à la stature des réalisations de Lénine. C'est à juste titre qu'on célèbre aujourd'hui Christophe Colomb comme le découvreur de l'Amérique, alors même qu'il croyait se rendre en Inde.

Mais cette reconnaissance de la stature de Lénine, qui n'est pas une mauvaise chose en soi et qui est partagée par beaucoup, conduit à deux phénomènes dont on peut voir les dangers dans l'œuvre de Trotsky. L'un est l'apparition d'une philologie de Lénine, semblable à celle de Goethe en Allemagne ou à la littérature des Pandectes du Moyen âge. Ainsi, pour chaque situation particulière, on va citer volume, chapitre, paragraphe et clause qui correspond ou non, selon le cas, à la situation donnée. Au lieu de la critique vivante, ce qu'on fait, c'est « le maître a parlé ». Non seulement c'est de cette façon que Trotsky cite les mots de Lénine, mais il le fait avec une certaine justification agressive parce qu'il oppose les paroles de Lénine aux détenteurs matériels actuels de l'âme de Lénine. Ses adversaires ne demeurent pas oisifs, car Kamenev, Zinoviev et Staline disposent de tous les travaux, mots, allusions de Lénine pour réfuter Trotsky. On en fait des commentaires et des traités. Le *Tausves Jontof* n'est pas encore écrit, mais à coup sûr, il le sera.

Exactement comme la pensée de Lénine est à la fois fossilisée et sacrifiée, de même c'est l'aventure qui arrive à ses œuvres. Nous l'avons dit, la stature de Lénine a été un problème parce que beaucoup étaient trop timides pour l'attaquer, même sur le seul plan théorique. Ce qui l'élève au-dessus des autres marxistes, c'est qu'il a été créateur sur le plan de l'organisation. C'est ce qui a fait que ceux de ses successeurs qui ne pensent pas ne voient que l'aspect

organisationnel. C'est très facile d'organiser ainsi tous les problèmes politiques. Tous sont ainsi réduits à perdre leur temps et ce ne sont pas seulement les cerveaux des vrais enfants qui ne sont jamais aussi inventifs et ne créent que quand ils jouent. L'histoire du parti communiste allemand le prouve. Le besoin enfantin de jouer s'y exprime essentiellement dans l'usage de la terminologie militaire et « les chers petits » parlent de coiffer le casque et de ceindre l'épée.

Il y a comme un soupçon que Trotsky — dont le passé, cependant, le défend contre cette accusation, puisque ses premiers conflits avec Lénine se sont situés dans ce domaine — a, dans une certaine mesure réduit ce danger. On ne peut prendre en mauvaise part que le fondateur de l'Armée rouge se laisse aller à des images militaires — après tout, c'est son domaine. Mais néanmoins, que signifie quand Trotsky aussi, presque dans le style de Zinoviev, parle de périodes différentes de stratégie et de tactique, comme si une période était remplacée par une autre ? Qu'est-ce donc que la tactique ? Rien de plus que la somme des mesures nécessaires pour atteindre un objectif militaire existant. Aussi la tactique sans stratégie n'est pas une campagne ni même une manœuvre puisqu'il n'y a pas de stratégie militaire.

Il faut le décrire pour mieux comprendre toute l'absurdité qu'il y a à transférer ces conceptions militaires à la lutte de classe prolétarienne. La lutte de classe prolétarienne a un objectif en fait — l'émancipation de la classe ouvrière et le remplacement du capitalisme. Comme on le sait, ce but sera atteint, non pas par une révolution en forme de fourchette, mais dans un mouvement total de la classe ouvrière. A l'intérieur, les mouvements individuels et les luttes de la classe ne sont pas des mesures techniques-tactiques, mais une partie de l'objectif lui-même. Ainsi, à quel ridicule serait vouée la politique communiste des dernières années si la stratégie et la tactique dans la lutte de classes n'étaient pas coordonnées et avaient été séparées ?

Quelles mesures « tactiques » nous ont-elles inspirées ? Il y a eu d'abord le front unique, puis la scission syndicale et, grinçant des dents d'exaspération, on recommence tout et ainsi de suite.

(...) La révolution européenne, qui était la base sur laquelle ils (les bolcheviks) avaient fait leur révolution, ne s'est pas produite. Que les bolcheviks aient fait cette hypothèse ne les discrédite nullement à nos yeux, parce que c'était leur devoir de socialistes de faire reposer leur politique sur cette probabilité. Il n'y a pas à chercher de culpabilité ou d'innocence de ceux qui sont impliqués dans cette défaite de la révolution, et la question de savoir qui s'est trompé en Occident et qui s'est trompé en Russie n'a aucun intérêt aujourd'hui. Mais il est clair qu'elle ne s'est pas produite et il faut en tirer des conclusions.

Français en Russie

Les Trois Pèlerins

Raymond Lefebvre, Vergeat, Lepetit

Trois jeunes militants du Comité de la IIIe Internationale, et leur interprète Sacha Toubine, partis à l'occasion du IIe Congrès de l'Internationale communiste en 1920, ont disparu au cours de leur voyage de retour. Nous reproduisons ci-dessous des témoignages de Pierre Pascal et Angelica Balabanova sur leur séjour et une lettre de Jacques Sadoul à Paul Vaillant-Couturier confirmant la mort des trois.

Pierre Pascal

Lepetit, Vergeat et Lefebvre en Union soviétique

Leur voyage en Russie comme ils l'auraient bien conté eux-mêmes : Lefebvre avec sa verve endiablée de chroniqueur, Vergeat, sage et posé, détaillant simplement son carnet de notes et Lepetit animant le tout par son grand cœur passionné de révolutionnaire. La destinée a uni leurs noms, ils étaient venus ensemble en Russie, ils sont partis ensemble et la tempête tragique les a tous engloutis avec le frêle esquif qui les ramenait de Moscou vers l'Occident. Après leur séjour, un égal amour de la Russie soviétique les unissait aussi, non pas une sympathie froide et réservée, mais un amour profond et actif se changeant en une haine farouche et maintenant documentée contre les gouvernements capitalistes dont la rage impuissante a fait subir tant de tourments à la première nation socialiste. Quels ardents défenseurs et quels partisans dévoués le gouvernement soviétiste a perdus en leur personne. Et surtout, comme ils étaient bien munis d'arguments après leur voyage pour réfuter les calomnies de la bourgeoisie sur la Russie soviétiste.

Mais à part ces traits communs, ils étaient de caractères bien différents. Lefebvre était délégué officiel au congrès, il en suivait assidûment les séances, prenant part aux discussions, soutenant les opinions les plus radicales, sortant peu du milieu des délégués. Son âme ailée de poète était dénuée d'inquiétude. Son bonheur était sans mélange de se trouver dans une Russie victorieuse du patriotisme assassin et de l'impérialisme pillard. Il se repaissait, il s'exaltait du spectacle de la Révolution. Les minuties industrielles ou économiques, les difficultés ou les imperfections d'application ne retenaient pas son regard. Il lui suffisait de voir l'enthousiasme des masses prolétariennes pour être certain que ces inconvénients passagers disparaîtraient rapidement. En Ukraine surtout, il avait été frappé de ces populations entières accourant sur le passage des représentants de l'Internationale communiste, il avait parlé dans des meetings de dix mille assistants, il avait compris la haine de ces masses contre les envahisseurs et les vandales polonais. Son âme avait vibré avec la leur et il était heureux. Il retournait en France enrichi de souvenirs suffisants pour animer toute

une campagne de presse et de réunions publiques à la louange et à la gloire sans mélange de la Russie soviétique.

Ses compagnons de route, comme j'ai dit, étaient bien différents. Ils étaient venus en Russie chargés d'une mission d'information par les syndicats minoritaires dont ils faisaient partie. Eux n'étaient pas des littérateurs qui avaient eu besoin de la guerre pour comprendre les horreurs du capitalisme. C'étaient des révolutionnaires de race déjà prêts depuis longtemps à aimer la Russie des Soviets. Seulement, jusqu'à ces derniers temps, le communisme n'était pas connu en France. Le Parti socialiste était désespérément enlisé dans l'union sacrée et l'opportunisme. Un révolutionnaire sincère était naturellement porté à nier l'action politique, sinon à adhérer complètement à l'anarchisme. Vergeat et surtout Lepetit, en bons syndicalistes, étaient donc plutôt anarchisants que communistes quand ils sont entrés sur le territoire russe. Mais ils ont passé leur temps à voir et à étudier. Laissant de côté la plupart de séances du congrès où l'on parlait davantage d'idées que de faits, ils ont du matin au soir parcouru Moscou pour s'enquérir et pour remplir de chiffres et de données substantielles les cadres du programme qu'ils s'étaient tracé. Administration, Armée, Mines, Industries, Agriculture, Justice, Parti communiste, autres partis, fonctionnement des soviets, rien n'était oublié. Ils ont visité à fond les usines, ils ont posé des questions précises aux Commissaires du Peuple et aux directeurs des différents services. Partout on leur a fourni en abondance des documents précieux, schémas, statistiques, rapports inédits. Leur ignorance de la langue russe n'était pas un obstacle car ils avaient mieux encore qu'un interprète officiel. Partout où ils se présentaient, on appelait quelque camarade parlant français pour leur donner toutes les explications désirées. Aussi étaient-ils fiers en partant d'emporter avec eux un tableau véritable de cette Russie soviétiste qu'ils aimaient déjà comme la patrie de tous les révolutionnaires avant même de la connaître, et qu'ils appréciaient davantage encore, maintenant qu'ils la connaissaient. En effet, Vergeat et Lepetit ont quitté la Russie bien changés. Ils se figuraient jadis plus ou moins consciemment que la société nouvelle de leurs rêves, sans classes ni exploitation, pouvait être installée d'un jour à l'autre et succéder toute faite au système capitaliste au lendemain de la Révolution. Ils ont appris en Russie que cette société doit au contraire se forger dans la peine et l'effort de longues années. Eux qui croyaient jadis naïvement à la valeur absolue de la liberté, ont compris ici la nécessité d'écraser par la force la résistance de la bourgeoisie, ils ont vu à l'œuvre l'armée rouge, les commissions extraordinaires, la mobilisation du travail, en un mot la dictature du prolétariat avec tous ses indispensables attributs, et tout cela, ils l'ont admis.

Il pouvait certes leur en coûter d'abandonner un beau rêve. Mais, en révolutionnaires réalistes et loyaux qu'ils étaient, désireux d'action pratique et

non de paroles, ils ne pouvaient pas ne pas adhérer aux moyens nécessaires pour atteindre leurs fins. Et puis leur éducation avait été complétée par Lénine en personne, oralement et par écrit. Ils eurent avec lui un long et cordial entretien, ils lurent la traduction française de son ouvrage *L'Etat et la Révolution*. Cette lecture fut pour eux une véritable révélation. Elle dissipa leurs derniers doutes, leurs derniers regrets. La dictature du prolétariat, étape intermédiaire, instrument impitoyable, mais passager, aboutissant à la société communiste exempte de contrainte, exempte d'inégalité, exempte d'Etat, c'était là, pour eux le système idéal de pensée et d'action qui leur manquait jusqu'alors.

Désormais leur mission était abondamment remplie. Le moment était venu de quitter la Russie et ils avaient hâte de retrouver leurs camarades de France pour leur transmettre l'enseignement reçu. Il fallait partir. Dans la dernière journée que nous passâmes ensemble, Vergeat me confia qu'il allait désormais soutenir le communisme pur et simple. Ils firent encore un court séjour à Petrograd et nos camarades de là-bas garderont longtemps le souvenir de la parole brûlante de Lepetit évoquant les merveilles de courage et de dévouement de cette Russie soviétiste, dont l'exemple héroïque devait être suivi par tous les prolétariats.

Lefebvre, parti plus tard de Moscou, retrouva Lepetit et Vergeat à Petrograd. Ils prirent ensemble le train pour Mourmansk. Leur départ demandait des précautions particulières. Ayant franchi illégalement la frontière de France, ils étaient obligés d'y rentrer de même. Ils empruntèrent donc la seule route entièrement libre, celle de l'Océan Glacial. Et comme la presse de Petrograd avait eu l'imprudence d'annoncer leur présence et leur prochain retour en France, nos camarades lancèrent ensuite, pour détourner l'attention des espions de l'Entente, une note disant que Lepetit, Vergeat et Lefebvre comptaient maintenant aller visiter l'Oural. Cependant ils s'embarquaient à Mourmansk accompagnés d'un camarade russe, sur un frêle esquif affrété par les autorités du port.

Désireux d'arriver en France le plus tôt possible dès lors que leur mission était remplie et surtout avant le congrès syndical d'Orléans, ils avaient insisté pour partir sans retard, sans attendre un bateau plus confortable et malgré le gros temps.

Leur sentiment du devoir fut cause de leur mort. Ils périrent victimes de leur hâte à rapporter en France la bonne parole du communisme. Ils auraient été là-bas (Pierre Pascal, membre du groupe communiste, écrit cette lettre de Moscou), en connaissance de cause, les champions convaincus et ardents de la Russie soviétiste. Ils auraient occupé une place éminente parmi les constructeurs de la France soviétiste. Nous comptions sur eux pour opérer ce grand rapprochement des syndicalistes révolutionnaires et du Parti socialiste transformé désormais en vrai Parti communiste, d'où sortira bientôt la

Révolution prolétarienne. Puisse leur tâche commencée être reprise par beaucoup d'autres : les méfaits des éléments ne doivent pas arrêter le cours de l'histoire.



Angelica Balabanova

Héros et Martyrs du Communisme : Raymond Lefebvre, Lepetit, Vergéat

L'irrévocabilité de la mort nous impose des tâches et des devoirs auxquels nous ne pouvons nous soustraire, aussi pénible, aussi difficile soit-il de les accomplir.

Les camarades français qui ont connu de très près nos trois disparus, qui les ont aimés et appréciés, qui les ont eus parmi eux, ont-ils besoin que des camarades qui les ont à peine connus leur rendent hommage ? Ne vais-je pas me rendre coupable d'une véritable profanation de leur vie, de leur activité si multiple, de leurs riches individualités et de leur vie si tragique en parlant d'eux après ceux qui ont été leurs frères d'armes, leurs amis, leurs frères, et dont chaque parole, chaque syllabe est l'évocation d'un souvenir ?

Si pourtant je crois pouvoir joindre ma voix à celles qui pleurent leur mort prématurée, c'est parce que l'impression qu'ils ont produite sur moi ne m'appartient pas. Comme tout ce qui émane d'eux, elle appartient à la classe ouvrière pour laquelle ils ont vécu — à l'Internationale qu'ils ont contribué à ériger, à ceux qui sont leurs proches et ne devront désormais vivre que de souvenirs.

De ces souvenirs, je n'ai que quelques miettes. C'est surtout pendant leur voyage de propagande en Ukraine que j'ai entrevu — je n'ose pas dire connu — et entendu nos trois disparus. C'est surtout en tant qu'orateurs et tribuns que je les ai aperçus, que j'ai eu la perception de leurs personnalités. Je ne saurais guère évoquer ici leurs discours, ni en citer les passages les plus caractéristiques, je ne saurais même pas dire lequel d'entre eux était l'orateur le plus efficace. C'est surtout la façon dont ils parlaient au peuple, au peuple russe, qui m'a frappée et

qui leur a valu toute notre confiance, toute notre solidarité fraternelle et révolutionnaire.

Vergeat et Lepetit étaient-ils anarchistes ? Lefebvre était-il poète ? Ces nuances disparaissent complètement. Les trois pèlerins — et c'est là leur grandeur — savaient s'oublier eux-mêmes totalement, complètement, devant la grandeur solennelle et tragique dont ils se sont sentis environnés dès le premier moment de leur séjour en Russie ? Seuls des êtres vraiment grands, veulent, savent être humbles, disparaître devant ce qu'il y a de plus grand, devant ce qu'ils reconnaissent eux-mêmes comme la seule et vraie grandeur : la fusion des individualités en un grand et unanime effort suprême. Il m'a suffi de les entendre une fois pour comprendre ce qu'ils étaient, ce qu'ils cherchaient dans la vie, ce qu'ils donnaient à la cause à laquelle ils s'étaient voués.

Ils cherchaient avant tout et surtout la vérité : c'est pourquoi ils n'avaient pas besoin de refouler, de sacrifier leurs sentiments et leur critique anarchiste pour comprendre et aimer avec passion la Révolution russe, pour l'aimer avec passion, non en dépit mais plutôt en raison de ses lacunes, de ses imperfections. Ces lacunes, ces imperfections n'étaient-elles pas le legs le plus néfaste de la société capitaliste dont — militants par excellence — ils étaient si impatients de secouer le joug ? Les trois révolutionnaires français n'étaient pas venus en Russie pour s'y montrer, ni pour enseigner au peuple martyrisé par son effort de résurrection, comment eux-mêmes concevaient la révolution et ce qui les distinguait des autres. Rien n'est plus affligeant ni plus mesquin que de vouloir, devant une foule qui personnifie la souffrance et l'action collective, étaler son petit moi, faire pénétrer l'œil des multitudes dans les replis de la psychologie de l'orateur. Nos Trois étaient certes loin de ce travers — et ce n'est pas qu'ils croyaient devoir dissimuler, voiler, modifier la moindre nuance de leur attitude personnelle — mais au contraire parce que trop sincères, trop voués à la cause, trop grands pour ne pas sentir, exprimer et surtout faire sentir aux autres qu'ils ne seraient rien eux-mêmes et que seule la cause importait. C'est pourquoi ceux qui les ont entendus parler, ouvriers et paysans russes, ceux qui étaient venus les saluer et les écouter avec nous tous, n'évoqueront ni leurs noms, ni leurs discours, ni même le son de leurs voix, mais le seul fait que c'étaient des frères et des camarades français, des porte-parole de la minorité noble et généreuse du peuple français, qui est hantée par le remords de n'avoir pas encore commencé à acquitter sa tâche de solidarité et même de gratitude envers le peuple russe.

Un jour, à Odessa, si je ne me trompe pas, à l'occasion d'une nouvelle preuve, irréfutable, de la participation effective de la France impérialiste à l'agression franco-anglo-polonaise contre la Russie soviétiste, le théâtre, bondé, tressaillit d'émotion et d'enthousiasme tant les déclarations de solidarité des camarades français étaient vibrantes et allaient au cœur des foules. Quel

contraste entre ces preuves de bonne volonté révolutionnaire — ce n'est que cela, hélas, que les minorités d'Occident peuvent offrir au peuple russe — et l'auditoire qui avait pourtant besoin de quelque chose de plus encore, qui avait le besoin urgent d'une action solidaire de toute la classe ouvrière ! Et pourtant, quelle compréhension profonde, quelle gratitude notre public russe, si éprouvé par les souffrances et l'attente interminable ne manifesta-t-il pas ce soir-là à égard des trois Français ! C'est que les masses sont sensibles aux moindres oscillations, aux moindres nuances ; c'est que si, dans ceux qui avaient parlé au nom de la minorité française, cette foule russe, sans cesse appelée à de nouveaux sacrifices, à de nouvelles épreuves, avait pu discerner la moindre exagération, le moindre artifice, elle les aurait tués. Mais la belle sincérité des trois, l'aveu de leur faiblesse, l'engagement qu'ils prenaient de faire leur devoir dans l'avenir, avaient racheté aux yeux de notre foule les grands et lourds péchés commis envers elle par le peuple français.

Un soir — ce soir-là, aucun de ceux qui l'ont vécu, ne l'oubliera — le train des délégués de la III^e Internationale s'arrête à la gare d'une petite ville d'Ukraine. Cette ville, comme toutes celles des environs, avait été dévastée, ravagée, par les « Volontaires » de Denikine, les Polonais, les bandes contre-révolutionnaires et surtout par les pogroms anti-sémites. C'était dans une de ces régions où le calendrier ne marque pas les dates selon les saisons, les mois, les années, mais par les différentes époques du martyre de la population, marquées en lettres de sang, en outrages, en insultes aux survivants. C'était dans une de ces petites villes où les mères content les détails des viols de leurs filles par les Cosaques et les officiers de Denikine qui, torche au poing, venaient le soir choisir dans la population juive les jeunes filles et les fillettes qu'ils outrageaient ensuite en présence de celles qui les avaient mises au monde. Le seul registre où soient consignés les crimes des soldats de Denikine et des Polonais est un livre imposant, relié, où l'on peut lire les noms de centaines et de milliers de cadavres, mutilés et ensevelis dans les fosses communes, qu'il a été possible d'identifier...

C'est dans une de ces petites villes que nous étions arrivés et c'est à une foule de rescapés que les délégués des différents pays devaient adresser la parole.

Le spectacle même qu'offrait la gare inspira tout de suite un sentiment particulier à ceux qui descendaient du train. Ce n'était pas une foule déjà entraînée par la Vie nouvelle qui fait oublier, créer, aimer. Ces gens n'avaient pas encore oublié ni cessé de souffrir, leur âme était encore en proie à l'effroi, à l'épouvante... Un vieillard, figure classique qui aurait aussi bien pu être un Grec antique, un prophète hébreu ou le penseur de quelque époque que ce soit, nous accueillit, vivant symbole de cette foule anxieuse de délivrance :

« *Mes enfants, mes enfants* », cria-t-il dans le morne silence qui s'était fait, « *j'ai soixante-deux ans, toute ma vie, je l'ai passée à l'usine, dans la misère et l'humiliation, mais maintenant, je vis — comprenez-vous ? Je vis — car c'est l'Internationale que j'ai devant moi. Vous comprenez, l'Internationale ! Demain, j'irai au front. J'ai soixante-deux ans, mais je veux me battre pour la liberté !* »

D'ordinaire, on ne faisait que traduire les discours des étrangers aux ouvriers russes et les réponses, de courtes allocutions de bienvenue dont tout le monde comprenait le sens. Mais cette fois-ci, je sentis que les paroles du vieil homme devaient être retransmises intégralement, jusqu'à la plus petite nuance, aux « étrangers » auxquels elles étaient destinées et qui les avaient méritées. Point de paroles pour décrire l'émotion qui s'empara de tout le monde. C'est alors que Raymond Lefebvre prononça son meilleur discours. C'était lui — tout à fait lui — ni le poète ni l'homme politique seulement, c'était lui, tout cela ensemble avec quelque chose de plus encore. Ce fut une minute de grand et pur enthousiasme. Les paroles simples et sincères de Raymond Lefebvre au vieillard qui l'embrassait dans une extase presque mystique ne furent pas inférieures à celles qu'il a écrites pour tous dans *Le Sacrifice d'Abraham*, livre hardi et grand, où il a su, sans les profaner, décrire la tourmente de la guerre et aborder jusqu'au mystère de la Mort.

Si la mer a vraiment englouti nos trois camarades — ce que ma raison se refuse encore à admettre, ce contre quoi s'insurge encore mon espoir — ses flots seront purifiés par le contact de trois purs héros.



Lettre de Jacques Sadoul à Paul-Vaillant-Couturier

Pétrograd, le 19 novembre 1920

Camarade Vaillant-Couturier,

Je vais vous désespérer. Pardonnez-moi. Je ne peux pas me taire. Nous venons d'être accablés par une effroyable nouvelle. Rien n'est officiel encore. Une enquête se poursuit à Mourmansk. Mais les informations que nous possédons sont malheureusement trop précises pour que nous puissions douter

de notre malheur. Et je pense que nos amis de France ont dès maintenant le droit d'être avertis et préparés à laisser toute espérance.

Raymond Lefebvre, Lepetit et Vergeat ont péri en mer, entraînant dans la mort le modeste et courageux Sacha (Toubine), le dévoué camarade russe qui les guidait depuis Paris.

Nous ne saurons sans doute jamais s'ils furent assassinés par la canaille policière que l'Entente embusque aux frontières de la Russie ou s'ils sombrèrent dans la tempête. Qu'importe d'ailleurs. Ils sont morts. Ils tombèrent, après tant d'autres, victimes des barbares qui bloquent sournoisement la République ouvrière et paysanne. Le sang de nos martyrs est sur ces bandits. Nous ne l'oublierons pas.

J'avais conseillé à nos amis de patienter quelques semaines, sachant que des voies plus courtes et plus sûres allaient être ouvertes. Mais ces combattifs étaient impatients de combattre. Chaque télégramme annonçant l'imminence de la bataille qui allait mettre aux prises réformistes et révolutionnaires à la CGT et au Parti les rendait plus frémissants et les attirait plus irrésistiblement vers la France.

Ils avaient hâte de rejoindre leur poste, de prendre pied dans ce Paris qu'ils adoraient, de retrouver les êtres aimés dont ils évoquaient souvent le souvenir.

Ils voulaient partir. Malgré les tragiques pressentiments assez obsédants pour arracher à ce nerveux, si sensible à la raillerie, cette confidence maintes fois murmurée d'un accent mélangé de colère et de crainte : « Je ne sais pas pourquoi, toute traversée m'affole ! », assez troublante pour l'empêcher de faire l'admirable descente de la Volga, puis une délicieuse promenade sur la Mer Noire, Lefebvre accepta les risques connus et inconnus d'un voyage en mer. Il voulait partir. Ils sont partis.

Et nous n'avons plus qu'à pleurer quatre morts.

Inexorable fatalité ! Il semblait d'abord que le hasard les eût seulement rapprochés pour ce voyage. Et voilà que le destin les lie indissolublement. Ils demeureront à tout jamais unis dans nos mémoires. J'imagine qu'un jour l'Océan, après avoir longuement bercé leur douleur et leur rêve, nous rendra leurs corps glacés éperdument attachés les uns aux autres. Ils étaient si pareils et si différents. Un intellectuel et trois manuels. Sans effort ils étaient montés jusqu'à lui. Simplement il allait allé vers eux. Durant leur course périlleuse, le terrassier, le chauffeur, le métallurgiste avaient souvent protégé de leur tendresse et de leurs poings le corps débile de l'écrivain, leur camarade et leur frère. Malgré d'énormes divergences éclatant en discussions véhémentes, ils s'étaient pris d'amitié profonde « et durable jusqu'à la mort », prédisait Lefebvre, appuyant l'avenir qu'il construisait superbe et grandiose, aux épaules solides de ses vaillants compagnons de route. Il disait vrai. Jusqu'à la mort.

Si différents ! Un aristocrate devant qui la vie s'ouvrait facile, souriante et douce, enfant chéri des lettres et des arts, d'une curiosité universelle, d'une érudition surprenante, fleur somptueuse et rare de la haute culture française. Trois prolétaires condamnés depuis l'enfance au travail exténuant, parvenus à force de peine à arracher quelques lambeaux de cet enseignement que l'égoïste bourgeoisie réserve jalousement à ses fils. Breton, Parisien Normand, Russe, juif, catholique, protestant...

Si pareils ! Séparés par tant d'abîmes, ils devaient pourtant déboucher sur la même route, chargés de la même mission merveilleuse ; tous quatre pèlerins de l'absolu. Tous quatre jeunes, ardents et purs. Tous quatre superbes d'audace, affamés de justice, brûlant du désir de renouveler le monde et de le sauver. Et tous quatre débordants d'amour.

Avec avidité nous bûmes la fraîche rosée de leur tendresse. Après six années de guerre, après trois années de combats révolutionnaires, après tant d'angoisses, après tant de crimes bourgeois, après tant de martyrs prolétariens, la haine des uns est née de l'amour des autres, la volonté s'est tendue pour ne pas être brisée, la cœur s'est cuirassé pour ne pas éclater. Il s'est fermé à l'amolissante pitié mais aussi à la joie. Un durcissement de l'être s'est produit. Dans l'homme exclusivement voué à l'action, la raison seule et les nerfs vivent encore. Anesthésie du sentiment, déplorable et douloureuse, mais croyez m'en, inévitable et malheureusement nécessaire. Sinon, pourrait-on faire ce qu'on doit faire et en supporter le poids ?

Sur nos âmes meurtries, les quatre messagers de France répandirent le baume d'une sensibilité intacte également vive en chacun d'eux. Sous l'âpreté de Lepetit et sous l'impulsivité de Vergeat, on découvrirait sans peine cette bonté généreuse que la mélancolie de Lefebvre et la bonhomie de Sacha laissaient paraître sans voiles.

J'appris à bien les connaître pendant ce voyage d'Ukraine que j'avais organisé surtout à leur intention. Attentifs et passionnés, ils y puisèrent une riche documentation. Plus aisément qu'à Moscou, antique capitale, ankylosée par dix siècles de traditions accumulées, métropole puis nécropole des prêtres, des fonctionnaires et des marchands, empoisonnée par leurs restes corrompus, par les débris de la spéculation et du despotisme, mieux que dans cet énorme centre administratif nécessairement bureaucratique et froid, ils purent constater et constatèrent avec stupeur dans les villes et dans les campagnes la souplesse incomparable et la vitalité de la construction soviétiste. Ils se rendirent exactement compte de l'œuvre immense accomplie dans les soviets, les syndicats et le Parti communiste. Ils approchèrent des masses. Ils contemplèrent avec un orgueil joyeux cette élite prolétarienne devenue maîtresse des organismes vitaux de la société nouvelle, la base de l'édifice révolutionnaire,

colossalement grandie en science et en conscience par trois années de pouvoir. Ils admirèrent cette avant-garde ouvrière et paysanne qui, après avoir mis trois années d'héroïsme, de souffrances et de misère au service de la Révolution sociale, demeure prête à consentir de nouveaux sacrifices, à souffrir et à mourir pour la cause de l'émancipation humaine. Ils pénétrèrent le caractère sublime de ce peuple élu — prédestiné au martyre par son goût du sacrifice.

A travers l'Ukraine fertile, vaste et peuplée autant que notre France, ce fut du nord au sud et de l'est à l'ouest une course vertigineuse. Cinq ou six fois par jour, trois ou quatre fois par nuit, des meetings improvisés rassemblaient des foules innombrables, rurales et citadines, déguenillées souvent et toujours enthousiastes. Au sommet de ces manifestations formidables brillait la flamme révolutionnaire de nos amis. Ils se dépensaient sans compter. Lefebvre et Lepetit s'épuisaient en discours.

Le masque douloureux de Lefebvre, sa haute et noble stature, sa claire diction ponctuée de gestes sûrs, la foi intense qui l'animait, déchaînaient des ovations qui secouaient toutes ses fibres et le laissaient brisé. L'âpreté de Lepetit, sa voix vibrante, si française, son pâle visage monacal où luisait la fièvre de deux yeux assombris, la douceur amère de son chant, opposaient sans cesse les bontés de demain aux cruautés d'hier, le jetaient d'un coup au cœur même de ces multitudes exaltées, simples et rudes comme lui, en qui la vaste plaine russe, océan de terre et de neige, semé d'îles boisées, développe ce sens de l'infini et de l'absolu que les ancêtres bretons de Lepetit reçurent de la contemplation de l'océan, autre plaine. Entre elle et lui, dès les premiers mots, cette communauté d'idéalisme semblait établir un lien mystique.

Comme ils rirent, comme ils vibrèrent, comme ils pleurèrent, nos pauvres camarades sur la voie triomphale tracée par notre train d'un bout à l'autre de la République de l'Espérance et du Sacrifice, digne d'eux comme ils étaient dignes d'elle. Ils pleurèrent beaucoup et leurs larmes mal dissimulées aux foules émues, larmes de reconnaissance, de compassion et d'amour, affirmèrent mieux que les plus éloquents discours, la solidarité fraternelle qui unissait les quatre Français (on les désignait toujours ainsi au prolétariat) au prolétariat de Russie.

Solidarité, communion totale. En cette traversée trop rapide d'un monde nouveau, cette union dans la même foi pouvait seule permettre de dépasser les apparences et de plonger au fond des choses. Nous ne leur avons rien caché des erreurs, des fautes nombreuses et graves, qui avaient été et sont encore commises. Inévitable rançon de tout bouleversement social, de l'accession au pouvoir d'une classe opprimée et par conséquent ignorante. Ils savaient les difficultés vaincues et étaient stupéfiés par les résultats.

L'admiration de Raymond Lefebvre s'affirmait sans réserves. Chaque jour, il s'agenouillait pieusement devant la Révolution et l'adorait. Ame religieuse,

doué d'une intuition singulière, il avait pressenti de loin plus qu'il ne l'avait connue la splendeur de la réalité. Sur place, son regard d'aigle, planant très haut, effleura chaque détail, puis embrassa et domina l'ensemble. Quand il quitta l'Ukraine, il était nôtre, absolument communiste jusqu'au tréfonds, impatient d'agir et puissamment armé pour l'action.

Vergeat et Lepetit, ce dernier surtout, ne furent jamais tout à fait conquis. Lepetit nous aimait bien mais ne nous ménageait guère. Souvent d'étranges parti-pris venaient obscurcir sa vision. Que d'exemples je pourrais citer de ses préventions et de ses retours.

Sur la foi des rumeurs circulant en Occident dans les milieux anarchistes, il affichait, il affectait peut-être, étant homme de lutte et d'opposition, une curiosité et une sympathie extrêmement vives pour Makhno. Conduit au centre même du royaume incertain taillé au jour le jour par ce « camarade » dans la chair de l'Ukraine soviétique, Lepetit constata aisément que les bandes de Makhno, pillardes et sanguinaires, accomplissaient une besogne purement destructrice et démoralisatrice, que la « politique » de Makhno était exclusivement appuyée sur la petite-bourgeoisie paysanne. Il entrevit que cette expérience anarchiste n'était qu'une aventure misérable bienfaitante seulement à la contre-révolution. Il oublia Makhno.

A Odessa, à Kharkov ; Lepetit et Vergeat affirmèrent nettement la nécessité provisoire d'une dictature prolétarienne. A Poltava, à Znamenka, devant les unités rouges partant pour le front polonais, ces anti-militaristes, entraînés par la réalité, se surprirent à glorifier l'armée révolutionnaire. Ils en furent un peu gênés. Mais ils avaient compris — en ces occasions et en bien d'autres — la force irrésistible des faits à qui toute théorie doit se soumettre — sous peine de mort. Ces leçons n'étaient pas perdues. Mais elles aggravèrent la mauvaise humeur de Lepetit.

Vergeat, plus souple, moins tenace, moins bretonnant marquait plus volontiers ses capitulations. Il me semble pourtant en fin de compte que l'évolution de l'un et l'autre suivit à peu près la même courbe. J'ai toujours pensé que, revenus en France, ils eussent avoué une métamorphose beaucoup plus complète que celle qu'ils laissaient deviner ici. Mais à quoi bon hasarder cette hypothèse ?

Jusqu'au dernier jour, ils protestèrent contre la subordination — indiscutable en Russie — des syndicats au Parti communiste. Cette tutelle, légitime en Russie, ne serait pas souhaitable en France où, d'ailleurs, dans l'état actuel des choses, on tenterait vainement de l'établir. Vergeat envisageait avec moi l'entrée en masse des syndicalistes communistes dans un parti pur de tout alliage opportuniste et politicien, ce parti devant ainsi, à un moment donné, contenir une majorité syndicaliste. Ils étaient d'accord pour admettre la nécessité

d'une action parallèlement menée sur un terrain nettement déterminé d'une collaboration de plus en plus étroite allant jusqu'à la création d'un organisme unique, un comité exécutif commun à la CGT et au Parti communiste, établissant et surveillant — dans ses grandes lignes — l'exécution d'un programme d'action politico-économique de la classe ouvrière tout entière.

En ces semaines surchargées d'impressions, souvent — comme un éclair déchirant la nuit — un mot, un geste, une rencontre venaient éclairer soudain le mystère révolutionnaire et permettre aux enquêteurs d'apercevoir jusqu'au fond la vérité, cette vérité que Lefebvre, Lepetit et Vergeat recherchaient si anxieusement.

Tenacement, ils examinaient le problème de la conquête du pouvoir, non plus du point de vue idéologique et théorique qui est encore nécessairement le point de vue français, mais du point de vue pratique qui est le point de vue russe, le point de vue d'un peuple qui ne s'est pas borné à proclamer la fatalité de la révolution prolétarienne, mais qui l'a préparée et qui l'a faite. Tout militant qui, par orgueil comme quelques-uns ou par stupidité comme beaucoup est incapable de mettre au point ses formules vieillies en utilisant l'expérience russe, qui se fige dans une théorie condamnée ou dépassée par les faits, est devenu contre-révolutionnaire. Il est dangereux autant et plus que le général qui se refuserait à transformer les anciennes conceptions tactiques et stratégiques bouleversées de fond en comble par les enseignements de la guerre de 1914-18.

Comme il advint à Cachin, à Frossard, à Rosmer, à tous les hommes de bonne foi capables de comprendre et d'apprendre, Lefebvre, Lepetit et Vergeat devaient évoluer ici dans la mesure où chacun était susceptible et dans le sens où chacun était porté à évoluer. Je viens de dire à quelle phase de cette évolution ils me parurent être respectivement parvenus à la fin du voyage d'Ukraine. Je les ai trop peu suivis ensuite pour savoir si la dernière période de leur séjour en Russie avait précipité leur transformation ou les avait au contraire amenés à se reprendre. Quoi qu'il en soit, je m'en voudrais de caractériser en formules trop nettes l'état d'âme de camarades qui ne sont plus là pour s'opposer à de telles interprétations. Considérez donc, je vous en prie, les réflexions précédentes comme impressions personnelles et rien de plus.

Nous n'avons certes plus le droit de dessiner arbitrairement les sinuosités de la route neuve, plus large et plus courte, que les quatre pèlerins entendaient suivre pour arriver au but : la Révolution sociale, mais le but n'avait pas changé. Leur voyage, qui fut d'un bout à l'autre une prodigieuse leçon pratique leur avait enseigné par-dessus tout la nécessité d'une plus grande rapidité et d'une plus grande énergie dans l'action.

Ils n'avaient pas eu besoin de venir à Moscou pour proclamer qu'au premier plan de cette action immédiate se place la défense de la Révolution

russe. Mais pour eux, la défense de la Révolution russe cessa d'être une formule abstraite, un cliché de tribune. L'héroïsme du peuple russe et sa détresse, sa lutte permanente contre le froid, la famine et la mort évoquaient en eux de vivants souvenirs. Ils avaient visité les champs de bataille où, pendant trois ans, les ouvriers et les paysans de Russie tombèrent par centaines de milliers pour une cause commune aux prolétaires de tous les pays et qu'ils demeurent seuls à soutenir. Le cœur serré, ils avaient traversé les villes et les villages d'Ukraine pillés, incendiés, détruits par les armées de Petlioura, Pilsudski et Denikine et ils savaient que ces hordes sauvages étaient armées, nourries, payées par la France et par le peuple français qui ne réussira pas à se désolidariser de son gouvernement tant qu'il ne l'aura pas contraint à interrompre ses crimes. Ils avaient recueilli de la bouche même des victimes les témoignages sur les vols, les massacres, les viols, les tortures inouïes qui ont fait de la vie de ces populations martyres une interminable agonie.

Après une de ces journées d'épouvante, nous arrivâmes à Odessa. Un meeting grandiose nous accueillit. Lefebvre, Lepetit et Vergeat y parlèrent. Leurs yeux réfléchissaient encore les visions d'horreur. Ils crièrent leur indignation, leur douleur et leur honte. Avec une émotion qui transporta l'assistance, ils s'engagèrent solennellement à tout mettre en œuvre dès leur retour à Paris pour entraîner notre classe ouvrière à faire enfin son devoir, à sauver la République des soviets à tout prix, par tous les moyens légaux et illégaux. Ils dénoncèrent l'insuffisance scandaleuse de l'assistance oratoire dont s'est jusqu'à ce jour satisfaite la conscience des camarades français. Ce n'est pas en effet défendre révolutionnairement la Russie que d'organiser des meetings et émettre des vœux. La campagne retentissante et platoniquement menée avec une méritoire bonne volonté par Cachin et Frossard, pouvait être une habile préparation au congrès de Tours, mais elle ne fera pas dévier d'une ligne un seul des millions d'obus à l'aide desquels l'état-major parisien de la réaction mondiale déchire les entrailles du prolétariat russe. Le discours n'est excusable que s'il est un appel à l'action. Et tant que les travailleurs français n'auront pas agi par les mille moyens dont ils disposent, tant qu'ils n'auront pas contraint leur bourgeoisie à cesser sa lutte contre la République rouge, ils porteront la responsabilité de souffrances supportées et du sang versé dans la même mesure où ils portent aujourd'hui la responsabilité de la mort de Lefebvre, Vergeat et Lepetit, victimes d'un blocus dont l'inexcusable inertie des ouvriers occidentaux permet seule la prolongation.

Lefebvre, Lepetit, Vergeat ne pourront pas tenir les promesses qu'ils avaient faites à Odessa. Ils manqueront à la Révolution russe aux destinées de laquelle ils s'étaient étroitement associés. Ils manqueront plus encore à la préparation puis à la direction de la Révolution française. Les syndicats

minoritaires seront affaiblis et le Parti communiste aussi par cette irréparable perte.

Tous trois étaient des chefs.

Sortis du rang depuis quelques années à peine, Lepetit puis Vergeat, Lefebvre enfin s'étaient imposés successivement. Ils n'avaient pas encore donné leur mesure. Ils étaient en pleine période de croissance. Les terres rouges de Russie, si fertiles, avaient accéléré de façon incroyable le développement de ces jeunes et robustes plantes. Ils revenaient vers vous transformés, mûris et grandis à la fois, plus réalistes et plus enthousiastes. Bientôt, à coup sûr, il eussent été placés par l'estime et la confiance de leurs camarades aux postes les plus importants

Leur disparition creuse un vide dangereux dans les rangs déjà si clairsemés des états-majors révolutionnaires. Elle complique l'important problème des cadres posé dans tous les pays d'Europe en termes également angoissants. Dans tous les pays d'Europe, sauf en Russie.

Seule entre toutes, la classe ouvrière possédait dès avant la guerre un noyau compact de chefs éprouvés, expérimentés, jouissant d'un énorme prestige.

Les conditions historiques créèrent en Russie, entre 1900 et 1920, des cadres révolutionnaires incomparables. Différentes en Europe, elles faisaient, dans le même temps, sombrer dans l'opportunisme puis dans le social-chauvinisme la plupart des leaders de la social-démocratie. Quelques-unes ont fait récemment effort pour comprendre ; d'autres pour reconquérir leur autorité. Les meilleurs et les plus habiles se laissent entraîner aujourd'hui par le courant qui conduit l'avant-garde prolétarienne à la Troisième Internationale. N'ayons pas d'illusions. Les plus sincères de ces hommes sont irrémédiablement déformés par vingt ans de pratiques opportunistes. L'heure venue, ils pourront être d'excellents combattants. Ils sont à jamais hors d'état d'être des guides. Les communistes ont le devoir d'utiliser les restes de leur prestige pour attirer les masses aux conceptions nouvelles pendant la période où les partis socialistes se mueront en partis communistes : mais qu'ils les utilisent avec prudence. Dès que la préparation révolutionnaire proprement dite sera commencée, c'est-à-dire dès qu'il deviendra nécessaire pour chaque communiste non seulement de parler mais d'agir révolutionnairement, de combattre, presque tous ces leaders se révéleront insuffisants. Leur rôle de recruteurs sera terminé. Ils devront d'urgence être relégués aux services de l'arrière. Le commandement sera confié à des cerveaux plus rigoureux, à des mains plus pures. L'avant-garde prolétarienne animée par une foi révolutionnaire, par une volonté de sacrifice qui manquent encore à la plupart de ses chefs est assez riche en hommes de valeur. Encore faut-il qu'ils soient préalablement recherchés, choisis et préparés.

L'incarcération de Lorient et de Souvarine avait fait une situation difficile. La mort de Raymond Lefebvre la rend inquiétante.

Vous dirai-je, camarade Vaillant-Couturier, qu'il avait en vous une confiance infinie ? Son amitié intelligente vous avait tenacement propagandé (sic). Nous vous connaissions déjà, il nous apprit à vous aimer.

Nous comptions beaucoup sur lui. Extraordinairement mis au point par ce séjour en Russie, il eût pu être à Tours le porte-parole de l'Internationale.

Sur la foule un peu grise et plate des communistes réunis à Moscou par le IIe congrès, la figure de Raymond Lefebvre — et celle de quelques autres parmi lesquels brillait le poète américain John Reed, frère spirituel de Raymond, précieuse conquête que la mort vient également d'arracher à notre affection — se détachait en un relief coloré. Un des rares Occidentaux méritant d'être comparé aux meilleurs des délégués russes. Différent, mais égal.

Ses défauts — éclatants — n'étaient que défauts de jeunesse qui passent vite ou bien les complémentaires de ses qualités éminentes, le jeu naturel des rayons et des ombres jaillissant en oppositions plus vives de toute individualité puissante.

Il manquait à un degré surprenant de connaissances doctrinales. Il avait peu d'expérience. Mais les incroyables progrès théoriques et pratiques qu'il réalisa sous nos yeux, l'aisance élégante avec laquelle il assimila la substance des thèses monumentales qui tombèrent en masses si compactes sur l'estomac des délégués qu'un certain nombre d'entre eux ne sont pas encore parvenus et ne parviendront jamais à les digérer, les applications immédiates et toujours judicieuses — non point serviles mais originales et libres — qu'il sut faire aux événements de France des leçons successives que lui apportèrent chaque journée, la justesse des jugements rapides qu'il portait sur les faits et les hommes, tout garantissait que la merveilleuse richesse de son intelligence et la trempe de son caractère le classeraient bientôt aux premiers rangs. Pour peu qu'on voulût l'approcher et qu'il consentît à s'ouvrir — et il se livrait simplement, avec une spontanéité si touchante, au gré des mouvements de son cœur — on découvrait un génie politique près de s'épanouir. Figure lumineuse. Jeune homme magnifiquement doué sentant sa force et voulant l'éprouver, l'user au service d'une grande cause. Noblement ambitieux, il tâtonna quelque temps, mais quel homme digne de ce nom, quelle haute personnalité n'a pas longuement erré à travers les idées et les doctrines avant de se fixer ? Choisir c'est connaître. Qui donc trouva sa voie le premier jour, s'il n'y fut jeté par les circonstances ?

La guerre révéla Lefebvre à lui-même. Issu de bourgeois conservateurs, élevé dans les sommets de la classe dominante, il tourna ses yeux pitoyables vers les dominés. Par espoir de sa raison autant que de son cœur, il se voua à eux.

Bientôt, avec la fougue de son tempérament, il glissait vers la révolution et se donnait tout entier à elle. Mais pour se donner, il faut se posséder. Lefebvre dut renier sa classe. Il dut rejeter le lourd bagage intellectuel et moral qui l'écrasait dans ce milieu, principes, préjugés, disciplines. Il dut vaincre une timidité innée, forme peut-être où s'enfermait l'instinct, prescience de son destin tragique. Il dut réagir contre une circonspection extrême, tare de sa caste, de cette vieille bourgeoisie normande sage et craintive, en qui un trop long séjour dans le riche et gras pays de la Manche a émoussé le goût des aventures et des conquêtes, une circonspection aggravée sans doute par les tendres soins qui durent protéger sa délicate enfance. Il s'entraîna à braver le danger. Il s'élança hors de toute prudence et de toute sagesse. Il devint le fou que doit être d'abord tout héros. A force de volonté, il se fit héroïque : il risqua sa santé, si fragile, sa liberté, sa vie.

A la veille de son départ en Russie, ce poète, marqué déjà par le Destin, inscrivait en titre de sa dernière brochure, comme un acte de foi, comme un testament politique, une formule concise, renouvelée de 93 et que retiendra notre communisme jacobin, l'impérieuse devise de sa Vie nouvelle, *La Révolution ou la Mort*.

La mort est venue. La mort hâtive et atroce dont la menace le hantait ici. Ne l'appréhendait-il pas déjà en France ? N'était-ce point la source amère où s'abreuvait sa mélancolie ?

Tous les révolutionnaires pleureront ce camarade dont les communistes français auraient fait bientôt un de leurs chefs.

Je n'avais rien lu de Raymond Lefebvre. J'ai hâte de le retrouver dans ses œuvres. Le don de l'observation, du causeur, me permettent d'apercevoir le grand écrivain qu'il fût devenu s'il ne l'était déjà.

Trotsky, esprit étincelant et dialecticien incomparable, épris d'ordre et de lumière, saluait un jour en connaisseur la « spirituelle clarté française » de Paul Lafargue. Cette heureuse formule résume admirablement l'impression que me laissèrent de longs entretiens avec Lefebvre. Pendant le merveilleux voyage d'Ukraine, l'enthousiasme sacré qu'il éprouvait inspira son éloquence. Jamais je ne rencontraï causeur plus savoureux et plus brillant. Profond sans pédantisme, naturellement pittoresque, orateur sans emphase, sensible avec goût et pardessus tout lucide, logique, mesuré, à peine cousin de son compatriote Corneille, très proche au contraire de Racine et de Pascal, épris comme eux de vie intérieure et, comme eux, voilant d'ironie légère une âme inquiète et douloureuse. Quelles descriptions il sut tracer des grands spectacles qui se succédaient sous nos yeux ! Et quels commentaires ! Il faudra fixer un jour ces souvenirs. Quelles suprenantes médailles il frappa de Lénine et de Trotsky, de tous ces hommes que je prétendais lui faire connaître et qu'il me révéla à moi-

même à peine romantisés et si vivants. Quels livres merveilleux auraient été les livres qu'il projetait d'écrire sur la révolution.

La Révolution ou la Mort.

Projets politiques, projets littéraires, projets sentimentaux, tant d'espoirs que nous avons placés en lui, tout a sombré dans le néant.

Autant et plus qu'un autre en France, il était de taille à porter un des rôles écrasants que l'Histoire réserve aux meilleurs fils de notre gigantesque époque.

Comment ne serions-nous pas désespérés par cette perte ? Quelle tristesse pour ceux qui l'ont approché ! Quel déchirement cruel pour ses amis, pour vous, camarade Vaillant-Couturier, dont l'âme, était, plus que toute autre, chère à son âme.

Ici, vous ne l'aviez pas quitté. Partout, toujours, à chaque vision, à chaque sensation nouvelle, Lefebvre déplorait votre absence. En toute discussion, il vous appelait à l'aide. Vous avez été étroitement uni à notre premier entretien. Tandis que l'auto démarrait au départ de Moscou, en septembre, c'est encore votre nom qui montait à ses lèvres : « *Je vous enverrai Paul, criait-il, ou plutôt je reviendrai avec ma femme et avec lui* ».

Il était impossible d'approcher Raymond Lefebvre sans être séduit, de vivre près de lui sans l'aimer. Moins profonde que celle des siens, ma blessure est assez douloureuse pour que je pressente l'accablement où vous jettera la mort de cet être délicieux dont la vie se mêle si intimement à la vôtre qu'il apparut comme la chair de votre chair et le cœur de votre cœur.

Je vous plains très vivement, camarade Vaillant-Couturier, et vous prie de me croire

Votre fraternellement dévoué

Jacques Sadoul

André Morizet

La Tchéka

La répression

André Morizet était au début du siècle un socialiste anti-parlementaire proche du syndicalisme révolutionnaire, lié à Rakovsky pendant le séjour de ce dernier à Paris, se rendit également en Russie lors du IIe congrès et en rapporta un livre préfacé par Trotsky intitulé Chez Lénine et Trotsky. Le Bulletin communiste publia ses pages brûlantes d'actualité sur la Tchéka.



Depuis la révolution d'Octobre, la Russie s'acheminant vers l'établissement d'un régime communiste régulier, vit sous le régime de la « dictature du prolétariat ». Voilà des mots qui ont fait couler des flots d'encre dans toutes les polémiques sur la Russie révolutionnaire !

Comme s'ils étaient nouveaux ! Comme si Marx et Engels, lorsqu'ils lançaient le *Manifeste communiste*, ne les avaient pas, dès 1848, prononcés ! Comme si tous les partis qui, depuis soixante-dix ans, se sont proclamés marxistes, ne les avaient pas toujours inscrits dans leurs programmes.

Sérieusement, peut-on concevoir le passage d'un régime à un autre sans une période de bouleversement provisoire ? Lorsqu'il s'agit surtout de changer, non plus un personnel politique, comme dans les révolutions du passé, mais les bases même de l'ordre social, comme notre parti se le propose, peut-on ne pas prévoir que la prise du pouvoir — ce que nous appelons la révolution — sera fatalement suivie d'une période de transition pendant laquelle des hommes

investis de la confiance du prolétariat vainqueur exerceront le pouvoir par des moyens dictatoriaux.

On ne devrait pas avoir besoin de discuter cela. Je sais bien qu'on s'en prend moins au principe de la dictature, sauf dans quelques cercles anarchistes, où l'on s'effraie de certains mots, qu'à l'application qu'il en aurait été faite en Russie.

La « terreur rouge » règnerait là-bas d'après notre bonne presse. Les bolcheviks, depuis quatre ans, inonderaient de sang leur pays. La Tchéka, l'effroyable tchéka, commettrait crime sur crime. Et dans la République des soviets, nul ne vivrait qu'en proie à l'angoisse, sous le coup de prochaines persécutions.

Tous les mouvements populaires, même les plus courts, même les plus calmes, ont été taxés de cruauté. Sur tous, les réactionnaires ont répandu la même légende. Des soldats de l'ordre sciés entre deux planches en 1848 jusqu'aux pétroleuses de la Commune, il n'y a pas de calomnies que n'aient pas inventées ceux qui avaient à répondre pour leur compte des assassinats de juin ou des massacres de la semaine de mai.

Il ne faut pas s'étonner que la révolution bolchevique subisse les mêmes outrages que ses devancières. Les émigrés russes et les conservateurs de tous pays ont de l'argent pour payer les journaux et la haine du communisme prévient en faveur de leur thèse les nigauds du monde entier.

Les bolcheviks ont exécuté des gens. Parbleu ! Depuis quatre ans les complots succèdent aux complots, les soulèvements aux soulèvements. A chaque tentative d'invasion, des mains se sont tendues de l'intérieur vers les aventuriers blancs. Il a bien fallu se défendre. En juillet, j'ai vu moi-même à Pierre-et-Paul, le jour où je visitais la sinistre forteresse où furent pendus les décabristes, où tant de « nihilistes » moururent dans les cachots du ravelin d'Alexis, des soldats amener une douzaine d'hommes que la Tchéka venait d'arrêter. Et puis ? La version que doivent se poser les esprits sérieux, ce n'est pas de savoir si le sang coule. Il en coule à la guerre ; il en coule dans toute révolution. C'est de savoir s'il n'en coule pas inutilement, si l'inéluctable devoir de défense ne couvre pas d'abus, de vengeances ou d'exactions.

J'ai acquis la conviction, après m'être informé auprès des hommes les plus dignes de foi, que l'histoire de la « terreur rouge » est un des bourrages de crâne les plus éhontés auxquels se soient livrés les adversaires du communisme et que les bolcheviks, en matière de répression comme en toute autre, ont accompli ce qu'il était possible d'accomplir avec les moyens et les éléments dont ils disposaient.

L'organisme qu'ils ont créé, qu'on appelle par son abréviation de *Tchéka* porte exactement le titre de Commission extraordinaire pour la lutte contre la

contre-révolution ; la spéculation et les crimes commis par les fonctionnaires dans l'exercice de leurs fonctions.

Ses attributions ne se limitent pas, on le voit, à la répression des complots. La Tchéka collabore activement à l'œuvre de reconstruction économique du pays. Elle recherche les stocks de matières premières ou de denrées, dissimulés, veille à l'observation des règlements de travail, poursuit les fonctionnaires peu scrupuleux. Ces besognes l'occupent de plus en plus tandis que diminue l'importance de la tâche de défense du régime (...)

Il existe une Commission extraordinaire près le Conseil des Commissaires du Peuple : c'est celle qu'on nomme la *Vé-Tchéka*. Il en existe également une près le soviet de chaque gouvernement. Chacune a à sa tête un présidium plus ou moins nombreux, qui comprend quinze membres désignés par le Conseil des commissaires du peuple pour la *Vé-Tchéka*, par le comité exécutif du soviet pour les autres. Le présidium juge lui-même les affaires que lui transmettent les juges d'instruction ou bien il les renvoie devant les tribunaux révolutionnaires quand il cherche à leur donner de la publicité.

Les membres des présidiums sont des militants connus et insoupçonnables. Le président de la *Vé-Tchéka*, Dzerjinsky est une sorte d'ascète dont on raconte que, prisonnier en Allemagne, il sollicitait les corvées les plus désagréables pour montrer que le rôle d'un communiste est de donner l'exemple partout où il se trouve. Commissaire du peuple à l'intérieur, président de la Commission du Donetz et chargé d'organiser les transports par eau, Dzerjinsky ne dirige plus la *Vé-Tchéka* qu'en titre. Il est suppléé par Unslicht, auparavant membre du conseil militaire du front ouest, ancien militant du parti universellement estimé.

Pour les tchékas de gouvernement, voici des chiffres indiquant comment elles sont constituées : en 1920, une conférence de leurs présidents et vice-présidents s'est tenue à Moscou. Sur 69 présents, on comptait 45 ouvriers, 13 paysans et 11 intellectuels. Tous appartenaient au parti et 28 déjà sous le tsarisme.

Ce n'est pas dans ce personnel de révolutionnaires dévoués à leurs idées qu'on peut rencontrer des éléments indésirables. Le personnel subalterne, malheureusement, ne se recrute pas avec autant de facilité. Il compte une forte proportion de communistes, mais il ne compte pas que des communistes. On ne doit pas oublier que, comme l'a rappelé Zinoviev dans son discours au congrès de Halle, avant la constitution du PC allemand, les bolcheviks ont perdu plus de 300 000 d'entre eux dans les guerres qu'ils ont dû soutenir et que leur vieille garde a en grande partie disparue ; qu'ils ne sont pas assez nombreux pour pourvoir eux-mêmes à tous les emplois et qu'ils ont dû souvent recourir à des communistes de fraîche date venus à eux pour profiter des avantages du pouvoir ou à d'anciens fonctionnaires du régime précédent.

Qu'il se trouve parmi eux, juges d'instruction, agents secrets, employés de tous rangs, des personnages capables d'abuser de leur naissance, c'est ce dont on ne saurait douter quand on sait que la Commission extraordinaire elle-même a fait fusiller à maintes reprises des dizaines de ses propres agents ?

Malgré l'insuffisance de ses cadres, qui tient à l'infériorité générale de l'instruction populaire et à laquelle on doit reprocher ceux des abus qui se sont réellement produits, on ne saurait en toute justice penser de l'action de la Tchèque tout ce qu'on en penserait si l'on ajoutait foi aux légendes colportées. A en croire les feuilles publiées en Europe par les Blancs, on s'imaginerait que les bolcheviks ont d'un bout à l'autre de la Russie fusillé des gens par centaines de mille. De là à la réalité, il y a loin. Pierre Pascal, dont la haute autorité est égale à son intelligence critique, a publié en 1920 la statistique des exécutions capitales en 1918 et 1919.

« A travers toute la Russie soviétiste » écrit-il « au cours de deux années de révolution, après presque cinq cents complots contre-révolutionnaires de toutes sortes et une cinquantaine de bandes de brigands découverts par les Commissions extraordinaires, après les attentats systématiques de 1918 contre les communistes les plus respectés (Lénine, Zinoviev, Ouritsky et Volodarsky, les deux derniers tués et Lénine gravement blessé), après les tentatives d'espionnage et de trahison de milliers d'anciens policiers, officiers, propriétaires et cela en pleine guerre intérieure et extérieure, au milieu d'un perpétuel danger de mort pour la République soviétiste, les Commissions extraordinaires ont exécuté 9 641 individus, les tribunaux révolutionnaires ont prononcé moins de 500 condamnations à mort en majorité conditionnelles et n'ayant jamais été suivies d'effet.

Mais pour pouvoir en juger, il faut faire la philosophie de ces chiffres. Or, sur les 9 641 fusillés des Commissions extraordinaires, il y a près de 2 000 criminels de droit commun, gros spéculateurs, fonctionnaires prévaricateurs et surtout bandits dangereux et incorrigibles, tristes produits d'une société mal organisée, plus dangereux que jamais en période troublée, dont l'ordre révolutionnaire exige l'impitoyable extermination... Restent exactement 7 068 conjurés, espions, organisateurs de soulèvements et autres contre-révolutionnaires actifs pris sur le fait, fusillés dans toute la Russie au cours de deux années de guerre civile.

Sur ce nombre, 5 514 reviennent à l'année 1918 et seulement 1555 à 1919. »

7 000 exécutions politiques en deux ans alors que la Russie était assaillie de toutes parts ! J'ai tenté d'obtenir des chiffres analogues pour les deux années suivantes, sans pouvoir me les procurer exactement. Des évaluations approximatives m'ont été faites par des hommes que je crois dignes de toute confiance. La plus pessimiste atteint le total de 12 à 15 000 pour les quatre années de la révolution.

On peut certes regretter même ce chiffre. On peut, c'est entendu, déplorer qu'il y ait même eu un individu fusillé. Mais si l'on s'efforce à quelque

impartialité, il faudra mettre en regard ce que la Russie révolutionnaire n'avait le choix qu'entre vaincre et mourir et qu'elle compte une population de 130 millions d'habitants. A ceux qui refuseraient de faire cet effort d'impartialité, les bolcheviks pourront toujours opposer le chiffre des victimes massacrées par leurs ennemis. Pour mes compatriotes trop pressés de vitupérer les « terreurs rouges » et d'oublier les « terreurs blanches » qui les ont toujours dépassées de très loin, je me bornerai à leur rappeler que, si la révolution soviétiste a fusillé en quatre ans de 12 à 15 000 Russes, l'armée de Versailles, en 1871 a couché en huit jours 35 000 Communards sur le pavé de Paris.

Les Départs

Acheson, Alexander dit Alec (1912-1996)

Alec Acheson est mort en mai 1996 après 65 années de militantisme. Fils d'un protestant irlandais fixé à Londres, il s'intéressa à la politique et adhéra à un petit groupe socialiste en 1931, mais le quitta du fait de son soutien à la politique stalinienne en Espagne. Gagné aux idées de Trotsky par les discours de CLR James à Hyde Park, il rejoignit le Marxist Group puis la Revolutionary Socialist League, mais participa peu après à une première scission. Pendant la guerre, il fut sous les drapeaux un infatigable agitateur anti-militariste. Dans le RCP après la guerre, il fut d'abord un fidèle de Gerry Healy mais rompit lorsque ce dernier fit scission. Il demeura jusqu'à sa mort dans l'International Marxist Group rattaché au Secrétariat Unifié.

Dahl, Niels Käre (1909-1996)

Il était le fils d'une grande famille norvégienne, ancien élève de l'Académie royale militaire, puis ingénieur civil. Membre du PC en 1929, il en fut exclu peu après et rejoignit le groupe *Mot Dag*, qui l'envoya en Allemagne en 1932 où il organisa la protection des chefs de la KPO, Brandler et Thalheimer, puis rentra en Norvège après avoir assuré leur départ d'Allemagne en 1933 après l'arrivée de Hitler au pouvoir. Il était responsable dans le syndicat du bâtiment à Oslo quand Trotsky arriva en Norvège ; il lui rendit visite et subit l'influence de son secrétaire Walter Held, milita dès lors avec le groupe trotskyste norvégien *Oktober*, dont il fut l'un des fondateurs.

Il fut dès 1940 un des organisateurs de la lutte armée en Norvège contre l'occupant allemand avec toutes les caractéristiques de ce qu'il est convenu d'appeler un « résistant », tout en continuant à se réclamer de Trotsky et, en l'occurrence de la « politique militaire révolutionnaire » qu'il avait définie. Dans leur n° 43 de septembre 1990, les *Cahiers Léon Trotsky* ont publié un compte rendu de son activité durant cette période. Membre de la section norvégienne après la guerre, fidèle au SU, défendant notamment les droits des Lapons, il participa à ses activités et vécut ses dernières années en Grande-Bretagne, car il avait épousé Mildred, la veuve de Sam Gordon. C'était un combattant, un homme de courage qui eût sans doute commandé des armées dans d'autres périodes et qui eut toujours la conviction, dans toutes ses activités, y compris la lutte armée contre l'occupant pendant la guerre, de combattre pour la révolution mondiale.

Goonewardene, Vivienne (1916-1985)

Epouse de Leslie Simon Goonewardene (1901-1983) qui fut l'un des dirigeants du Lanka Sama Samaja Party de Ceylan puis du Bolshevik-Leninist Party of India, elle fut diplômée de l'Université de Londres en 1937 et pendant quelque temps enseignante. En 1940, elle passa dans la clandestinité et milita en Inde avec lui dans de dures conditions d'illégalité. Elle revint à Ceylan en 1945. Elle fut conseillère municipale de Colombo, subissant une séparation imposée par leurs tâches militantes, son mari Leslie Simon Goonewardene (K. Tilak) résidant en Inde, où il dirigeait le BLPI, alors qu'elle était députée de la circonscription nord de Colombo en 1952, réélue en 1956. Elle suivit son mari quand il s'éloigna des positions révolutionnaires.

Gunasakera, Vernon (1908-1996)

Vernon Gusakera est mort en novembre 1996. Etudiant en droit, il avait rejoint la Ligue de la Jeunesse de Ceylan, première forme d'organisation nationaliste, et fut de ceux qui apportèrent en 1933 leur soutien aux grévistes de l'usine textile Wellawatte et les aidèrent à constituer leur syndicat. Il fut le premier président du Lanka Sama Samaja Party en 1939. Il se consacra pourtant surtout à son métier : c'était un brillant avocat criminel. Il ne dédaignait cependant pas de prendre part à l'action, même clandestine. C'est lui qui fut ainsi en 1942 le principal organisateur de la spectaculaire évasion de la prison de Bogambara des dirigeants du LSSP emprisonnés au début de la guerre dont il avait été l'avocat devant les tribunaux d'exception britannique.

Just, Stéphane dit Roger Ducros (1921-1997)

Stéphane Just, qui était né Stéphane-Eugène Just le 13 août 1921, est mort le 12 août 1997, à 56 minutes de son 76^e anniversaire, de ce qu'on appelle une « longue et douloureuse maladie ». Ses proches ont fait un long silence sur sa maladie et sur sa mort. C'était un enfant de Paris, né dans une famille ouvrière : son père, Claude Just, était tailleur à domicile, militant de la SFIO, animateur d'une tendance de gauche, l'*Action socialiste*. Il rêvait pour son fils d'un rôle dirigeant de cette révolution française qu'il attendait. Il insista pour l'appeler Stéphane dans l'idée de créer une analogie entre St.-Just et **Saint-Just**, l'archange de la révolution. Le garçon apprit le métier de son père et vécut dans son univers politique, avec les dirigeants socialistes qu'il fit plus tard profession de mépriser, mais aussi avec les clients : ainsi se souvenait-il que Jacques Duclos, dirigeant du PCF, lors du rapprochement PS-PC à la veille du Front populaire, vint se faire couper un trois pièces chez le père Just et que les discussions furent si violentes que le costume se révéla importable. Mais le pacte d'unité d'action était en vue.

Il ne semble pas que l'apprenti puis ouvrier tailleur, bien qu'imbibé de politique, ait joué un rôle avant la guerre dans les Jeunesses socialistes, ni pendant la guerre où il ne fut pas organisé. Selon un récit qu'il fit à des camarades de ce qu'il avait fait pendant la guerre, il avait été requis par le STO et fut affecté sur sa demande à un commando agricole, chargé de remplacer un fermier mobilisé. Il disait avec satisfaction qu'il avait remplacé « son » soldat de la Wehrmacht dans tous les domaines, y compris le lit de sa femme, et que c'était la seule forme d'action anti-allemande qu'il appréciait. Internationaliste rigoriste, on peut dire qu'il vomissait littéralement toute action armée, qu'il assimilait à la « Résistance » et au chauvinisme, et qui était à ses yeux une alliance avec la bourgeoisie. On n'imagine pas une rencontre entre NK. Dahl (ci-dessus) et lui.

A son retour d'Allemagne, après la fin de la guerre, il ne reprit pas le métier de tailleur à domicile qui l'isolait totalement de camarades de travail éventuels, et, sans spécialité ni diplôme, sans référence industrielle, ne trouva d'embauche qu'à la RATP, où il balaya pendant des années des quais du métro. Il était difficile de lui faire admettre que ce ne serait pas « trahir » que de se qualifier comme ouvrier : la culture et les connaissances de ce manœuvre firent

l'étonnement et nourrirent même parfois, bien injustement, les soupçons de ses camarades de travail.

Il entra aux Jeunesses socialistes, y rencontra les militants trotskystes « entrés », fut très vite porté au bureau national. Un des leaders en 1947 de la minorité qui s'opposait à la direction des trotskystes « entrés » (André Essel dit Dunoyer) il fut de la poignée qui rejoignirent finalement le PCI. Son courage politique, sa détermination, sa combativité, faisaient alors de lui un des espoirs de la jeune génération de ce dernier.

Selon le témoignage de Raoul, son entrée au bureau politique produisit en lui un profond et néfaste changement. Il semble qu'il ait cru que son entrée à la direction résolvait d'un seul coup tous les problèmes de l'organisation et il refusa désormais énergiquement de donner les réponses qu'il exigeait la veille. Par ailleurs, influent dans son milieu de travail, il fut exclu de la CGT pour « titisme » dans les années 50 et, seul de son espèce au PCI, refusa de se syndiquer ailleurs jusqu'aux années 80 où il rejoignit finalement FO.

Au lendemain du 13 mai 1958 et de l'avènement de la Ve République, il quitta le PCI, abandonnant ainsi son parti aux heures les plus noires de l'histoire du trotskysme en France après-guerre. Il n'avait pas totalement disparu puisqu'on le vit assister aux Hautes Etudes à un séminaire sur l'histoire du communisme dirigé par Georges Haupt et Annie Kriegel.

Quand il revint au PCI, en fin 1961, il avait donné raison, sans vouloir le reconnaître, à ceux qui lui avaient conseillé de se qualifier : il l'avait fait, brillamment. Désormais électricien, toujours à la RATP, il assurait l'entretien des équipements électriques des bus parisiens, un poste qui lui permettait d'avoir sa table-bureau et ses livres dans son atelier personnel et de consacrer des heures à la lecture et à l'écriture. Il écrivit quelques brochures lourdement polémiques, et un livre avec Charles Berg. Il était revenu au bureau politique dès le début de 1962, redevenant sans peine un des dirigeants dits « historiques » de cette organisation après cette parenthèse peu connue.

Voix de stentor, d'une brutalité inouïe dans l'attaque *ad hominem*, d'un cynisme total dans l'usage de ses privilèges moraux de « dirigeant », dès qu'il en fut un (il lui arriva même de répondre publiquement dans l'hebdo à des articles de bulletin intérieur inconnus de ses lecteurs), il apparaissait comme Zeus tonnante, lançant éclairs et foudre pour terroriser ceux qui s'avisèrent de critiquer Pierre Lambert, l'homme qu'il protégeait sur son trône tout en se prenant pour son mentor et le garant de son « orthodoxie ».

Il était féroce envers quiconque pouvait être soupçonné d'avoir de l'influence sur le grand chef, et aussi ceux qui avaient simplement quelque instruction supérieure ou un peu de culture générale. Aucun témoin n'a oublié la brutalité avec laquelle il gifla Ernest Mandel qu'il tenait pour responsable du ralliement au SU de son père, le vieux Claude Just, ni le mépris qu'il manifestait en petit comité pour Gérard Bloch, le jeune Cambadélis ou encore le vieux Hébert qu'il rencontrait pourtant souvent.

Il était intègre dans les questions financières — il affirma énergiquement ne pas s'être aperçu que le secrétariat du PCI lui avait loué, à lui et à sa femme, deux places dans le *Concorde* pour une réunion à New York (il n'eut, contrairement à d'autres, aucune difficulté de visa pour les Etats-Unis), un emploi de l'argent des cotisations qui avait légitimement indigné les camarades

américains venus l'attendre —, mais des rumeurs couraient dans son organisation l'accusant d'avoir couvert, pour des raisons politiques, des opérations plus que discutables auxquelles il était étranger.

Surtout, le rôle qu'on lui fit jouer, celui d'un procureur Vychinsky, accusateur et « exécuteur », son fonctionnement « idéologique » mécaniste, son ouvriérisme affiché et son exécration proclamée des intellectuels, expression douloureuse d'une grande frustration personnelle, étaient malheureusement jugés indispensables dans le cadre d'une division du travail à la tête du PCI, mais nuisirent infiniment à l'autorité de son organisation nationale.

C'est lui qui prit, dans la nuit du 10 mai 1968, la catastrophique décision — qui fut imputée à Claude Chisserey lequel n'eut pourtant qu'à l'appliquer — d'appeler les jeunes à quitter les barricades du Quartier Latin pour se rendre à Billancourt, une manœuvre qui discrédita durablement l'organisation dont il était un des dirigeants. Personne, jamais, ne le prit pour un archange, mais il jouissait d'un grand prestige dans son organisation. La description que fait de lui Charles Jérémie dans *Carré rouge* est un précieux témoignage sur la façon dont il était perçu par les jeunes militants parisiens à cette époque, particulièrement les cadres de l'AJS.

Gardien de « l'orthodoxie », responsable international, théoricien de la lutte contre le « pablisme » et le « révisionnisme », il fut pendant deux décennies le lieutenant de Pierre Lambert, dirigeant les « sections » du Comité international avec un autoritarisme qui se révéla profondément destructeur, déplaçant de façon arbitraire les dirigeants, remaniant de Paris les organes élus sur place, régentant des sections sans connaître la langue du pays etc.

Il fut l'élément décisif, le moteur de nombre d'exclusions dont les plus spectaculaires furent celles de Michel Varga (Balázs Nagy) et, plus tard, de Charles Berg, dont il avait été l'allié et le protecteur. On doit à cet égard exprimer des réserves sur ce qu'écrit Charles Jérémie dans *Carré rouge* sur son rôle dans l'affaire Varga : c'est en réalité, après des mois de conflit, Stéphane Just qui, **le premier**, lança sans autre vérification que ses certitudes clamées, les accusations les plus graves (provocation, appartenance au GPU). De même, aucun des présents n'a oublié ses interventions hystériques contre Berg au congrès de Dijon pour le contraindre à des aveux et sans doute permettre le règlement, dans un autre cadre, de la question posée.

Réticent vis-à-vis du soutien à François Mitterrand et de l'éphémère fusion avec les amis de Nahuel Moreno, puis franchement hostile à l'orientation « parti des travailleurs », il était très amer d'avoir perdu l'oreille de Lambert, vitupérait ses nouveaux lieutenants, mais refusait toute alliance avec quiconque critiquait sa conception personnelle du régime interne du parti et son rôle dans l'absence totale de « démocratie ».

Il fut au bout du compte victime du système dont il avait été un des fleurons et exclu à son tour, en 1984. Sur ce point aussi, Charles Jérémie, qui était loin du théâtre des opérations à cette date, se trompe. Broué a reconnu n'avoir pas compris les rôles respectifs de Lambert et Just quant au « régime » du parti et que ce fut de sa part une erreur d'accepter de participer à la commission qui proposa l'exclusion de Melusine et Lang, proches de Just, mais ce dernier a été exclu lors d'un comité central **d'après congrès** dont Broué n'était pas membre, ce qui ne peut faire de lui « l'instrument » de l'exclusion de

Stéphane Just, sauf, à la limite, indirectement et par ricochet, ce qui serait alors le cas de beaucoup.

Cette exclusion lui confirma le respect et la fidélité personnelle d'une centaine de cadres qui s'éparpillèrent vite, quand il ne les exclut pas. Dans ses dernières années, entouré de quelques dizaines de militants dévoués et courageux, rescapés des années folles des exclusions et du pilori, il publiait un bulletin, lançait toujours des anathèmes et renouvelait les « condamnations », — dont celle de Varga — mais refusait d'admettre ses propres responsabilités dans le naufrage du PCI-OCI, cette organisation qu'il co-dirigea pendant la période où elle compta des milliers de membres, frôlant même les « dix mille », et dont il devait finir par constater qu'il n'était pas possible de la « redresser ». Son refus, évoqué par Charles Jérémie, de participer à la réunion à la mémoire de Raoul, pour « ne pas serrer les mains » de certains, prouve qu'il cherchait encore des boucs émissaires pour ses propres erreurs.

Son agonie fut si longue et sa fin si dure que tous ceux qui l'ont connu ne peuvent que sincèrement compatir. Nous saluons sa compagne Jeanine et sa fille Annie, mais pas les gardiens de son culte, un culte tout à fait indigne du responsable politique qu'il aurait pu être.

Origlass, Nick (1908-1996)

Né dans la Queensland, d'une famille italienne émigrée, appelé d'abord Nicolà Origlasso, Nick Origlass fut d'abord membre du PC australien, exclu au début des années 30 alors qu'il militait au sein d'une importante organisation de chômeurs dans la région de Sidney. Il fut organisé à partir de 1932 au sein d'un groupe communiste oppositionnel de gauche qui comptait au départ une trentaine de membres et constitua le noyau du Workers Party, en liaison étroite avec la section américaine.

Ce groupe, devenu Communist League of Australia, section australienne de la IVe Internationale, le choisit comme président en janvier 1939, mais fut interdit en 1940. Origlass travaillait alors dans la sidérurgie près de Sidney où il eut un long et sérieux affrontement avec les stalinien qui le dénonçaient comme un « traître ». Il fut l'un des dirigeants d'une grande grève du Waterfront en 1944. Entretemps il avait préconisé et mis en pratique l'entrisme dans le Labour Party australien.

Lors de la scission de la IVe Internationale, Origlass décida les trotskystes australiens à rester du côté du Secrétariat unifié contre le Comité international, puis, en 1967, par 13 voix contre 12, du côté de Michel Pablo contre le Secrétariat unifié. Il resta président du Labor Socialist Group qui ne comptait plus qu'un peu plus de vingt membres dispersés. Ce militant ouvrier combatif est mort dans l'isolement.

Vratchev, Ivan Iakovlévitch (1898-1996)

Témoin et acteur d'une autre époque, Ivan Vratchev est mort à Moscou l'année dernière. De famille pauvre, employé, il entre dans le parti en 1917 et dès le début de la guerre civile, est envoyé dans l'Armée rouge en tant que commissaire politique. Il n'a pas encore vingt-cinq ans quand il est nommé commissaire politique pour l'ensemble des troupes de Crimée. Il est alors

membre du comité régional du PC, membre de l'Opposition de gauche et assure la liaison entre son Centre de Moscou et les oppositionnels de Géorgie. Il est délégué à tous les congrès du parti depuis 1918 et à sa conférence nationale de 1923.

Rappelé à Moscou en 1926, il y prend la direction de l'Opposition de gauche pour le secteur « opposition de 1923 » à Moscou, est membre du Centre de l'Opposition unifiée, très lié avec L.S. Sosnovsky, jouissant de la confiance de Trotsky. En 1928, il est déporté à Vologda et, manipulé par Radek, abandonne l'Opposition et commence à dénoncer ses camarades. Il est ensuite envoyé à Tachkent. Sa capitulation a été durement ressentie car il était l'un des espoirs de la jeune génération et les oppositionnels l'ont dénoncé comme l'incarnation de la trahison.

Finalement libéré, il trouve un petit travail à Moscou, reçoit une gifle publique de la femme de Sosnovsky et s'efforce de se faire oublier, ce qui ne l'empêche pas d'être de nouveau arrêté en 1936. Libéré en 1940, il s'engage comme simple soldat en 1941, alors que son grade lui aurait théoriquement permis d'être général dans l'administration politique de l'armée. Il fait toute la guerre et reparait au temps de la *perestroïka*, racontant à la presse ses souvenirs sur Trotsky et l'Opposition.

Il regrettait sa capitulation, revendiquait aussi le droit de défendre la mémoire de ses camarades de l'Opposition de gauche. Il était veuf de la fille d'une des victimes des procès de Moscou, Rosalia Mikhailovna Boguslavskaja. Les *CLT* ont publié une interview de lui par Pierre Broué et Sacha Pantsov dans leur numéro 46 de juillet 1991.

Weiss, Myra Tanner (1917-1997)

Myra Tanner Weiss vient de mourir à Indio (Californie) le 13 septembre 1997. Elle avait 80 ans. Elevée à Salt Lake City, elle fit ses études à l'université de l'Utah et y rejoignit en 1934 la Communist League of America, section de l'Opposition de gauche internationale, qu'y dirigeait, après l'enseignant canadien Earle Birney, l'étudiant avancé Joseph Hansen.

Elle fut envoyée en Californie où elle travailla parmi les ouvriers agricoles et notamment ceux des plantations de canne à sucre. Elle participa en 1938 à la fondation du Socialist Workers Party. Compagne de Murray Weiss (1915-1981), elle devint en 1940 l'*organizer* de Los Angeles, entrant la même année au Comité national (NC). Elle fut candidate à la mairie de cette ville en 1945 et 1949, se rangea du côté de Cannon dans la scission de Shachtman-Abern.

En 1959, toujours avec Murray, elle fut transférée à New York, affectée à la rédaction de *The Militant*, dirigée par Murray. En 1952, 1956 et 1960, ses immenses qualités d'oratrice lui valurent d'être candidate du SWP à la vice-présidence des Etats-Unis au côté de Farrell Dobbs.

En désaccord avec la ligne et le régime interne du SWP, elle le quitta vers la mi-1960. Demeurée socialiste, elle ne put enseigner à l'université, bien qu'elle fût titulaire d'un doctorat en science politique. Elle travaille comme correctrice (d'épreuves) et elle milita dans l'International Typographical Union et le mouvement de libération des femmes. Elle restera comme une des grandes figures du mouvement trotskyste américain, qui n'en manqua pas et l'une des femmes militantes les plus remarquables de son histoire.

OEUVRES DE LÉON TROTSKY

C'est en 1978 qu'est paru le premier volume de la publication de l'Institut Léon Trotsky, les *OEuvres*, de mars à juillet 1933, premier volume de la première série des oeuvres d'exil du révolutionnaire russe, publiées sous la direction de Pierre Broué.

De 1978 à 1980, l'Institut Léon Trotsky a ainsi publié sept volumes qui reposaient sur les écrits publiés de Léon Trotsky, la partie « ouverte » des archives de Harvard et différentes archives à travers le monde.

Depuis 1980, à partir du volume 8, le travail qui a été épaulé par la R.C.P. 596 puis la Jeune Equipe « Histoire du Communisme » du C.N.R.S., repose désormais principalement sur la partie « fermée » des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard.

La première série de cette publication s'est terminée avec le volume 24 en septembre 1987.

La nouvelle série est commencée avec les volumes I, II et III : elle couvrira la période de 1928, l'exil de Trotsky à Alma-Ata, jusqu'en 1933, l'appel à la construction de la IV^e Internationale. On a également prévu des volumes de compléments, sur la base de la partie « fermée » pour 1933-1935.

On peut se procurer les volumes des Œuvres en s'adressant à l'administration des Cahiers Léon Trotsky ainsi qu'aux librairies de la Selio, 87, rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris (10^e), et de la Brèche, 9, rue de Tunis, Paris (11^e).

ISSN 0181 - 0790

Prix : 80 F

Cahiers Léon Trotsky □ **Institut Léon Trotsky**